

1 fr. 50
1. 50 BELGES
0. 30 SUISSE
24 pages

PARAIT LE JEUDI

regards

LA TUNISIE ?



Rev 2/2

A. H. N.
S. GUERRA CIVIL

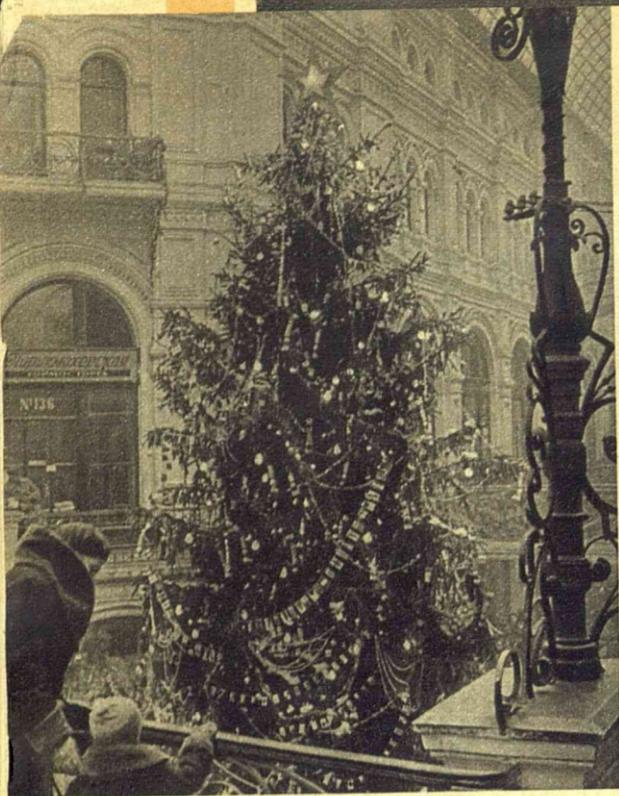
cela ne regarde
que
LA FRANCE

Prof. fust

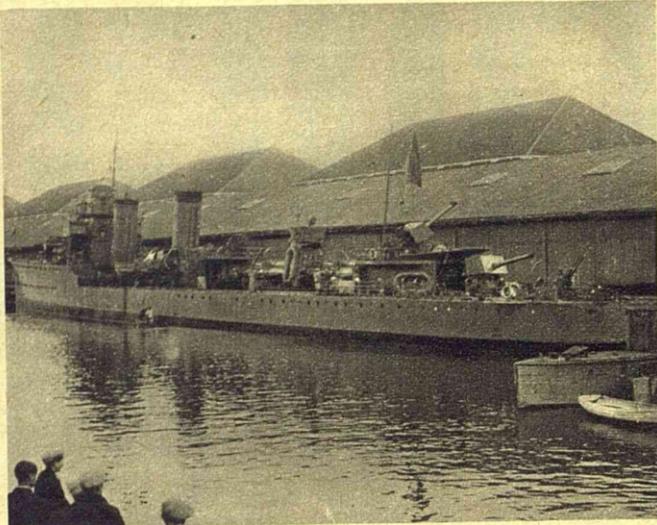
Photo CHIM

ARCHIVOS
ESTATALES

◆ REGARDS sur le M



Le nouvel An est l'occasion en U.R.S.S. de grandes fêtes enfantines et de distributions de jouets. Ci-dessus : l'Arbre du Nouvel An dans le hall des Grands Magasins d'Etat à Moscou.



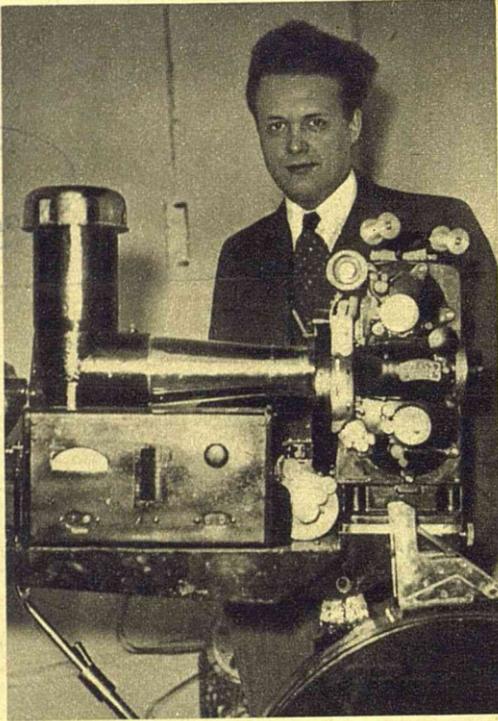
Le contre-torpilleur « José-Luiz Diaz » voulant rejoindre l'Espagne républicaine a dû livrer combat à la flotte italienne mise à la disposition des rebelles. Après avoir coulé le « Jupiter » et gravement endommagé un autre navire il a pu atteindre Gibraltar bien que sérieusement atteint.



Le jour de Noël a vu dans un hôpital londonien la naissance de douze bébés que l'on voit, en vrac, sous l'œil attentif des infirmières.



Les sports d'hiver battent leur plein. Partout, dans les Alpes, le Jura, les Pyrénées, le Massif Central, les champs de neige sont sillonnés de skieurs heureux qui s'en vont rapides ou trébuchants. En voici qui gaillardement remontent une pente, tout près d'Alpeblanche.



Une considérable affaire d'escroquerie occupe en ce moment M. Ledoux, juge d'instruction. On parle de 500 millions ! C'est avec Bernard Nathan, Johamides, Contil, Caron, etc., la firme Pathé-Nathan qui est en cause. Entre autres méfaits, la bande avait réussi à voler les plans d'un nouvel appareil de cinéma, inventé par M. Charlin, ingénieur, que l'on peut voir sur notre photo à côté d'un appareil de son invention.



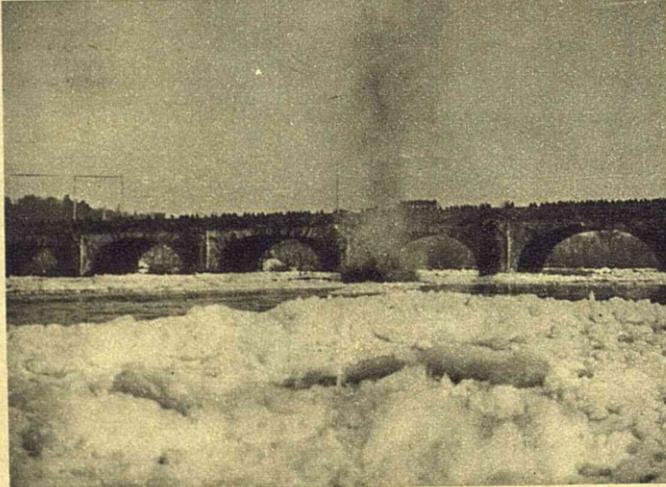
Howard Hughes, le héros du raid autour du monde, s'est vu désigner par la Commission de l'Air de New-York le titre de « First pilot of the world », premier pilote du monde.



Nuit de Noël sanglante ! Près de Valcaizel (Bessarabie du Sud) un train de voyageurs allant de Galatz à Chisinau est entré en collision avec un autre train de voyageurs venant en sens inverse. On a retiré des wagons pulvérisés plus de 100 morts et 250 blessés.



Les obsèques du leader socialiste Emile Vandervelde, adversaire acharné de la non-intervention en Espagne, ont eu lieu à Bruxelles, au milieu d'une foule énorme.



La Loire gelée de Tours à Amboise ! Jamais depuis le grand hiver de 1779, on n'avait vu pareil spectacle ! Au moment du dégel, l'énorme poussée des glaces risquait d'emporter les ponts. A Tours en plusieurs endroits on dut faire sauter à la dynamite cette véritable banquise.



En Alsace, la neige est tombée en abondance. Voilà le coquet village de Riquewihr, ses toits, ses rues, ses champs, ses vignobles réputés, tout couverts de neige.

A L'AIDE DES ENFANTS DE MADRID

Le mouvement populaire Paix et Liberté lance une souscription nationale pour l'envoi de dix mille colis aux enfants de Madrid.

A chaque liste de souscription pour un colis de 20 francs est jointe une carte postale à envoyer à M. Rafaël Henche, maire de Madrid, sitôt cette somme collectée. Tous les comités de Paix et Liberté et tous les hommes et femmes de cœur sont priés de demander des listes-cartes au Mouvement Populaire Paix et Liberté, 21 boulevard Bonne-Nouvelle, Paris (2^e).

ARCHIVOS ESTATALES

le MONDE

NON, M. Chamberlain n'ira pas à Rome en médiateur... C'est au moins ce que nous affirment les sphères gouvernementales. Il nous paraît prudent et raisonnable de ne pas nous fier à ces affirmations. Nous avons des souvenirs trop cuisants et les démentis, depuis quelques mois, n'ont que trop servi de paravents aux opérations qu'ils démentaient. Rappelez-vous le départ de Lord Runciman pour la Tchécoslovaquie, l'an dernier. On nous promettait aussi qu'il n'était pas un « arbitre ». Tout au plus un observateur bienveillant. Et puis... Nous pensons que les affaires de la France doivent se régler en France, entre Français, et non point faire l'objet d'une monnaie d'échange... ou de chantage, entre le Duce et le Messager au parapluie. Les bruyantes et provocatrices manifestations italiennes, les revendications territoriales destinées à créer l'atmosphère ont fait place aux revendications juridiques, tout aussi dangereuses car les satisfactions juridiques ont pour but de préparer le terrain aux satisfactions territoriales et de saper l'autorité de la France dans ses possessions. Mussolini ne réclame plus d'un seul coup la Tunisie, Djibouti, la Corse, la Savoie, Nice, etc. Aujourd'hui, il est question, plus modestement en apparence, d'un port franc à Djibouti avec participation à l'administration du chemin de fer — de Suez — du nouveau statut des Italiens en Tunisie. Le reste viendrait tout naturellement après et Mussolini saurait comme son suzerain Hitler susciter des Henlein. Dans le même temps qu'en Espagne, ses armées s'efforcent, sans succès, il est vrai, « d'en finir ». On est en train de nous préparer un nouveau Munich. Et il y a de quoi frémir lorsqu'on songe que les responsables français du premier Munich sont toujours en place. La duplicité de M. Bonnet qui a caché au Parlement et au pays pendant plusieurs jours la dénonciation par Rome des accords de 1935, son attitude lamentable l'autre jour devant la mise en demeure qui lui fut faite à la Chambre, ne sont point pour nous rassurer. C'en est assez de la politique des marchands de peuples. On demande une politique française, et que s'en aillent ceux qui sont incapables de penser français et d'agir en Français.



Devant la résidence du gouverneur, la population indigène de Djibouti et de la Somalie française manifeste son attachement à la France.



Vue générale du quartier européen de Djibouti.



M. Georges Bonnet en pleine action.



M. Mussolini dans une attitude familière, lors de sa tournée en Lybie, en mars 1937.



P. U.

Ci-dessus : Au port de Djibouti, la voie du Chemin de fer d'Addis Abeba à Djibouti. Ci-dessous : Une fête indigène dans le grand port de l'Océan Indien.



Deux Italiens envoyés par Mussolini en Espagne et qui viennent d'être faits prisonniers au cours de l'offensive actuelle : à gauche le lieutenant Edeli, à droite le caporal Indicelli (voir page 8 les déclarations de ces prisonniers recueillies par Ilga Ehrenbourg).



L'ILE au T

DANS la capitale du Pérou, à Lima, vient de s'achever la conférence de solidarité entre les pays des trois Amériques.

La politique du président Roosevelt, ce « bon voisinage » dont P.-L. Darnar vous parlera bientôt ici, en a inspiré les débats et les conclusions : l'Amérique doit s'unir contre toute ingérence du fascisme envahisseur et guerrier.

Car le Nouveau Monde a pris conscience du péril : intrigues hitlériennes, mussoliniennes, nippones ; espionnage ; coups de force ; envahissement des marchés et tentatives de main-mise sur des gouvernements ; besoin de division ; campagnes de presse incendiaires ; encouragements aux conflits entre pays frères ou au sein de ces pays ; lutte contre la démocratie. Voilà l'œuvre amorcée par le fascisme, du Canada au Chili.

s'appuyant sur une île rocheuse et boisée, ou quand son regard jauge la hauteur de l'autre pont — la plus grande portée du monde — qui, lui, d'un seul pas colossal, enjambe la Porte d'Or.

ENCHANTEMENT DE SAN FRANCISCO

Ce que vous n'aurez pas, c'est le charme de San-Francisco. Le doit-il à sa population ouvrière, alerte d'esprit ? Le doit-il au mélange des traditions espagnoles et mexicaines aux coutumes anglo-saxonnes ? Ou bien les marins, avec ce goût de la vie dont ils brillent aux escales entre deux longs voyages, lui donnent-ils son cachet ?

Atteint aussi par la crise, San-Francisco a encore, cependant, des rues où l'on flâne, chose rare en Amérique, et il est à juste titre célèbre par l'excellence de ses restaurants, chose unique en Amérique.

Mais ce n'est pas quelque ville de plaisir, offrant des joies frelatées ou fragiles.

C'est une ville de labeur, qu'on aime justement à cause de la robustesse de sa vie et de sa verdure.

Les rues centrales y sont aussi affairées que partout aux Etats-Unis. Et même l'artère centrale, assez large pour cela, il est vrai, s'offre le luxe de quatre lignes de tramways, deux dans chaque sens ; aussi assiste-t-on à des courses entre tramways, ce qui est assez peu commun, mais assez périlleux quand on traverse la chaussée.

San-Francisco lui-même a près de 700.000 habitants. Mais avec Oakland, Berkeley et les autres cités autour de la Baie, cela fait une agglomération de plus de 2 millions d'êtres.

SENS DE L'EXPOSITION DE 1939

San-Francisco est pour le monde du Pacifique et de l'Asie ce que New-York est pour celui de l'Atlantique et de l'Europe. C'est ce que veut et doit attester sa grande exposition internationale, du 18 février au 2 décembre 1939.

Presque tous les Etats du Pacifique ont, d'ores et déjà, donné leur adhésion. Malheureusement, la guerre qu'elle subit en écarte la Chine.

Parmi les 42 participations assurées, il est heureux de trouver celle de l'Indochine. La France elle-même collaborera officieusement, sa représentation officielle étant réservée à l'Exposition de New-York.

Il est bien, en tout cas, de n'être pas absent de



San-Francisco, une partie basse de la ville, puis l'île au Trésor telle qu'elle sera portant l'Exposition de 1939. Au-delà, relié à Frisco par deux célèbres ponts suspendus à peine achevés, c'est Oakland, cité industrielle et peuplée.

Au lendemain de la conférence panaméricaine de LIMA

SAN-FRANCISCO SE PRÉPARE A OUVRIR SON EXPOSITION 1939

qui resserrera les liens entre les ÉTATS-UNIS, leurs voisins du NOUVEAU-MONDE et les rivages du PACIFIQUE

par P.-L. DARNAR

VOYEZ, jamais je ne pourrais décrire comme vous la montrent les photos la baie de San-Francisco, son goulet de la Porte d'Or, son bassin bordé de montagnes et de villes qui n'en font qu'une, ses ports et ses ponts, enfin une des sept merveilles du monde moderne.

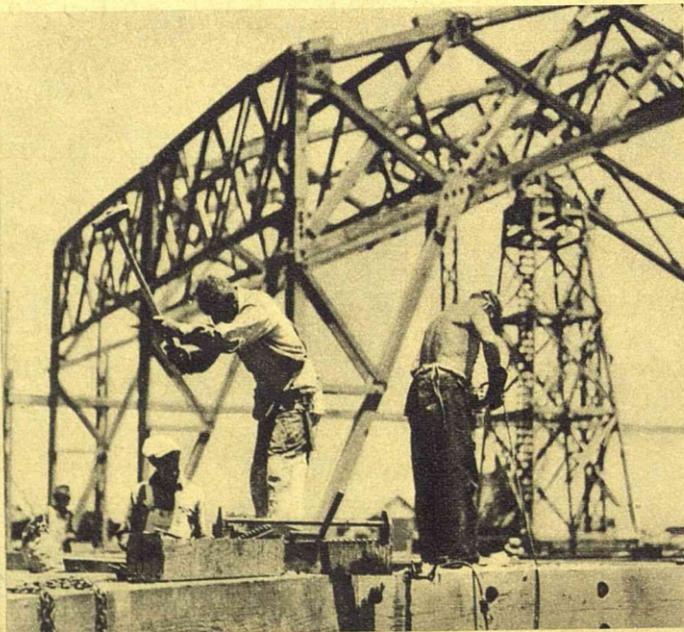
Ainsi, vous pouvez avoir l'émoi du voyageur, quand le train s'engage sur le bras de terre — un des deux qui retiennent les eaux calmes de la Baie — et qui porte San-Francisco au pied de rochers altiers.

Vous pouvez avoir la méditation du voyageur quand, monté par des lacets sur ces rochers et fouetté par le vent, il voit d'un côté les franges des vagues et l'horizon courbe de l'illimité, de l'autre des eaux calmes comme celles d'un lac, dans un cadre de pentes chargées d'arbres et de maisons au loin, avec, à ses pieds, la capitale de l'Ouest.

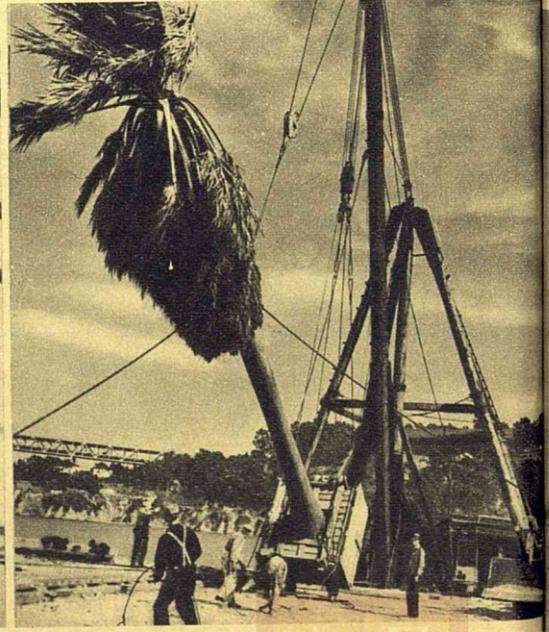
Vous pouvez avoir l'étonnement du voyageur quand son regard file le long du grand pont suspendu — le plus long du monde — qui traverse toute la Baie en



Utilisée aux travaux de l'Exposition, cette formidable machine qui creuse une douve et en même temps érige un talus donne une idée de la puissante technique appliquée en Amérique aux travaux publics.



Devant la charpente métallique de ce qui sera un immense palais des ouvriers percent le béton fraîchement coulé.



On apporte de grands palmiers pour orner l'île au Trésor. L'Exposition de 1939 coûtera 1 million et demi de dollars rien qu'en aménagements horticoles et floraux.

au TRÉSOR

ima, vient
solidarité
riques.
t, ce « bon
us parlera
les conclu-
toute ingé-
guerrier.
science du
soliniennes,
force ; en-
tatives de
besogne de
endiaires ;
pays frè-
contre la
par le jas-

La grande république américaine, la première visée, et qui ressent les coups venus de Berlin ou de Rome, ou de Tokio, remplit sa mission par l'initiative de la défense commune.

Après la conférence de Lima, la grande Exposition de San-Francisco va affirmer les liens entre tous les pays d'Amérique comme entre eux et le monde du Pacifique.

Ce sont les préparatifs de cette grandiose manifestation de technique et d'art, au cours du dernier été, que nous relate notre collaborateur, récemment revenu d'un voyage autour du monde.

Nous sommes heureux d'illustrer cet article avec des photographies dues à l'amabilité du Major O. J. Keatinge, directeur de l'Exposition.

ce, ou quand
nt — la plus
un seul pas

celle de San-Francisco, et d'être un des très rares Etats européens présents.

Pour l'amitié des deux démocraties, il est bon de porter le nom et le renom de la France dans les Etats-Unis de l'Ouest, les plus éloignés de nous, ceux qui nous connaissent le moins.

Les événements du Pacifique ont maintenant trop de relations avec notre propre situation pour négliger un moyen de resserrer les liens que nous y avons. Avec la Chine, le fascisme japonais allié de Hitler n'affiche-t-il pas sa prétention de mettre sous son joug et les Philippines, qui sont sous la tutelle américaine, et l'Indochine, colonie dont nous devrions savoir faire une amie ?

L'Exposition de San-Francisco ne sera pas seulement une vulgarisation des derniers progrès de la technique, elle ne sera pas seulement une prise de contact d'ordre commercial ou touristique entre les pays de l'autre hémisphère. Cela, certes, elle le sera.

Mais aussi elle doit faire rayonner l'influence de paix avec la force de la démocratie américaine. Les mêmes raisons de prestige bienfaisant jouent là, qui en 1937 incitaient notre cher Paul Vaillant-Couturier à lancer le mot d'ordre : *Prolongez l'Exposition de Paris !* qui faillit triompher, n'eût été l'obstination du Sénat.

Ce n'est pas pour rien que le Président Roosevelt a désigné comme Haut-Commissaire du gouvernement fédéral pour l'Exposition de San Francisco un de ses amis, l'honorable Mr G. Creel. La communauté de vues de Mr Creel avec le Président est affirmée par la présence, sur le bureau du Haut-Commissaire, d'une grande photo de Franklin Roosevelt, avec une dédicace élogieuse.

« J'aime la France, me dit M. Creel. Pendant la guerre j'ai dirigé les services de propagande pour l'aide à la France. Veuillez lui faire connaître notre Exposition; nous sommes si heureux de sa participation ! »

Et le directeur exécutif des services gouvernementaux de l'Exposition, M. le Major O. J. Keatinge, me dira, lui aussi :

« C'est une joie pour nous l'avoir la participation de votre pays. Nous savons quel élément de goût et de beauté il peut apporter à notre Exposition. Nous savons ce que la France peut faire. »

Ce n'étaient pas là de vains mots : malgré les occupations de sa charge, M. Keatinge a voulu lui-même me faire visiter les travaux en cours.

39

ificique et de
l'Atlantique
t attester sa
3 février au
nt, d'ores et
ent, la guerre
est heureux
ce elle-même
tion officielle
k.
as absent de



Voici deux ans, le photographe aurait pu opérer ici en bateau. Il n'aurait photographié que l'eau de la baie. Aujourd'hui l'île au Trésor est née de la main des hommes, pour porter les palais, les arbres, les bassins de l'Exposition de 1939, tels qu'ils se présenteront au visiteur.

SURGIE DES EAUX

« L'île au Trésor » : les Américains ont ainsi baptisé le sol vierge où s'érige l'Exposition de San-Francisco. Ce nom convient parfaitement, avec ce qu'il évoque de fabuleux.

Et d'abord la naissance même de l'île au Trésor semble empruntée à une légende, quand magiciens ou fées, d'un coup de baguette, dressaient des palais devant des Cendrillon ou des Riquet à la Houppe.

Décidément, je voyage au pays des miracles — les miracles de l'énergie humaine.

Devant la Baie, une pléiade d'hommes hardis et une élite de techniciens ont dit : ce sera là. Et c'est là, en plein milieu de la Baie, à côté du rocher qui sert de relais au grand pont, l'îlot d'Yerba Buena au nom espagnol. En 1936, onze dragues commencèrent à amasser le sable, à l'intérieur d'une digue de 5 kilo-

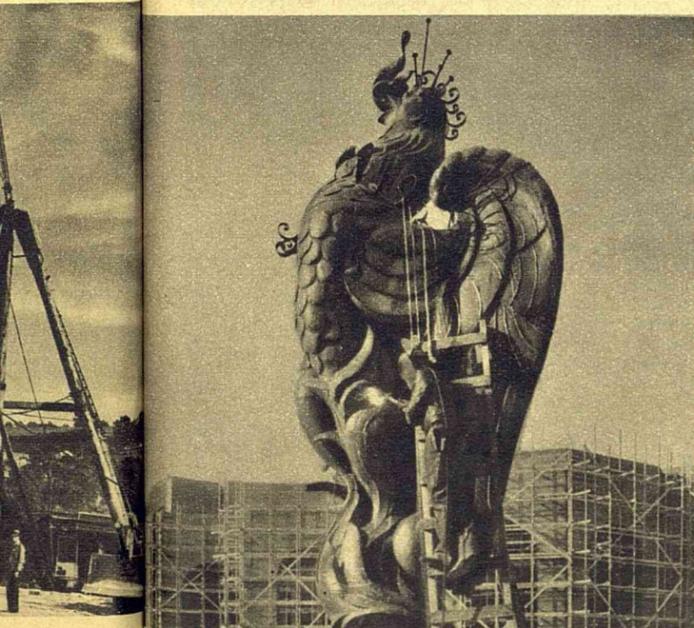
mètres de pourtour et par dessus 287.000 tonnes de pierres qu'on y avait apportées. Il y avait, naguère, de 75 centimètres à 11 mètres d'eau à marée basse. Il y a maintenant une surface solide de 160 hectares, de 1.800 mètres de long sur 1.000 mètres de large, à 5 mètres au-dessus de la haute marée.

On n'avait pas encore fini l'île que l'on commençait à construire dessus : plusieurs des bâtiments doivent rester à demeure, comme gare aérienne et hangars d'avions. L'île sera, après l'Exposition, une vaste aire d'atterrissage.

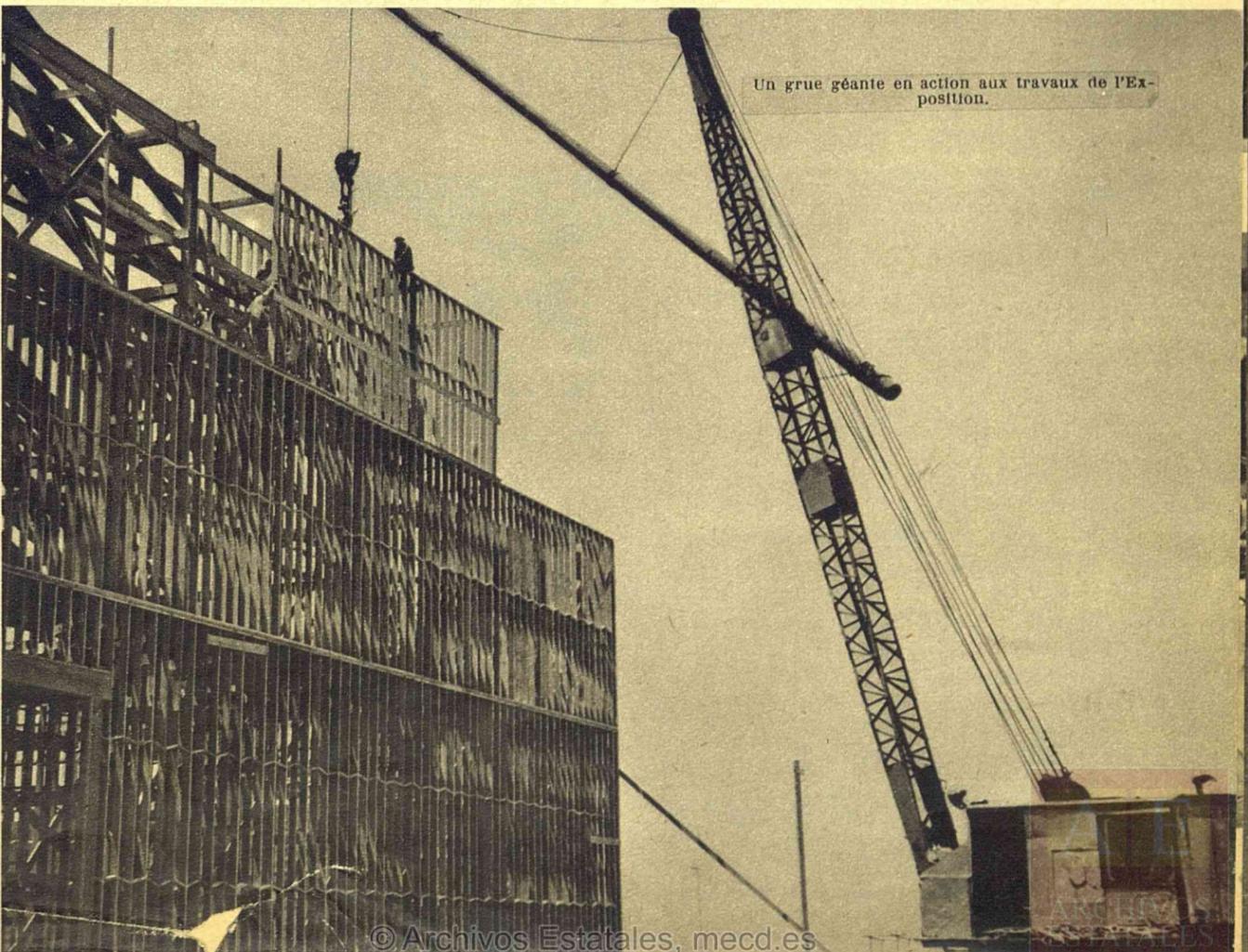
Pour aller voir les travaux, nous avons passé par le grand pont, jusqu'à Yerba Buena. Il a deux chaussées superposées, chacune avec deux voies pour les deux sens. En haut passent les autos personnelles; en dessous, les camions et les tramways.

Un autostrade de ciment, en volute autour de l'îlot, quitte le pont et mène à l'Exposition, où un parc pour 12.000 voitures est prévu.

(Suite page 22).



sommet du Palais du Soleil, le Phœnix d'or, lourd de 2 tonnes et demi, symbolisera la naissance de la Californie et surtout la renaissance de San-Francisco, ressurgi de ses cendres après l'incendie terrifiant de 1906.



Un grue géante en action aux travaux de l'Exposition.

ALARMA! ALARMA!

... et cependant, pour la victoire, le travail continue.

par Pierre MARS



La solidarité internationale doit sauver les enfants espagnols.

Barcelone, décembre 1938.

L'ENVOYÉ spécial en Espagne républicaine d'un journal parisien du soir né d'un mariage de raison entre la lame et le sucrier, me disait, au soir d'une cérémonie émouvante, tandis que retentissait au loin le canon de l'Ebre : — Je suis venu ici pour voir des gens qui n'ont pas peur... C'était quelques semaines après la signature des accords de Munich, après cette comédie scandaleuse où l'on joua odieusement avec les nerfs de la population d'une ville immense qui n'avait pas peur, de tout un pays courageux,

pour faire admettre une capitulation déshonorante, préparant de tragiques lendemains.

— Je veux montrer, poursuivait le reporter, de grandes villes où la vie continue sous les bombes.

Cela l'avait conduit tout d'abord à Barcelone par une nuit d'alerte, à Madrid ensuite, et nous savons qu'il fut empoigné par les spectacles qu'il vit, de Figueras à Alicante, de l'arrière-front de l'Ebre à Valence.

C'est qu'en effet la résistance, le courage du peuple espagnol, non seulement de ses soldats, mais de ses ouvriers et ouvrières d'usines menacés, de ses dockers héroïques, de ses femmes, des en-

fants, de toutes les couches de la population, tenaillées par une faim lancinante, vivant sous la menace de l'apparition dans le ciel des trimoteurs apparaissant blancs sur le bleu du ciel, ou sinistrement noirs dans le soleil couchant, sont des choses admirables et grandes.

Le journaliste n'en a pas cherché les causes, mais il les a trouvées malgré lui dans telles conversations qu'il eut avec des gens de toutes conditions, femmes du peuple, médecins, etc. : c'est la haine de plus en plus profonde contre le fascisme au fur et à mesure que ses crimes se font plus grands, que les cadavres d'innocents font des tas plus épais sur les dalles tragiquement tachées des salles funèbres des hôpitaux, cliniques, c'est aussi la volonté de vaincre grâce à l'armée populaire, malgré les souffrances, malgré la faim, malgré le froid qui revient, l'envahisseur criminel.

DES VILLES QUI FURENT TRANQUILLES ET JOYEUSES...

Ce fut un cri d'indignation qui monta du monde entier lorsque l'état-major hitléro-mussolinien de Franco annonça au début de décembre qu'il allait ordonner de nouveaux crimes : il annonçait, précédant l'offensive des troupes italiennes qui allait se déclencher la veille de Noël, le bombardement sauvage de plus de cent villes et « pueblos » de Catalogne, dont les noms évoquent des cités qui furent calmes et tranquilles et joyeuses avant que le fascisme vint.

C'est Tarragone, jolie avec ses minarets roses et verts, sa terrasse dominant la mer toute bleue, au bord d'une plage aux tons chauds.

On évoque à deux ou trois cents kilomètres une plage en France — dans un pays en paix. Des enfants joyeux, des femmes jeunes et belles allongées sur le sable, des baigneurs bronzés, des cabines aux couleurs vives...

Ici, on n'entend que le bruit des vagues sur le sable et les rochers rouges. Pourtant, le ciel est bleu, la température est douce. Mais au pays qui se bat pour sa liberté on voit les choses tout autrement : un ciel bleu et clair n'invite pas à la promenade, un ciel bleu, c'est la visibilité parfaite pour les Savoia et les Heinkel.

Cependant, on continue toujours à circuler, le dimanche, sur les paseos et les ramblas sous les gros platanes aux branchages épais.

Bien sûr, de temps à autre, on jette un regard vers la mer toute proche : on regarde si à l'horizon ne scintillent pas les ailes blanches des avions de mort se dirigeant vers Tarragone, la belle ville vingt fois bombardée, vingt fois poignardée, avec, en cent endroits, ses vilas claires, ses maisons tranquilles aux murs crevés ou chancelants. Et de partout, on a retiré — là hier, ici il y a trois mois — des morts, des corps déchiquetés de femmes et d'enfants.

C'est Reus encore, la belle petite cité dont, en longeant ses maisons hautes et sculptées, patinées par le soleil et les siècles, ses places toujours pleines de monde, la traversée crève le cœur au spectacle de ce que les avions de Majorque en ont fait — sans raison autre que la haine contre un peuple qui se défend.

Vous verrez comme cela vingt villages — ceux de la côte escarpée qui monte vers la frontière, ceux de l'intérieur, mais bien loin du front — tous portant des blessures profondes.

Vous en ferez le tour. Vous regarderez. Vous ne trouverez pas la moindre trace de campement militaire, ni d'usines de guerre. Mais de petites maisons éventrées par dizaines : les bombes de 100 et 200 kilos sont tombées là. Le plus souvent, « ils » y sont venus par ordre et pour semer la terreur, pour « la guerre totale » contre les enfants, les vieillards, les femmes.

Parfois aussi, ils y ont laissé volontairement tomber la cargaison qu'ils n'avaient pu utiliser sur d'autres objec-

tifs, à la suite du barrage de la D.C.A. ou de la Gloriosa — l'admirable aviation républicaine. On en a vu qui, sûrs de l'impunité, descendaient en rase-mottes, après le bombardement, pour mitrailler les sauveteurs accourus autour des décombres des pauvres vieilles maisons de paysans.

ALARMA

Tous les jeudis à midi, à Paris, les sirènes hululent.

Mais comme leur son est différent « la-bas ». Et ce n'est pas à heure fixe qu'elles lancent leur appel angoissé !

Vous roulez sur la route, dans une fin d'après-midi, et soudain le carabnier du premier poste rencontré vous stoppe, le fusil levé et vous indique un côté de la route pour vous ranger sous un platane ou un olivier :

— ALARMA...

A l'horizon, des points noirs qui s'avancent et grossissent. Ils sont dix, quinze, vingt, trente parfois, volant en un ou plusieurs groupes.

Leur apparition dans le grondement amplifié des moteurs est sinistre. Il semble que rien n'arrêtera ces noirs oiseaux que l'on sait porter la mort.

Leurs longues ailes se dessinent mieux maintenant. L'avant se distingue. Ce sont des « Savoia » aujourd'hui. Ils sont en deux groupes. Ils avancent toujours et d'en bas, tandis



Barcelone. Calle Cortès. Parmi les ruines des rescapées vont au travail.

que certains se rapprochent des abris — s'il s'en trouve — on cherche à savoir la direction qu'ils vont prendre : où va-t-on, tout à l'heure, ramasser des victimes broyées ?

Mais soudain, un bruit de moteur, différent, plus saccadé, un peu rageur, retentit. Un autre encore. Filant comme une flèche, venant d'un camp d'aviation proche, un « chasse », un petit monoplane ramassé et bourdonnant, semble bondir dans le ciel. Il monte, monte, et se rapproche d'un des groupes.

D'autres, bariolés, portant les couleurs républicaines sous les ailes, le suivent. Bravement, le petit « chasse » se rapproche des Savoia aux ailes étalées. Il n'est plus seul, cependant ; ses compagnons l'ont rejoint.

Et c'est une courte mais passionnante fantasia aérienne avec ses figures haultantes de meeting. Mais ici, il s'y ajoute la réalité tragique des tac-tac des mitrailleuses. Ce sont des hommes vaillants qui, inférieurs en nombre, mais certes supérieurs en courage passionné, affrontent la mort pour empêcher de nouveaux crimes, pour protéger leurs mères, leurs sœurs, les mères, les sœurs, les enfants de tous leurs frères de lutte.

Pour NOUS protéger aussi, nous Français !

LES NUITS

Là-bas, dans le ciel qui s'assombrit, les oiseaux de mort font demi-tour. Des coups sourds retentissent : en repartant ils ont lancé leurs bombes sur les villages ou les cités rousses, pendant que l'air là-haut frémit encore de l'éclatement des antiaériens.

(Suite page 22).



Le pauvre marché de Barcelone après un bombardement sanglant.

Ledoux, Simone Simon, Jean Gabin (de gauche à droite), attendent d'être introduits chez le juge d'instruction.



UN CHEF-D'ŒUVRE du CINÉMA

LA BÊTE HUMAINE

LE NOUVEAU FILM de Jean RENOIR

par Georges Sadoul

SANS doute le cinéma est-il encore un moyen d'expression trop neuf pour avoir déjà eu son Balzac ou son Zola, un homme qui saisisse toute la réalité de son temps, qui la brasse et la transfigure pour dresser une sorte d'inventaire social de son époque.

Le cinéma n'a pas encore eu, c'est un fait, ce génie universel. Charlot, si profond, si nuancé, si magnifiquement humain que soit son art, limite à peu près le champ de sa vision aux quartiers pauvres des villes anglo-saxonnes. Eric Von Stroheim, le prodigieux créateur de *Greeds*, voue toute son âpreté, toute sa violence, toute sa frénétique passion et son art inimitable à une certaine petite bourgeoisie d'avant-guerre et aux hobereaux viennois sous François-Joseph. Nous ne voulons diminuer en rien le génie des deux plus authentiques génies qu'ai connus le cinéma en faisant une telle constatation. Le champ d'un artiste, quand il est moins ample, est parfois plus profond. On peut préférer la perfection de *Madame Bovary*, de Flaubert, à plusieurs parties de la *Comédie Humaine* de Balzac.

Pourtant, peut-être le cinéma international a-t-il, dès maintenant, son Zola. Jean Renoir a peut-être commencé d'accomplir une œuvre qui pourra avoir, dans dix ans, l'ampleur des Rougon-Macquart.

Qu'on récapitule ses films de ces dernières années et l'on s'apercevra qu'ils commencent à dresser un inventaire social de notre temps.

Voici, avec *Tony*, les paysans du Midi et le problème de l'émigration campagnarde. Avec *Le crime de M. Lange* nous avons eu une série de croquis spirituels et familiers, pris dans la vie d'un immeuble parisien qu'occupent des artisans et des petits bourgeois. *Les Bas-Fonds*, transposition de Gorki dans un milieu plus proche de notre temps et de Paris que de Saint-Petersbourg et de la Russie tsariste, montrent la classe des déclassés. *La grande illusion*, qui est la vie des prisonniers pendant la guerre, est aussi comme une préface de la vie d'après-guerre.

Voici maintenant *La Bête Humaine* où les noms et les talents d'Emile Zola et de Jean Renoir se rencontrent et se comparent, dans un tableau du monde des chemins de fer. Si *La Bête humaine* n'est pas le meilleur roman de Zola, ce film est l'une des réussites les meilleures, les plus complètes de Renoir.

On se souvient de ce livre où l'alcoolisme et l'hérédité jouent le rôle de la fatalité dans les tragédies grecques. Jacques Lantier, mécanicien de rapides sur la ligne Paris-Le Havre, est un brave garçon, mais que la folie guette. Zola l'avait défini ainsi dans son tableau généalogique des Rougon-Macquart : « *Élection de la mère* (Gervaise la blanchisseuse de l'Assommoir, femme alcoolique, fille d'alcoolique et petite-fille de folle). *Ressemblance du père* (Lantier, descendant de paralytiques), *Hérédité de l'alcoolisme tournant à la folie homicide*. »

La vie met Jacques aux prises avec Séverine, jeune femme fantasque et vicieuse, dont l'existence a été bouleversée par une enfance où elle satisfait les pas-

sions d'un vieillard. Séverine est mariée au sous-chef de gare Roubaud, homme dont la jalousie et la colère sont sans cesse poussés jusqu'aux points les plus extrêmes... Le drame éclate.

Roubaud a tué en chemin de fer le riche vieillard qui fut l'amant de sa femme. Lantier, par amour pour Séverine, se fait le complice tacite des époux criminels. Séverine devient la maîtresse du mécanicien, elle le supplie de tuer Roubaud qui lui fait peur. Lantier est prêt à céder, mais c'est Séverine qu'il tue. Il part alors sur sa machine et se tue en se jetant du train.

Renoir a tiré un extraordinaire parti de cette histoire aussi sombre que peut l'être *Phèdre* avec la passion qui emporte « *la fille de Minos et de Pasiphaë* », les monstres sortis du fond des eaux pour mettre en pièce un fils incestueux; la jalousie déchaînée de Thésée, les poisons implacables fabriqués par Médée, toute la fatalité, enfin, de la destinée.

Renoir a peut-être surpassé Zola dans sa peinture du monde des chemins de fer. Zola, comme plus tard Abel Gance dans « *La Roue* », s'était laissé trop souvent emporter par le « lyrisme ferroviaire ».

« *La Lison* », la machine de Lantier, n'était pas seulement sa locomotive, c'était aussi sa maîtresse, avec « *des bras d'acier, un poitrail large, des seins allongés et puissants, la beauté souveraine des êtres de métal* ». Renoir s'est privé de tels effets.

Le tableau qu'il dresse de la vie des chauffeurs des grands express sait être à la fois d'une sobriété et d'une exactitude qui en font l'une des plus parfaites réussites de son film. Nous sommes dès les premières images transportés dans le fracas de la locomotive qui va au Havre; nous connaissons ensuite les dor-toirs et les vestiaires des employés aux terminus des express, le logement du chef de gare, cet appartement impersonnel qui s'ouvre sur les rails de la gare Saint-Lazare et abrite tour à tour Roubaud. Séverine, Lantier. Nous voyons aussi ces voies de garage obsédantes et tragiques où la nuit abrite les amours clandestines de Jacques et de sa maîtresse; nous allons avec eux au bal des cheminots...

Ce bal est une des plus parfaites réussites du cinéma. La tragédie est proche, elle va bientôt éclater. Lantier qui retrouve Séverine qu'il a quittée, ne va la reprendre que pour la tuer. La mort est invisible et présente au centre de cette soirée bon enfant où le chef d'orchestre figole les mesures d'une valse désuète, tandis qu'un ténor amateur se prépare à chanter une romance sentimentale.

Mieux qu'aucun autre, Renoir a su rendre des jouissances populaires. On se rappelle le Bal Mabille, dans *Nana*; la guinguette, dans *Les bas-fonds*; le théâtre des prisonniers, dans *La grande illusion*. Dans ce bal, il atteint sans doute un des sommets de son art. Nous cessons d'être des spectateurs pour devenir acteurs, nous voyons ce bal qui pourrait être anodin ou comique avec les yeux de celui qui cherche parmi les couples celle qui incarne son amour et sa mort.

Comme les spectateurs, les interprètes ont vécu « *La Bête humaine* ». Jamais acteurs n'ont été mieux

choisis, mieux dirigés, n'ont montré tant de talent.

Gabin est parfait comme il sait l'être. On prend plaisir à le trouver sorti de ses rôles de mauvais garçon, dans la peau d'un homme pour qui le crime n'est pas un exploit, mais un malheur. Simone Simon, à qui Hollywood fit jouer tant d'inepties est admirable de charme et de perversité. Ce n'est plus l'adolescente un peu zozotante qu'elle fut un peu trop longtemps, mais une femme malheureuse et malfaisante, passionnée et perverse, sensuelle et frigide, tendre et méchante. Elle n'eut jamais de meilleur rôle et ici la France en remontre à Hollywood. Carette est d'une rare perfection dans le rôle amusant du mécanicien Becqueux. Cet excellent artiste a parfois trop tendance à charger, quand il est laissé à lui-même. Il est ici un modèle de retenue. Il joue toujours juste, il sait faire rire, il sait être peuple sans jamais manquer de naturel ou de tact. Jean Renoir lui-même, dans une courte composition, se révèle comme un acteur d'une grande force et d'une étonnante vérité.

Enfin Ledoux, pour ceux qui ne l'avaient pas vu tenir à la perfection un très mauvais rôle dans le mélo que vient de couronner « *le grand prix du cinéma français* » : « *Alerte en Méditerranée* », se révèle comme l'un des plus grands tragédiens de l'écran. Amer, torturé, vindicatif et pitoyable dans le rôle de Lantier, il sait être d'une vérité tragique dans une création d'une exceptionnelle qualité.

Nous nous inquiétons un peu, avouons-le, de la place que tiendrait, cette saison, le cinéma français. *La Femme du Boulanger* était certes un film plein de qualité, mais il n'était pas de ce volume qui suffit, à lui seul, pour « meubler » une année. « *Hôtel du Nord* » était loin de la grande réussite... La fin de l'année compenserait-elle un trimestre bien creux.

Nous voici rassuré. Un film de la valeur de *La Bête Humaine* suffit pour que la saison du cinéma français soit, internationalement parlant, une très grande saison.

Comme toutes les œuvres fortes, nouvelles, violentes, ce film sera peut-être discuté. On se souvient que Flaubert, que Zola, furent, à leur époque, furieusement attaqués. Leur œuvre n'en demeure pas moins et rien n'empêchera sans doute ce film de faire date dans l'histoire du cinéma.

Notre confrère de *Cinéma*, Maurice Bessy, a bien su traduire l'enthousiasme qui s'empare des spectateurs devant un tel film. Ces paroles seront notre conclusion :

« *Voici le plus beau film que j'aie vu depuis dix ans! Rarement on a connu spectacle cinématographique aussi net, aussi sûr, aussi complet; œuvre qui marque le triomphe de tout ce que le cinéma représente, tant au point de vue technique et photographique qu'au point de vue acteurs, dialogues et situations dramatiques... Rien n'est négligé, aucun sentiment bas n'est exalté... Je ne trouve pas de mot pour dire mon enthousiasme. Quel film! Quel film!* »

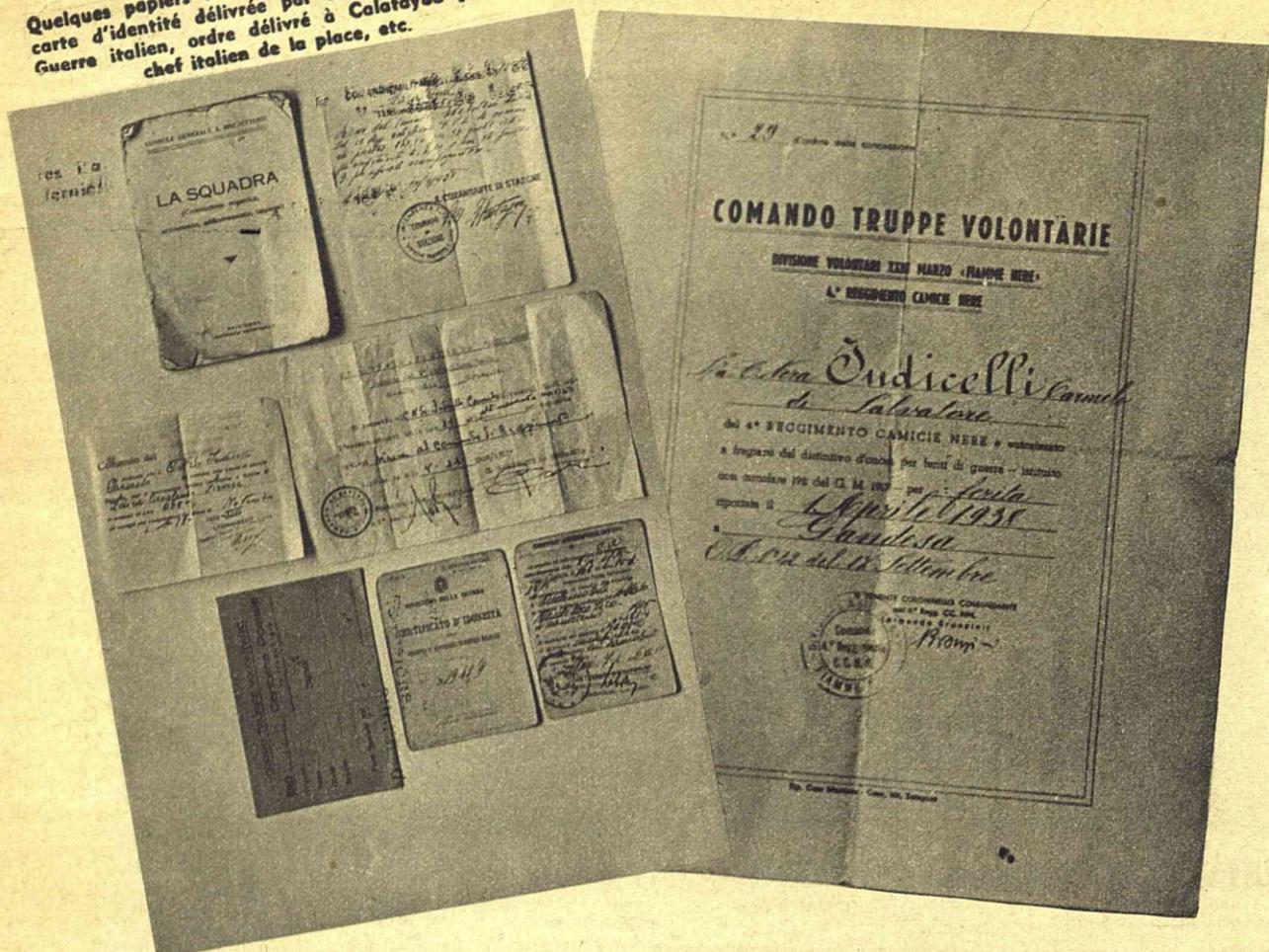


Jean Gabin, le mécanicien, devant sa machine, « *la Lison* ».



Jean Gabin et Carette dans la scène au bal des cheminots, une des plus étonnantes du film de Renoir.

Quelques papiers trouvés sur Indicelli et Edeli :
carte d'identité délivrée par le ministère de la
Guerre italien, ordre délivré à Colatayud par le
chef italien de la place, etc.



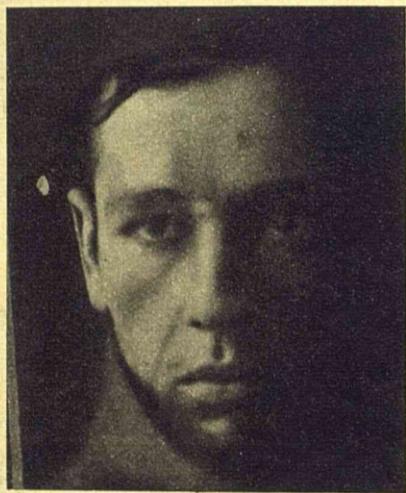
L'OFFENSIVE ITALIENNE en CATALOGNE

Trois prisonniers

le caporal INDICELLI
le lieutenant EDELI
le feldwebel IMPING

m'ont parlé

par Ilya EHRENBURG



Le feldwebel de la Reichswehr
Imping.

Barcelone, 28 décembre 1938.

JE voudrais dédier ces lignes à M. Chamberlain. J'ai passé la journée d'hier avec les Italiens. Je n'ai pas eu besoin pour cela de prendre la peine d'aller à Rome, car j'ai parlé à deux Italiens fascistes sur la terre espagnole.

M. Butler a affirmé que Mussolini avait fait revenir en Italie tous les « volontaires » qui étaient en Espagne depuis plus de dix-huit mois, mais l'Italien avec lequel j'ai parlé, le caporal Carmelo Indicelli, est ar-

rivé en février 1937, c'est-à-dire qu'Indicelli fait la guerre depuis 22 mois et si, depuis hier, il cesse de tuer des Espagnols, la faute n'en est pas aux diplomates anglais mais aux soldats de l'Armée Populaire qui l'ont fait prisonnier.

Indicelli m'a tranquillement raconté que dans sa compagnie tous les soldats sont des vétérans ayant participé à la fuite héroïque de Guadalajara, c'est-à-dire que le caporal Indicelli n'est pas une exception et que M. Chamberlain peut facilement vérifier ce que je dis. J'espère qu'il voudra rectifier ses récentes élucubrations. M. Butler, catégoriquement, a affirmé que, depuis le 1^{er} octobre 1938, seule une quantité infime d'Italiens est arrivée en Espagne. Le caporal Indicelli n'est probablement pas au courant des finesses diplomatiques, avec la vivacité due à son tempérament méridional, il affirme, lui, que l'Italie envoie continuellement des renforts en Espagne.

— Dans notre bataillon, il y a beaucoup de soldats qui sont arrivés en Espagne au début de décembre, quelques jours avant le début de l'offensive.

Il est vraiment dommage que M. Chamberlain, avant de s'entretenir avec Mussolini, ne parle pas, à cœur ouvert, avec Carmelo Indicelli. Ce dernier pourrait raconter à l'honorable Premier Anglais comment 15.000 « volontaires » ont remplacé les 10.000 évacués. A l'offensive sur le Sègre prennent part six divisions italiennes.

Le « cabo » Carmelo Indicelli se

déclare fasciste convaincu, mais ses convictions politiques sont assez limitées. Il dit que le général Franco veut être le général des autres généraux et que, sous son règne, la vie est un véritable paradis. Un quart d'heure après, le caporal, attristé, dit que la vie n'est pas douce pour tous dans ce paradis :

— Les ouvriers et les paysans n'ont aucun droit. On m'a payé ici en pesetas et, à part cela, en Italie l'argent s'amassait car chaque jour je touchais 20 liras.

Je dédie ce renseignement sur le



Un groupe de prisonniers italiens parmi lesquels se trouvent le lieutenant Edeli et le caporal Indicelli. Les mercenaires italiens n'ont vraiment pas l'air fier de leurs derniers avatars.

budget militaire de l'Italie au « messager volant de la paix ».

Comme je l'ai déjà dit, le caporal Carmelo Indicelli était sous Guadalajara; sans s'arrêter, il a couru de Trijueque à Siguenza. Ce sont déjà des lauriers de l'histoire. Au sujet de sa victoire actuelle, le caporal dit naïvement :

— On nous a ordonné d'entrer à Barcelone.

Sans aucun doute, Carmelo Indicelli est entré à Barcelone, il est vrai un peu autrement qu'il ne le supposait.

Le lieutenant d'artillerie Ladislaw Edelstein est un petit homme chétif; il est originaire du sud du Tyrol et parle couramment l'allemand. Etant patriote, il a changé son nom en Edeli. Ça a été certainement la plus innocente de toutes ses occupations. C'est un ingénieur militaire polyglotte et politicien. Avec bonne grâce, il commente les nobles pensées du Duce.

— Nous sommes venus en Espagne pour délivrer ce pays des influences étrangères, c'est-à-dire des influences française, anglaise et russe. L'Angleterre, dans sa haine contre l'Italie, était prête à s'appuyer sur la Russie. Nous l'en avons empêchée. Nous ne pouvons admettre l'existence du régime républicain en Espagne, c'est contre les intérêts de l'Italie. L'Angleterre et la France doivent être expulsées de cette péninsule.

A la veille de la visite à Rome, les pensées du lieutenant Edelstein-Edeli sur la félonie anglaise sont particulièrement touchantes.

Le lieutenant pense que l'Italie n'aura pas l'occasion de faire la guerre à la France.

— Nous recevrons tout ce que nous voulons sans guerre. Naturellement, pas en une seule fois. D'abord nous obtiendrons Djibouti et l'autonomie des Italiens en Tunisie, ensuite l'autonomie des Italiens en Corse et à Nice, puis tout ira tout seul.

Le lieutenant ajoute que la Corse a toujours appartenu à l'Italie et qu'à Nice il n'y a pas un seul Français. Pour être juste, je devrais dédier ces lignes à M. Bonnet.

Le lieutenant n'est pas bête. On a trouvé sur lui une lettre d'un colonel italien le recommandant comme un chef exemplaire. Je veux, cependant, citer quelques aphorismes de ce lieutenant :

— Le pape est infaillible seulement dans la question canonique, Mussolini, lui, l'est toujours et sur toutes les questions. Le poète Léopardi était presque fasciste. Tous les bolcheviks sont des fatalistes dans le genre de Léon Tolstoï. L'histoire d'Espagne prouve que les Espagnols ne savent que faire la guerre tandis que l'Italie, depuis les temps antiques, a créé et crée la civilisation pacifique. L'Espagne n'a eu que deux hommes remarquables : Cervantès et Primo de Rivera.

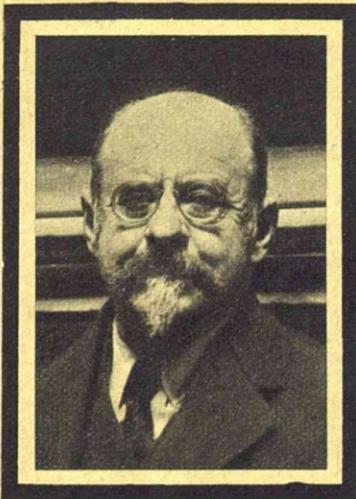
(Voir suite page 22.)

LE RETOUR AU REFUGE, LE SOIR... DANS UN HALO DE BELLE LUMIERE, LES SKIEURS SOULEVENT UN NUAGE DE NEIGE POUFREUSE, QUI SE MELE AU BROUIL-LARD LEGER MONTANT DU FOND DE LA VALLEE.

PHOTO MACHATSCHEK



caporal
juadala-
du de
nt déjà
u sujet
oral dit
l mes-
nter à
o Indi-
est vrai
suppo-
adislav
chéf;
tyrol et
l. Etant
nom en
la plus
pations.
olygot-
grâce, il
ees du
Espa-
des in-
ire des
aise et
a haine
ppuyer
s empe-
dmètre
ain en
strets de
ce doi-
péhin-
me, les
in-Edéli
particu-
l'Italie
aire la
a Corse
l'alle et
l Fran-
ais dé-
e. On a
n colo-
comme
epen-
mes de
seule-
onique,
et sur
te Léo-
ous les
s, dans
histoire
pagnols
; tandis
s anti-
lisation
e deux
antés et



Emile VANDERVELDE est mort

NOUS avons appris avec tristesse la disparition si soudaine d'Emile Vandervelde. Le leader du mouvement socialiste belge, pris d'un malaise subit le dimanche soir, est mort sans avoir repris connaissance le mardi 27 décembre, à 5 h. 30 du matin.

Le deuil qui frappe cruellement le parti ouvrier belge sera ressenti par tous les travailleurs, tous les démocrates qui savent quel grand ami de la paix et de l'Espagne républicaine était Emile Vandervelde.

Né à Ixelles, en 1866, Emile Vandervelde a joué dans la vie politique belge de ces 50 dernières années un rôle de tout premier plan. Il avait donné, dès l'âge de 20 ans, son adhésion au Parti Ouvrier belge qui venait de se constituer. Il fut élu député de Charleroi le 12 décembre 1894 et ne cessa, depuis, de siéger au Parlement, où il représenta Bruxelles à partir de 1900. Il devint bientôt le leader de son groupe.

Il fut membre, puis président de la II^e Internationale où il eut une grande influence. En 1914, il fut nommé ministre d'Etat et entra au Conseil des ministres; il devait rester au gouvernement pendant toute la durée de la guerre et il fit ensuite partie du gouvernement d'union nationale de 1918 à 1921. Devenu ministre des Affaires étrangères en 1925, il fut l'un des signataires du traité de Locarno. Leader de l'opposition de 1927 à 1935, il entra au gouvernement dans le cabinet Van Zeeland. Il démissionna en 1936, étant en désaccord avec les autres ministres sur la question espagnole.

Emile Vandervelde prit, en effet, position pour l'aide à l'Espagne républicaine, ce qui lui valut la haine de la réaction. Peu de temps avant sa mort, il lutta contre la reconnaissance des rebelles de Burgos et il fit triompher son point de vue au dernier congrès du P.O.B. Rappelons qu'il publia, dans « Regards », le 14 juillet 1937, un article intitulé « Le mensonge de la non-intervention ».

Fidèle à la démocratie et au socialisme, et par conséquent anti-hitlérien, il combattit au sein de son parti les dangereuses tendances réformistes du premier ministre Spaak qui tournent le dos aux traditions du mouvement ouvrier belge, tant au point de vue intérieur qu'extérieur.

Sa mort, dans les difficiles circonstances actuelles, est une très lourde perte pour son parti et pour la Belgique.

CET HIVER vous saurez l'Anglais l'Allemand, l'Italien ou n'importe quelle autre langue

A NOTRE EPOQUE, où il n'est plus possible de vivre isolé, où l'avenir d'un pays peut dépendre de la mentalité des peuples voisins, il est indispensable de pouvoir comprendre les pensées de chacun, sans avoir recours à des traductions plus ou moins tronquées ou inexactes. Et la connaissance des langues étrangères, indépendamment des nombreux débouchés qu'elle offre, est une nécessité pour tous ceux qui désirent suivre le progrès des grands courants d'idées, qui de plus en plus sont appelés à diriger le monde.

Avec Linguaphone, vous apprenez une langue nouvelle par une méthode naturelle et attrayante. Chez vous, tranquillement, pendant vos loisirs, vous écoutez les disques que les meilleurs professeurs de chaque pays ont enregistrés pour vous. En même temps, vous suivez sur un livre illustré la conversation que vous entendez. Au bout de quelques heures, vous serez étonné de vos progrès, et après soixante heures d'amusantes études, capable de tenir une conversation.



PH. G. L. MANUEL.

H.-G. WELLS.

Le célèbre écrivain, auteur de tant de livres d'anticipation, nous écrit :

« Enfin, j'ai eu l'occasion d'essayer vos disques de leçons en français et en italien. Ils sont admirables! Rien de pareil n'était possible jusqu'ici. »

Faites un essai gratuit

de 8 jours chez vous
Sivous n'avez jamais entendu
LINGUAPHONE
vous ne pouvez savoir
ce que c'est.

Retournez-nous ce coupon aujourd'hui même. Vous recevrez notre brochure contenant tous renseignements sur le LINGUAPHONE et sur notre offre d'un essai de 8 jours « chez vous », absolument gratuit, sans engagement de votre part.

BON à remplir et envoyer à
INSTITUT LINGUAPHONE
12, rue Lincoln, PARIS (8^e)
(Joindre 1.80 en timbres-poste pour frais d'envoi).

Nom

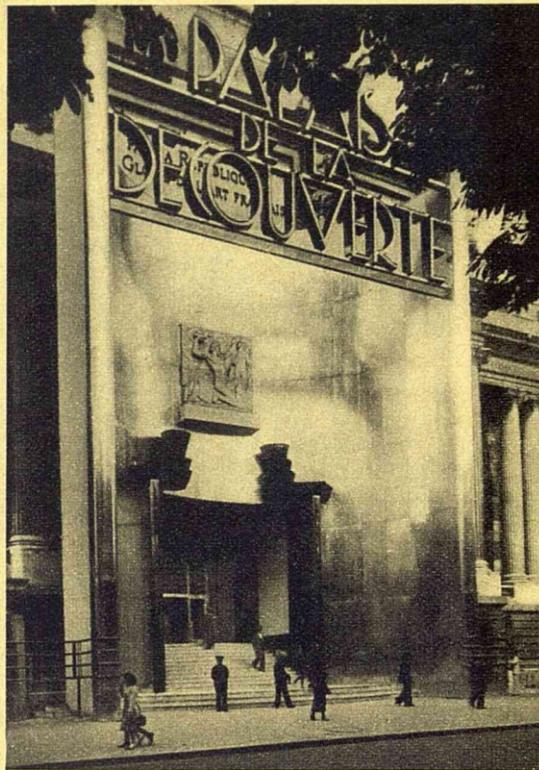
Profession Age

Langue choisie

Adresse

R. F.

Le PALAIS de la



L'accueillante entrée du Palais de la Découverte, avenue Victor-Emmanuel-III.

LE MUSÉE MERVEILLEUX de la SCIENCE MODERNE

par
F. LE LIONNAIS

L'HOMME admire la Science sans réserve. Plus ou moins confusément, il sent qu'elle doit le libérer et l'élever au-dessus de sa condition actuelle. Il attend d'elle au moins trois avantages comme autant de coups de baguette magique qui transfigureront sa vie et la rendront meilleure et plus digne d'être vécue : d'abord une amélioration de sa sécurité corporelle dans la résistance aux maladies et aux accidents de la vie; ensuite, un accroissement de sa puissance d'action sur la nature; enfin, la diminution de la durée du travail nécessaire pour permettre le développement intellectuel et physique auquel il aspire.

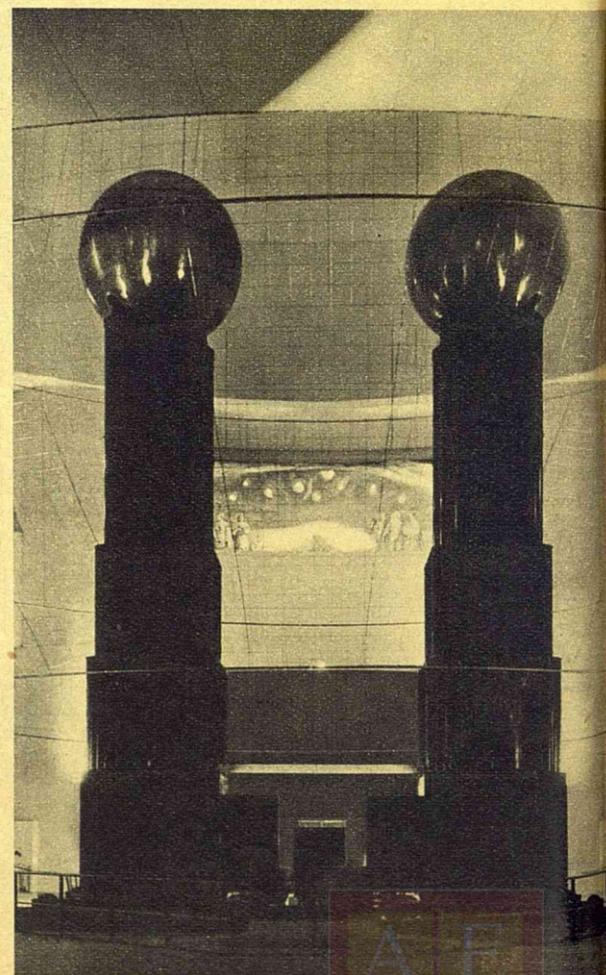
Cette éducation scientifique dont ils éprouvent si vivement la privation, les travailleurs désirent se l'approprier sans attendre leur affranchissement définitif. Jusqu'ici, ils ne disposaient guère d'autres moyens que la lecture. Mais qui ne se rend compte de la difficulté qu'il y a à s'instruire tout seul par des lectures. Connaître n'est pas toujours suffisant pour savoir se faire comprendre de ceux qui ignorent. Ce n'est pas une petite affaire que de mettre la science à la portée de ceux qui n'ont pas reçu de préparation préalable.

Né de l'Exposition 1937, à laquelle il a heureusement survécu, le Palais de la Découverte, qui n'a son équivalent en aucun autre pays du monde, s'efforce d'atteindre ce but. Il ne pouvait pas ne pas réussir. Ceux qui furent chargés d'en assurer le succès, Jean Perrin principalement, réunissaient toutes les conditions pour mener cette entreprise à bon port : une haute compétence et une ferveur profonde dans la science pure; une conviction absolue dans la justice de la cause des travailleurs et dans le haut destin de l'humanité. Aux côtés de Jean Perrin, une pléiade de collaborateurs a travaillé à ce résultat. Nous ne pouvons citer tous leurs noms; ils sont trop nombreux. Un prix, fondé en la mémoire d'Henri de Jouvenel, dans le but de récompenser les plus actifs d'entre eux, a été décerné pour la pre-

mière fois en novembre 1938 : cinq prix de 10.000 francs chacun ont été remis à ce titre à Mlle Yvette Cauchois, à MM. Champetier, Jean Painlevé, Jean Rostand et Simonnet; trois médailles ont été attribuées à trois savants étrangers : MM. Blakeslee (Etats-Unis), Hulubei (Roumanie), Melin (Suède). Signalons enfin l'intelligente direction du Secrétaire général du Palais de la Découverte, M. Léveillé, qui n'a pas peu contribué à ce succès.

Sur quels principes ce Musée de la Science d'un nouveau genre a-t-il été conçu ?

On s'est d'abord adressé à toutes les



Les énormes sphères de l'appareil Joliot-Lazard, d'où chaque jour jaillit la foudre.

Palais de la DÉCOUVERTE

découvertes scientifiques qui avaient été réussies grâce à des expériences. On s'est efforcé de refaire ces expériences sous les yeux des visiteurs en les entourant de conditions qui en assurent une reproduction aussi convaincante et révélatrice que possible. Quand la nature de ces expériences le permet, elles peuvent être déclenchées au gré de chaque visiteur, autant de fois qu'il lui plaît, en appuyant sur un bouton ou en procédant à une manipulation aisée. Lorsqu'elles sont plus compliquées ou plus dangereuses, les expériences sont faites périodiquement plusieurs fois par jour, à des heures fixées d'avance et affichées, et conduites par des démonstrateurs qualifiés.

Dans certains cas, les expériences étaient impossibles à reproduire, soit parce que les trépidations du sol risquent en empêchant la bonne exécution, soit parce qu'elles exigeraient à chaque fois une dépense de produits ou un réglage particulièrement coûteux, soit pour toutes autres raisons. Il y a encore des cas où les résultats obtenus méritent d'être mis en évidence plutôt que les moyens qui ont servi à les découvrir. Dans ces divers cas, des vitrines ou des panneaux garnis de photographies ou de schémas permettent, comme dans les musées ordinaires, de nous faire une idée, moins vivante certes, mais encore bien attachante des conquêtes des diverses sciences. On a plaisir à reconnaître que ces vitrines ont été conçues d'une manière souvent plus vivante que celles que nous avons eu l'habitude de contempler dans les musées d'Arts et Métiers ou d'Histoire Naturelle répandus dans les pays civilisés.

Un emplacement a été réservé pour chaque science : mathématiques, mécanique, astronomie, physique, chimie, biologie, médecine. Dans chacune de ces sections se tiennent en permanence plusieurs démonstrateurs. A heures fixes, plusieurs fois par jour, ils font de courtes causeries destinées à vulgariser les connaissances que l'on peut acquérir dans leurs sections et ils effectuent les expériences en les expliquant. Entre temps, ils restent à la disposition des visiteurs et sont chargés de répondre aux questions qui leur sont posées.

D'autre part, on a commencé, depuis quelques semaines, à organiser des conférences qui ont lieu une douzaine de fois par mois. Liées aux objets et aux expériences exposés au Palais de la Découverte, ces conférences les dépassent suffisamment pour permettre aux auditeurs de s'élever à des vues plus générales. Ce même but est atteint par un cinéma ouvert gratuitement aux visiteurs. On y projette sans arrêt des films documentaires et scientifiques qui complètent très heureusement les connaissances que l'on peut acquérir dans les autres sections.

Ce n'est pas tout. Une place a été réservée pour des Expositions temporaires où seront accueillis les résultats les plus remarquables des dernières recherches. A peine conçues et étudiées dans les observatoires, les laboratoires ou les cliniques, les théories nouvelles peuvent ainsi être vulgarisées rapidement. Le Palais de la Découverte est bien décidément et à tous les points de vue un musée en mouvement (1).

Ouvert tous les jours (sauf le vendredi) de 10 heures à 18 heures, le Palais de la Découverte a été installé dans la partie du Grand Palais qui donne sur l'avenue Victor-Emmanuel-III. Il occupe 20.000 mètres carrés, y compris une annexe, rue de Selves. L'architecte du Grand Palais n'avait évidemment pas prévu que son œuvre servirait un jour à abriter des démonstrations scientifiques. Il a fallu notamment assurer une puissance électrique de 15.000 kilowatts pour le fonctionnement des appareils et de 500 kilowatts pour l'éclairage. Les installateurs se sont admirablement tirés des difficultés que leur posait cette appropriation imprévue.

Aussi, faut-il protester contre les velléités qui reparaissent de temps à autre dans le gouvernement actuel de faire

(1) La première de ces expositions temporaires a été consacrée aux recherches d'astronomie et de biologie de l'Institut Carnegie de Washington.

des économies soit en supprimant purement et simplement le Palais de la Découverte, soit en l'installant dans des locaux plus petits, alors qu'il faudrait à la Science son palais, fait sur mesure, chauffé l'hiver et entretenu avec le luxe auquel elle a droit.

**

Dès l'entrée, au centre du hall, vous apercevez les deux grandes colonnes de l'appareil Joliot-Lazard, surmontées de grosses boules de cuivre entre lesquelles, plusieurs fois par jour, l'homme, nouveau Prométhée, fait jaillir la foudre dont il a ravi le secret au ciel (2).

Au rez-de-chaussée, c'est, à droite, la salle de l'Electromagnétisme où une immense dynamo permet d'obtenir des résultats qui, au moyen âge, auraient fait brûler les démonstrateurs comme sorciers. A gauche, la salle consacrée à la Mécanique et à la Pesanteur est prolongée par la salle de Cristallographie dans laquelle de nombreux modèles grossis des centaines de millions de fois permettent de comprendre la constitution de la matière. De cette salle, on passe, après celles de la Phosphorescence et de la Fluorescence, à la Section des Rayons cathodiques et des Rayons X, dans laquelle se trouvent reproduites des expériences si récentes que l'on peut y voir, par exemple, la preuve que la matière n'est qu'une vibration comme la lumière. En face de l'entrée, d'un côté les stands de Radio-Activité et des Rayons cosmiques conduisent vers les salles de Biologie; de l'autre côté, la section d'Acoustique, des Ultra-sons, et des phénomènes oscillants organisés sous la direction du professeur Langevin, mènent vers la section de Biologie végétale provisoirement fermée.

Les stands de Médecine et de Chirurgie font suite, au rez-de-chaussée, à la salle de Radio-Activité. Des panneaux (ordinaires ou transparents et lumineux), des modèles en relief, des vitrines exposent l'évolution des techniques médicales dans la lutte contre les causes et contre les effets des maladies; un stand est consacré à chacun des principaux organes du corps humain; d'autres sont affectés à l'anesthésie, à l'antisepsie et à l'asepsie, à l'anaphylaxie, à la microbiologie, illustrée par Pasteur. Vous pourrez suivre, dans un vaste stand aménagé en clinique, tous les détails

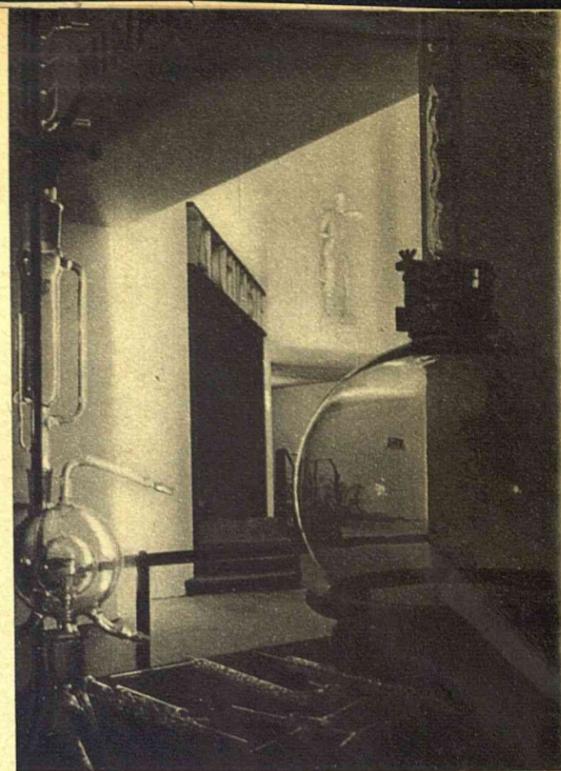
(2) Chaque colonne a 14 mètres de haut et pèse 6.000 kilos. On arrive à obtenir des différences de potentiel électrique de 4 millions de volts.

d'une opération chirurgicale moderne. Du rez-de-chaussée on passe au sous-sol qui est consacré à la Biologie et à ses applications. Il tourne autour d'une petite colline élevée par Jean Painlevé à la gloire des théories évolutionnistes de Lamarck et de Darwin. De la mouche du vinaigre aux quintuplés du Canada, en passant par la fécondation artificielle, le mécanisme de l'hérédité est démontré par Jean Rostand dont un appareil ingénieusement conçu permet de se faire une idée de cette prodigieuse loterie que constitue la naissance d'un enfant. Vous y trouverez encore des coqs dont on a fait des poules, des machines compliquées qui permettent à un organe entier de continuer à vivre indéfiniment en dehors du corps auquel on l'a arraché, des bancs d'essais où vous pourrez éprouver votre habileté, etc...

Au premier étage, d'un côté c'est l'Optique où vous suivrez les rayons lumineux après d'étonnantes pérégrinations, dans leur décomposition et où en superposant de la lumière à de la lumière, vous serez stupéfaits de n'obtenir que de l'obscurité, à moins que vous ne préfériez voir que, même dans un milieu parfaitement homogène, la lumière ne va pas en ligne droite.

De l'autre côté, ce sont les Mathématiques, dont certaines étiquettes gagneraient à être accompagnées de pancartes explicatives; et l'Astronomie qui vous emportera pendant de longues minutes qui vous sembleront des siècles, dans un voyage effarant à travers les espaces sidéraux, vers la Lune, les Planètes, le Soleil, les Etoiles et les Nébuleuses Spirales.

Entre l'Optique et les Mathématiques, plusieurs salles sont consacrées à la Chimie minérale, à l'Electro-Chimie, à la Spectro-Chimie et à la Photo-Chimie; l'air, l'eau, le feu, les éléments chimiques, les atomes s'y laissent peu à peu disséquer et dépouiller de tous leurs mystères. Avec les Sections de Chimie organique et de Chimie thérapeutique, nous entrons dans le domaine des fabrications synthétiques : acétylène, pétrole, formol, papier, soie, parfums, colorants, anesthésiques, médicaments, où le laboratoire rivalise souvent victorieusement avec la nature. Ces salles sont complétées par des Sections de Géochimie, de Chimie agricole et de Chimie biologique, où, après s'être penchée sur les roches et les terrains cultivables, la Science interroge l'énigme de la vie pour la forcer à livrer les secrets d'un plus grand bien-être.



Un des stands de la Chimie, aux verreries étranges.

Il n'est pas possible d'espérer voir tant de choses en une seule fois. La Science, à qui nous devons tout, a bien droit à quelques attentions. Quand on a visité le Palais de la Découverte, il ne reste plus qu'une chose à faire : y retourner. Plus de deux millions de visiteurs payants sont déjà venus y payer leur tribut d'admiration. Les visites en groupe bénéficient, moyennant une entente préalable, de réductions sur les prix d'entrée. Il serait bien désirable qu'à l'instar du Musée du Louvre, le Palais de la Découverte soit ouvert deux ou trois soirs par semaine jusqu'à 22 heures. Une foule de travailleurs en profiterait pour venir y compléter leur culture.

Qui sait enfin si, élevé à la gloire de la recherche scientifique, le Palais de la Découverte ne contribuera pas, en y orientant les visiteurs, à trouver des vérités ou des applications nouvelles ? Une civilisation périmée s'est efforcée de creuser un fossé entre le travail et l'idée. Elle a voulu faire croire à l'existence de deux humanités, là où il n'y a que deux aspects d'une seule humanité, aspects qui se retrouvent et se complètent au sein de chaque homme, pris individuellement. A sa manière, le Palais de la Découverte aide à rétablir cette vérité. Il peut servir, suivant la parole de Marx, à réaliser l'alliance « de celui qui souffre avec celui qui pense ».



Dans le sous-sol, la petite colline élevée par Jean Painlevé à la gloire des théories évolutionnistes de Lamarck et de Darwin.

POURQUOI

Riez-VOUS



Dranem, artiste de grand talent, rendit célèbres des chansons particulièrement idiotes. Un type de rire communicatif. (Ci-dessus.)

Les Communes libres de Paris ont récemment tenu un congrès du Rire. On y a ri, nous dit-on, mais a-t-on essayé d'étudier pourquoi l'on riait ?

La nature du rire a de tout temps préoccupé les philosophes, les poètes et les médecins. Telle chose qui provoquait le rire jadis a perdu aujourd'hui ses propriétés. Ainsi le rire participe-t-il du rythme même des époques et des races. Le rire de 1900 n'a pas les mêmes origines que celui de 1938, le rire des nègres pas les mêmes non plus que celui des blancs. Mais leurs manifestations sont identiques : extension de la bouche dans la direction des oreilles, plissement des yeux, émissions de sons : « Ha ! Ha ! Ha ! » ou « Hi ! Hi ! Hi ! », ce que les médecins expliquent par une simple excitation du nerf zygomatic, qu'ils se disent d'ailleurs capables de provoquer artificiellement grâce au « gaz hilarant ».

« Le rire, a-t-on écrit, est le propre de l'homme », ce qui entend l'exclusion des animaux de ce genre de manifestation. Mais vous ren-

Musicien, chansonnier, auteur et acteur de cinéma, Noël-Noël a su créer un « type » : Adémaï, familier aux amateurs de rigolade. (Ci-dessus à gauche.)

contrez des gens qui prétendent avoir vu rire leur chien, ou leur cheval, confondant ainsi les symptômes de l'expression avec ses origines.

Le rire est généralement spontané. Quand il est forcé, on le qualifie de « rire jaune ». Nombreuses sont les sortes de rires. Il y a le rire satanique qui indique des intentions funestes et une certitude de la supériorité personnelle, le rire homérique provoqué par l'enthousiasme des batailles, le rire vulgaire, le rire ironique, le rire méprisant, le rire idiot, le rire communicatif et le rire des fous, qui reste à l'état de solo.

Le rire trouve dans la vie courante des occasions nombreuses de se manifester. Il y a cependant des professionnels du rire : acteurs ou écrivains, qui, étudiant ses ficelles, savent les tirer au bon moment, le rire étant surtout basé sur une constatation de faits, d'expressions, de paroles, de situations, de mouvements et d'allures inhabituelles.

Disons, pour conclure, que la forme la plus distinguée du rire est le sourire, qu'eût désavoué Rabelais, et qui cache, à quelques exceptions près, soit la prétention, soit l'incompréhension, soit encore l'insensibilité.

YVES BONNAT.

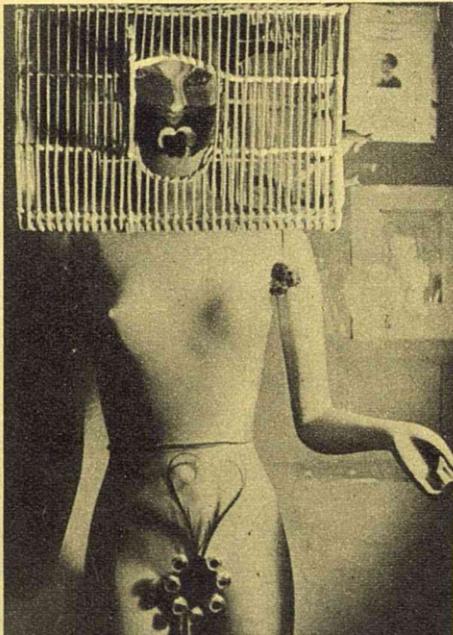


C'est à ses gros yeux ahuris qu'Eddie Cantor doit son succès. (En haut.)

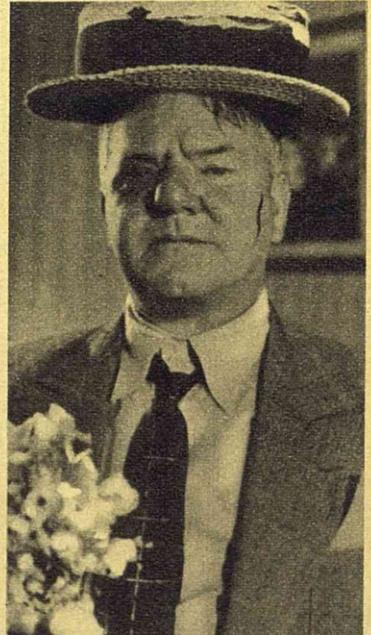
Vedettes de l'écran, les Marx Brothers et leurs extravagances irrésistibles procèdent cependant de l'esprit de cirque. (Ci-dessus.)



Dans l'idée qu'évoque le mot « soldat », il y a « héroïque guerrier » et « comique troupié ». C'est le point de vue comique qui permit au célèbre Polin de créer un nouveau genre théâtral.



Ce mannequin bizarrement attifé et sorti d'une exposition surréaliste, nous fait rire. Le plus drôle est que les surréalistes considèrent, et avec le plus grand sérieux, ce monstre artificiel comme une parfaite réussite artistique.



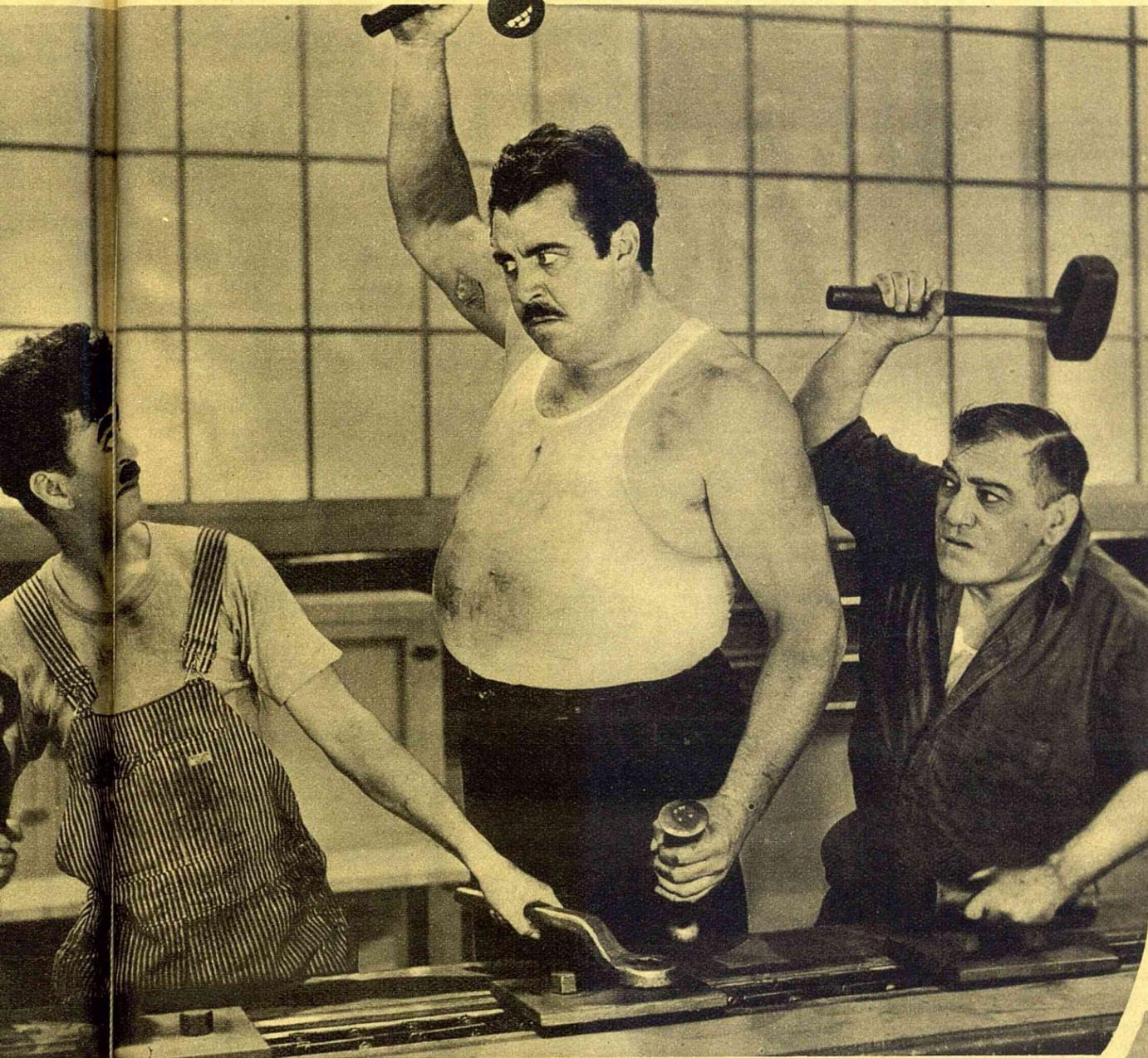
W. C. Fields, bien nanti par la nature, se passe de nez postiche.



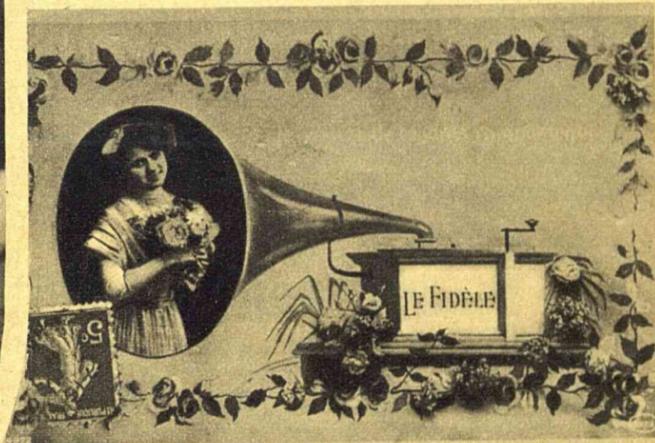
L'expressif, le me et le moind. de Grochont c de faire : qu'a pas

VOUS ?

Si Fernandel n'était pas né avec la denture qui le caractérise, aurait-il pu accéder à la place qu'il occupe dans le cinéma français.



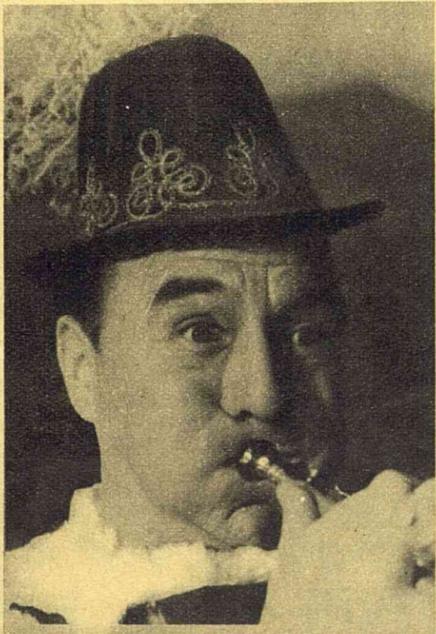
Le monde entier a ri devant les films de Charlot. Son comique n'est pourtant fait que de malheurs. Un rire, si j'ose dire, révolutionnaire.



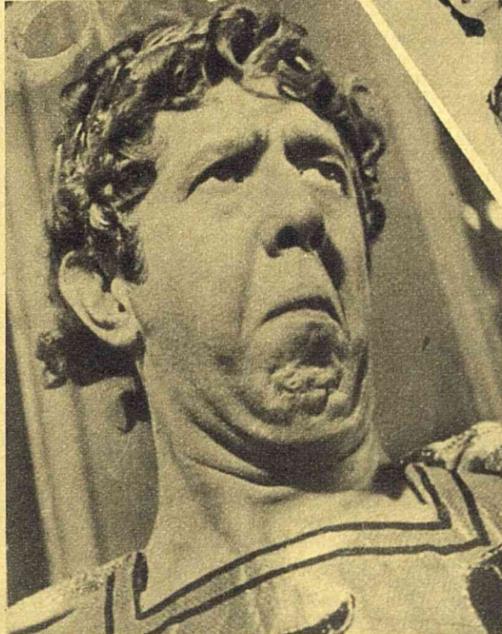
Ce qui fut charmant est devenu ridicule. Témoin cette carte postale et ces deux acrobates 1900 qui séduisirent nos grand-mères et qui provoquent maintenant notre hilarité.



L'expression, le maquillage, le costume et les moindres détails du numéro de Grock sont composés dans le but de faire de lui un vrai professionnel qui n'a pas volé sa célébrité.



Le comique de Milton, surnommé « Bouboule » par ses admirateurs, est uniquement fait de situations, de gestes et d'expressions exagérés.



Physiquement destiné à jouer les comiques, Michel Simon est cependant capable d'exprimer des sentiments dramatiques.

La terre est ronde

à l'Atelier

de SALACROU

AUTOUR d'un axe constitué par trois monologues de Savonarole, Armand Salacrou fait tourner sa *Terre est ronde*.

Jérôme Savonarole, nous apprend l'Histoire, fut un célèbre moine dominicain qui, dans les dernières années du XV^e siècle, s'acquiesça, à Florence, une grande réputation par ses prédications et ses prophéties. Etrange figure, dont certains aspects demeurent entourés d'un certain mystère. Figure d'apôtre, de révolutionnaire, de fanatique et d'ascète. Il gouverna pendant quelque temps la République de Florence et jouit d'une grande popularité. Il ne se gêna pas pour dénoncer les vices des pouvoirs temporel et spirituel. Il se déchaîna contre la pourriture des ecclésiastiques de l'époque et en particulier du pape Alexandre VI et contre la pourriture des princes et des riches, et en particulier des Médicis. Pour tenter de régénérer une cité corrompue, il n'hésita pas à intituler une dictature chrétienne, c'est-à-dire un régime appliquant à la lettre la doctrine du Christ. (Remarquons, en passant, qu'un tel fait demeure une exception dans le développement historique de l'humanité puisée, aussi bien, toutes les sociétés construites sur une idéologie chrétienne n'ont jamais ni voulu ni pu édifier le christianisme.). L'expérience de Savonarole ne dura guère. Rome l'excommunia. On le traita comme un séditieux, puis comme un hérétique. Arraché de son couvent, il fut conduit en prison et condamné à être pendu et brûlé; ce qui fut exécuté à Florence, le 23 mai 1498.

Armand Salacrou nous informe que sa pièce n'est pas historique, parce que ce n'est pas seulement Florence 1492-1498 qu'il a voulu montrer. *La Terre est ronde*, nous dit-il, c'est ce que tout le monde sait depuis 1492, année de la découverte de l'Amérique, — mais

ce que tout le monde, aussi, semble avoir oublié. Armand Salacrou nous le rappelle avec le grand talent que nous lui connaissons, mais le point faible de sa très belle pièce vient peut-être de l'obstination systématique qu'il met à nous le rappeler. Dire : « la terre est ronde », conclure : « l'histoire est un éternel recommencement », entre les deux, il n'y a qu'un pas. Et ce pas, Salacrou le franchit en toute assurance. Mais il y a plus : pour mieux nous convaincre, il n'hésite pas à user du procédé qui consiste à accommoder le passé au goût contemporain ou, si vous préférez, à insérer, dans l'histoire de Savonarole, un tas d'allusions à « l'époque où nous vivons ». Mêlée de main de maître, l'action se déroule avec la régularité d'un mouvement d'horlogerie. Elle est prétexte aussi à des vues générales qui dénotent une haute pensée, mais cette haute pensée n'est pas exempte d'une certaine confusion qui réduit sensiblement la portée philosophique de l'ouvrage.

Montée excellemment par l'admirable Charles Dullin, à qui il nous plaît de rendre ici le plus chaleureux hommage elle est bien l'un des plus beaux spectacles que nous offre la saison théâtrale. Toute la troupe de l'Atelier mérite d'enthousiastes félicitations et, en particulier, Jean-Louis Barrault, dans le rôle de Sylvio, le débauché, devenu moine au service de la cause de Savonarole; Paula Dehelly, la tendre Luciana; Camille Fournier, dans la fille du diable, je veux dire la maîtresse d'un cardinal; Madeleine Berubet, etc... Charles Dullin joue Savonarole, c'est-à-dire qu'il est Savonarole. Nous n'avons pas de plus grand acteur que lui. L'ambiance sonore a été créée fort adroitement par Marcel Delannoy qui a écrit une brève et charmante partition pour un petit orchestre accompagné d'ondes Martenot. J'allais oublier les costumes et les décors qu'il ne faut pas oublier et qui sont signés d'André Masson.

La fenêtre ouverte
chez Pitoëff

MAURICE MARTIN du Gard, bien connu comme écrivain, enquêteur et critique dramatique, vient de faire ses débuts au théâtre. Sa première pièce, *La Fenêtre ouverte*, créée récemment au Théâtre des Mathurins par Georges Pitoëff, ne comporte guère que des éléments de qualité : toutefois, il faut reconnaître que la somme de détails excellents ne fait pas nécessairement un ensemble impeccable.

Située dans une petite ville du Midi de la France, l'action se déroule chez un médecin qui vit sans ambition mais non pas sans intelligence, entre les siens et ses malades. Un couple d'étrangers survient au milieu de ce grand calme. Les étrangers — l'homme et sa femme — ont fui leur pays pour des raisons politiques. On ne sait pas lesquelles exactement, mais on les devine : ce couple, devenu errant, sous la pression des événements sociaux, est semblable à tant d'autres, à notre époque de violence et de despotisme ! Quant à la famille du médecin, elle est semblable aussi à bien des familles françaises pour qui l'hospitalité est une vertu aimable. Or, l'installation des deux exilés ne manque point de créer, soudain, une atmosphère d'orage dans la vie intérieure de tous les personnages. Mais l'époque où nous vivons est là pour s'insinuer dans les sentiments « éternels ». Après l'ébauche d'un drame souterrain, le couple repartira comme il était venu.

Ludmilla Pitoëff, dans le rôle de l'étrangère, est subtile, humaine et cruelle. Le courage silencieux du Dr Galdtz, qui, dans l'exil, évoque la patrie de ses fervents travaux, inspire à Georges Pitoëff une admirable composition. Louis Salou, moins à l'aise qu'à son ordinaire, Mme France Ellys, Jean Hort sont à féliciter. Quant à Mlle Blanchette Brunoy, nouvelle venue à la scène, la fraîcheur et la vérité de son jeu doivent, dès maintenant, lui assurer une exceptionnelle carrière.

François DRUJON.

LA MORT de
KAREL CAPEK

KAREL CAPEK est mort à Noël. Il avait 48 ans. C'est sa voix que nous entendions de Prague, aux jours terribles de septembre 1938 où la Tchécoslovaquie, son pays, fut abandonné au monstre hitlérien. Le plus grand écrivain tchécoslovaque avait, en effet, reçu la mission de donner au monde, par la radio, des nouvelles de son pays menacé.

Karel Capek aimait passionnément sa patrie au malheur de laquelle il n'a guère survécu. C'était un ardent ami de la France. En pleine guerre, il publia, avec son frère Josef, une anthologie de la poésie française moderne. Il fut le compagnon de lutte de son grand aîné Masaryk et ses Entretiens avec le Président Masaryk sont le vivant reflet de cette noble amitié.

De son œuvre importante se détache sa production théâtrale. Sa pièce, *R.U.R.*, jouée dans tous les pays, a donné au monde moderne un mot aujourd'hui courant dans toutes les langues : Robot. Parmi d'autres œuvres, Adam créateur, *La Mère* (pièce représentée en France récemment sous le titre : *L'Époque où nous vivons*) ; *La vie des insectes*, les *Contes pénibles*, *La Chose Makropoulos*, témoignage de son génie créateur. Il avait adhéré à l'Association Internationale des Écrivains pour la défense de la Culture et les plus notoires écrivains français demandèrent pour lui le prix Nobel.

La mort de ce grand écrivain de l'Europe d'aujourd'hui, de cet homme courageux, de ce patriote ami de la Liberté est un deuil pour la France et pour la littérature mondiale.

LES CONFÉRENCES

La Maison de la Culture annonce pour le mardi 10 janvier, à 20 h. 30, 29, rue d'Anjou, un débat sur le sujet : « L'Afrique et la Colonisation ». Au cours de cette soirée qui sera présentée par Mme Andrée Viollis, Mme Marthe Arnaud évoquera les souvenirs d'un long séjour en Afrique et présentera son livre : *Manière de Blanc*. MM. Luc Durtain et Jacques Soustelle, prendront également la parole. M. Roger Dévigne, directeur de la Phonétique Nationale, présentera quelques disques du Folklore noir de l'Afrique.

RADIO

OFFENSIVE FASCISTE

Un hebdomadaire fasciste part en guerre contre la Radio d'Etat. Nous avons lu attentivement les cinq colonnes que le collaborateur de cette feuille lance — excusez l'image — à l'assaut de cette institution. Et nous avons constaté qu'elles ne contiennent pas une seule des critiques que nous ne nous sommes pas fait faute, ici-même, chaque fois que c'était nécessaire, de formuler en toute objectivité. Ce qui prouve que l'auteur de l'article en question n'a jamais sérieusement écouté une émission de nos stations officielles.

Mais alors, que peut-il raconter ?

C'est bien simple : il reproche tout bonnement à la radio d'Etat d'être dirigée par des hommes de gauche — ce qui est d'ailleurs à démontrer — et de n'utiliser que des collaborateurs républicains, ce que nous souhaitons vrai (1).

L'attaque la plus venimeuse est lancée contre M. Pierre Brossolette, un des principaux speakers du Radio-Journal de France. Ça tombe bien mal, parce que, précisément, l'impartialité de M. Brossolette est unanimement reconnue par les auditeurs de toutes opinions. M. Brossolette, dont nous n'avons pas à connaître ici les préférences politiques, est certainement l'un des quatre meilleurs journalistes de la radio, les trois autres étant Jean Guignebert, Maurice Icart et Henri Bénazet (car si nous ne sommes pas toujours d'accord avec ce dernier, nous ne pouvons méconnaître son talent).

Bien entendu, le journal fasciste n'oublie pas de s'en prendre à Delferrière, l'intelligent animateur de l'équipe « Art et Travail ». Cette attaque ridicule fera hausser les épaules aux amateurs de radio, lecteurs de la feuille en question. Nous reviendrons un jour sur le rôle de Delferrière et de son équipe. Mais nous ne voulons pas, aujourd'hui, avoir l'air de prendre la défense d'un homme que son talent met à l'abri de toutes les calomnies.

Tous les vils arguments par quoi le pauvre collaborateur de l'hebdomadaire Six-Févrieriste s'emploie à accabler la radio d'Etat, nous les connaissons d'ailleurs. Ils sont tous pris dans le fameux rapport Laffont, le vil rapporteur de la Commission des P.T.T. de la Chambre, qui

(1) Un de nos confrères (César Borgia) rappelle opportunément que M. Lionel Ripault vient du *Journal des Débats*, M. Nau de *Aux Écoutes*, M. A.-M. Piétri du *Jour* et que d'autres collaborateurs des postes d'Etat ont des attaches avec le *Matin*, l'*Echo de Paris*, le *Petit Journal*, le *Journal*.

n'a jamais pu pardonner à MM. Jardillier, Lebas et à ce malheureux Jules Julien, d'avoir été ministres à sa place.

Ce Paul Laffont (secrets) ferait mieux de faire son boulot, qui est de tenir compte des desiderata des auditeurs en ce qui concerne les informations, la censure, les revues de presse, etc.

Mais, au fait, en quoi la radio d'Etat intéresse-t-elle nos fascistes? N'ont-ils pas un poste créé spécialement pour eux, Radio-Salamanque? Qu'ils nous f... donc la paix et nous laissent entre nous, entre Français.

L'AUDITEUR X.

Les émissions hebdomadaires à écouter : Le Club des Sept (dimanche, 22 h. 7, Poste Parisien); Paris, carrefour du monde (dimanche, 21 h., Radio 37); Les grands procès à travers les âges (mercredi, 15 h. 30, Radio-Cité); Les jeux radiophoniques de Jean Nohain (jeudi, 21 h. 10, Poste Parisien); Cavalcade (jeudi, 21 h. 45, Radio-Cité).

VOUS POUVEZ ECOUTER :

JEUDI 5. — Les Disciples, pièce radiophonique de Pierre Descaves (Paris-P.T.T., 20 h. 30); concert avec la Symphonie en ut majeur de Schubert (Luxembourg, 21 h. 40); concert nocturne, avec le ténor Anspach (Bruxelles Français, 22 h. 10).

VENDREDI. — Werther, drame lyrique de Massenet, depuis le Théâtre de la Monnaie de Bruxelles (Bruxelles Français, 20 h.).

SAMEDI. — La première légion, d'Emmet Lavery, depuis le théâtre du Vieux-Colombier (Lille, Toulouse, Limoges, 20 h. 30); re'ais de l'Opéra-Comique (Tour Eiffel, Lyon, Bordeaux, Montpellier, soirée); Androclès et le Lion (2^e acte), de G. Bernard Shaw (Paris-P.T.T., 21 h. 10).

DIMANCHE. — Antoine et Cléopâtre, d'après Shakespeare, avec Simone et P. Frenay (Paris-P.T.T., 20 h. 30); Dans les coulisses de la radio (Bruxelles Français, 21 h.).

LUNDI. — Soirée Edouard Lalo, avec fragments du Roi d'Ys (Radio-Paris, 20 h. 30); Paris Babel, 3 actes d'Emile Fabre, depuis l'Odéon (Strasbourg, Rennes, Nice, 20 h. 30).

MARDI. — Relais de l'Opéra-Comique (Paris-P.T.T., Marseille, Grenoble, soirée); Chançon de marin, de N. Jonquille et Pierre Roland, avec l'équipe Art et Travail (Radio-Paris, 20 h. 15).

MERCREDI. — L'Atlantide, d'après le roman de Pierre Benoit (Bordeaux-Lafayette, 20 h. 30).

Il y a quelques semaines, une panique épouvantable jetait hors de chez eux des milliers d'hommes et de femmes aux Etats-Unis. Une angoisse affreuse étreignait les gens pendant plusieurs heures, à l'annonce d'une invasion plus terrible qu'aucune invasion de l'histoire. Des routes furent encombrées des véhicules les plus divers, transportant loin des centres une population affolée. Les Marsiens étaient descendus sur la Terre, sur d'étranges machines, des rues de New-York, déjà, étaient la proie des flammes. L'on fuyait l'abominable approche des barbares au corps mou et à la monstrueuse intelligence.

L'origine de cette peur panique, de cette terreur sans précédent ?

Un jeune homme de talent, Orston Welles, avait eu l'idée d'une sketch radiophonique basé sur la *Guerre des Mondes*, la prodigieuse anticipation du grand écrivain anglais H. G. Wells. Une foule de gens, tournant le bouton de leur poste, était tombé en plein sur cette audacieuse réalisation. Et c'était si réaliste — tout y était : bruits, sirènes d'alarme, hurlements de terreur — que les auditeurs furent le jouet de l'imagination du trop fécond radiophoniste. Dans un monde en proie aux menaces de guerre, les esprits surexcités perdirent tout sens critique, le brave public crut que c'était arrivé... Les Marsiens étaient là, avec leurs diaboliques machines de guerre. L'invasion des Etats-Unis avait commencé.

Il fallut un démenti officiel à ces pauvres gens pour se rendre compte qu'ils étaient dupes d'une adaptation pour la radio trop réussie du chef-d'œuvre de Wells ! Notre speaker fut par la suite traîné devant les tribunaux pour atteinte à l'ordre public. « Je n'avais pas voulu cela », déclara le bon jeune homme vraiment désolé.

Ce fait démontre, en tout cas, que l'anticipation de H. G. Wells n'a rien perdu de son pouvoir d'évocation.

LA GUERRE DES MONDES

est le chef-d'œuvre du roman d'anticipation. L'histoire la plus affolante, la plus bouleversante, la plus terrifiante qu'un homme ait pu rêver.

« Personne n'aurait cru que les choses humaines fussent observées de la façon la plus pénétrante et la plus attentive, par des intelligences supérieures aux intelligences humaines et cependant mortelles comme elles; que tandis que les hommes s'absorbent dans leurs occupations, ils étaient examinés et étudiés d'aussi près peut-être qu'un savant peut étudier au microscope les créatures transitoires qui pullulent et se multiplient dans une goutte d'eau... Personne ne donnait une pensée aux mondes plus anciens de l'espace comme sources de danger pour l'existence terrestre... Les Marsiens semblent avoir calculé leur descente avec une sûreté et tonnante subtilité et avoir mené leurs préparatifs à bonne fin avec une presque parfaite unanimité... Des hommes comme Schiaparelli observèrent la planète rouge — il est curieux, soit dit en passant, que pendant d'innombrables siècles, Mars ait été l'étoile de la guerre —, mais ne surent pas interpréter les fluctuations apparentes des phénomènes qu'ils enregistraient si exactement. Pendant tout ce temps, les Marsiens se préparaient... »

Pour savoir ce qui pourrait être une descente des Marsiens sur notre vieille Terre, pour connaître les détails hallucinants de ce heurt effroyable entre la civilisation terrestre et la barbarie scientifique marsienne,

VOUS LIREZ A PARTIR DE LA SEMAINE PROCHAINE
DANS « REGARDS »

LA GUERRE DES MONDES

le chef-d'œuvre de H.-G. WELLS
illustré par LALANDE.

CONNAITRE LA FRANCE

LES clameurs italiennes nous ont fait tourner les yeux vers une île dont on apprend à l'école qu'elle est française, mais dont des millions de Français savent seulement qu'y est né Napoléon. Les chansonniers ajoutent : Tino Rossi...

Pour mieux faire connaître la Corse et son cœur français, nous avons eu récemment des meetings, mais les paroles politiques se gonflent et éclatent, il n'en reste rien... Plus efficaces à mes yeux des soirées comme celle qu'organisa, rue Saint-Dominique, la Maison de la Culture, avec M^e de Moro-Giafferi. Car on y entendit l'âme chantante de ceux qui n'ont plus voulu être les esclaves de l'Italie, de Gènes, de Stienne ou de Rome, et qui donnèrent à la France un Empereur pour porter par l'Europe la flamme des libertés françaises.

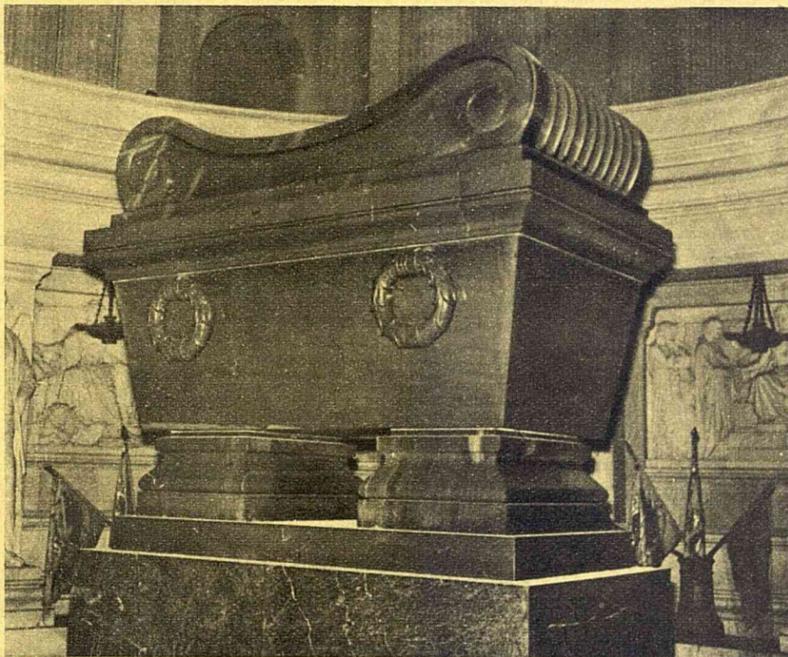
Puissance du folklore : ces chansons d'à travers les siècles que chantait la chorale « A Paghjella » revêtaient, dans le froid Paris de décembre, la force et l'attrait de l'île menacée. Tous les épi-

sodes évoqués des luttes anciennes de la Corse contre les états d'Italie prenaient ce soir-là le sens français qu'auraient des chants basques ou catalans, des chants de Flandres ou d'Alsace, si nos autres frontières étaient en jeu à leur tour.

Les femmes qui chantaient étaient vêtues de noir, comme on l'est en Corse depuis deux siècles, depuis le temps où la tyrannie de Gènes avait fait des morts dans chaque famille de l'île. Et il y avait derrière elles la grande aile bleue, blanche et rouge d'un drapeau qui tombait des cintres.

Connaître... voilà le premier devoir du patriote.

Comme nous quittons l'estrade ce soir-là, on nous dit que les Invalides flambaient. L'étendue du désastre n'était pas encore connue. La première pensée de tous fut pour le tombeau de Napoléon. La veille, j'avais entendu parler de Napoléon par Maurice Thorez, à un banquet en l'honneur de Paul Nizan.



Le tombeau de Napoléon aux Invalides.

Il en faisait l'éloge. Mais c'est quand je crus que la tombe des Invalides était détruite que je sentis combien Maurice Thorez avait raison.

A ceux qui veulent bien connaître leur France, le biais du folklore est un puissant moyen. Le Front Populaire a créé, à Paris, un musée du folklore que dirige intelligemment notre ami Georges-Henri Rivière. Mais aussi je veux signaler cette curieuse collection de disques du Chant du monde qui reprend les vieilles chansons des provinces dans l'harmonisation qu'en font les meilleurs musiciens français d'aujourd'hui. De cette synthèse de la vie et de la tradition naissent des œuvres neuves et palpitantes, qui sont comme des rencontres avec le Berry, le Languedoc, les Flandres... J'ai fait jouer cent fois sans m'en lasser cette Jeanne d'Aymé qui nous vient de la Creuse et dont Léon Moussinac a adapté les paroles et Charles Kœchlin la mélodie qui se répète par les montagnes. A la fontaine, Jeanne d'Aymé a rencontré le Fils du Roi. Il perd son temps et son amour, le beau prince, à la supplier de lui donner à boire :

« Jeanne d'Aymé,
Dans ta main creuse on peut boire...
— Beau fils du Roi,
Je ne t'ai pas essuyée ! »
Ah! que je voudrais que tout le monde la connût cette expression ancienne de notre fierté populaire! Ce refus si digne de Jeanne d'Aymé qu'on ne peut séduire de son devoir... Ainsi, enfant, j'imaginai la France... Ainsi, j'avais désespéré de la voir...

Connaissez-vous les uns les autres... Et dans un même pays, leurs métiers séparent les hommes. A cet égard, un film comme l'admirable Bête humaine de Jean Renoir est une clef soudain qui nous ouvre un monde au milieu de nous... Je veux ici seulement dire qu'on reconnaît les grandes œuvres à ce qu'elles vous font entrer dans la vie, comme Jean Renoir nous introduit dans celle des cheminots sur la voie, dans les dépôts, les gares, sur les locomotives. C'est ainsi qu'on apprend à connaître d'autres Français.

On a mis des verres de couleur à Notre-Dame de Paris. Les gens s'indignent. Sans y aller voir. Pourtant notre pays, le sait-on assez? a été la terre d'élection des vitraux. C'est chez nous qu'on a su le mieux dans le passé jouer avec la lumière et la transparence, et faire chanter le soleil. Eh bien! j'ai été à Notre-Dame; pas plus dans le domaine des vitraux la France n'a déchu que dans un autre domaine. Je ne sais pas si ceux qui croient au Bon Dieu sont contents des verres qu'on lui a donnés, mais moi, j'aime leur féerie. Elle m'a fait rêver. A quoi direz-vous? A ce que je ne veux pas qu'on tue, et que suivant les jours on appelle France, on appelle Liberté.

POUR VOS LOISIRS de la Semaine

DU 5 AU 12 JANVIER :

LE THEATRE

Vendredi 6, à 20 h. 30, au Théâtre Déjazet : « Le P'tit Frère ». Places à 9 fr. Loc. : 1, rue du 4-Septembre.
Dimanche 8, à 20 h. 30, au Théâtre Charles de Rochefort : « Verlainne », de Maurice Rostand. Places à 10, 12 et 15 fr. Loc. : 1, rue du 4-Septembre.
Jeudi 12, à 20 h. 30, au Caveau de la République : Soirée des Chansonniers. Places à 6 francs. Loc. : 1, rue du 4-Septembre.

LA MUSIQUE

Samedi 7, à 17 h. : les Concerts Lamoureux, 45, rue La Boétie, avec le concours de M. Bernard Michelin et Mlle Irène Joachim. Au programme : Ouverture de Corioli, de Beethoven; Concerto pour violoncelle, de Dvorak; Mort et Transfiguration, de R. Strauss; Il Re Pastore et Air de Suzanne des Noces de Figaro, de Mozart; les Préludes de Bizet. Places de 3 fr. 25 à 22 fr. 50.
Dimanche 8, à 17 h., les Concerts Lamoureux, avec le concours de Mlle Raymond Moscovitz. Au programme : Symphonie Pathétique, de Tchaikovsky; Russie Balakirev; Concerto pour piano, de Rimsky-Korsakov; Une nuit sur le Mont-Chauve, de Moussorgsky; Marche du Prince Igor, de Borodine. Places de 3 fr. 25 à 22 fr. 50.

LE CINEMA

Jeudi 12, à 20 h. 30, Salle Poissonnière, « Ciné-Liberté » présente : « Emile et les DéTECTIVES », le film de Gerhard Lamprecht et « Rue sans Issue », de William Wyler. Ce dernier film sera présenté par notre collaborateur Georges Sadoul.

LES MUSEES

Samedi 7, à 14 h. 30. Le Palais de la Découverte. Visite et expériences nombreuses sous la conduite de conférenciers. Entrée : 1 fr. 50. Inscriptions 1, rue du 4-Septembre.
(Les lecteurs de « Regards » sont cordialement invités.)
Dimanche 8, à 9 h. 45 : L'Hôtel de Rohan : le Musée de la Demeure Française.
Reconstitution d'un magnifique ensemble du XVIII^e siècle (peintures, boiseries, sculptures).
Conférencière : Michèle Beaulieu, attachée des Musées Nationaux.
Rendez-vous : rue Vieille-du-Temple, N° 90.
(Sortie organisée par l'A.P.A.M., 29, rue d'Anjou, et à laquelle les lecteurs de « Regards » sont cordialement invités.)

LES BALADES

Dimanche 8 : Sortie en forêts de St-Germain et Marly. Rendez-vous à 7 h. 45 Gare St-Lazare (monument aux morts). Billet dimanche : 8 fr. 50.
(Sortie organisée par Camping et Culture, 29, rue d'Anjou.)
Pour tout ce qui concerne vos loisirs : le théâtre, les livres, la musique, etc., demandez-nous conseil, écrivez au COURRIER DES LOISIRS, « Regards », 53, rue de Chabrol. Nous vous répondrons dans cette même page chaque semaine.

Pour tout ce qui concerne vos loisirs : le théâtre, les livres, la musique, etc., demandez-nous conseil, écrivez au COURRIER DES LOISIRS, « Regards », 53, rue de Chabrol. Nous vous répondrons dans cette même page chaque semaine.

LES LIVRES

Elsa TRIOLET. - BONSOIR THÉRÈSE...

DENOËL éditeur

On aimerait, pour certains livres, trouver une façon particulière d'en parler. Ce sont des livres que l'on aime comme un objet qui évoque en son aspect un moment rare de la vie, des heures enfuies, le souvenir d'un être. Qui ne garde chez soi quelques objets de ce caractère, un album, une bague, un paquet de lettres ficelées, un coquillage, une fleur séchée dans un cahier?

Cet objet a un sens ou n'en a pas. C'est tout. Allez donc en faire la démonstration. Il n'y a rien à démontrer qu'un petit pincement au cœur. Voilà... j'aimerais parler de *Bonsoir Thérèse...* comme de l'une de ces choses qui ne sont faites que pour vous seul, qui n'ont de sens que pour vous. Qui défient la critique. J'imagine que c'est un sentiment qu'éprouveront beaucoup de lecteurs et de lectrices du roman d'Elsa Triolet. C'est pourquoi je vous invite à lire ce livre, car c'est un sentiment que les livres donnent

rarement.

Il y a en lui une façon que je trouve extraordinaire de faire passer dans le détail quotidien et le déroulement presque machinal des actions, tout le sentiment tragique de la vie, et cela sans que rien cesse d'être d'un naturel parfait.

Le tragique de la vie, parce qu'il y a la solitude, parce que les êtres qui s'aiment se cachent l'un à l'autre une partie d'eux-mêmes, parce qu'il y a l'absence et puis le temps perdu qui ne se rattrape jamais, et par-dessus tout parce qu'il y a la misère et la grande injustice d'un monde hostile à l'homme et que cela suffit à contaminer d'amertume toutes les joies.

Cependant *Bonsoir Thérèse...* n'est pas un livre triste. Pas du tout. Les livres tristes sont généralement de tristes livres. *Bonsoir Thérèse...* est un livre vivant, l'action s'y passe toujours dans des lieux qui existent vraiment, qui vivent, que ce soit une rue, le métro, un café, la campagne.

une chambre d'hôtel, une boîte de nuit, le bord de la mer. Elsa Triolet joint, ce qui à mon sens est une réussite assez rare, le charme au réalisme. Une certaine puissance magique du style au don de faire vrai.

Et c'est ce qui fait de son livre un témoignage d'une valeur générale, auquel à n'en pas douter on s'en rapportera plus tard, sur notre époque en ce qu'elle a de particulier, d'immédiat, de concret et en apparence d'accidentel dans sa façon de se présenter à chaque individu, et singulièrement à un individu donné.

Je m'aperçois que je n'ai pas dit ce qu'est *Bonsoir Thérèse...* Je voudrais d'abord savoir qui est Thérèse... Est-elle la femme au diamant dont l'amant est un trafiquant d'armes, ou la femme qui cherche un nom de parfum, ou l'étrangère seule dans Paris, ou la femme dont la radio chuchote le nom? Ou toutes ces femmes? Ou une seule femme en qui toutes se confondent?

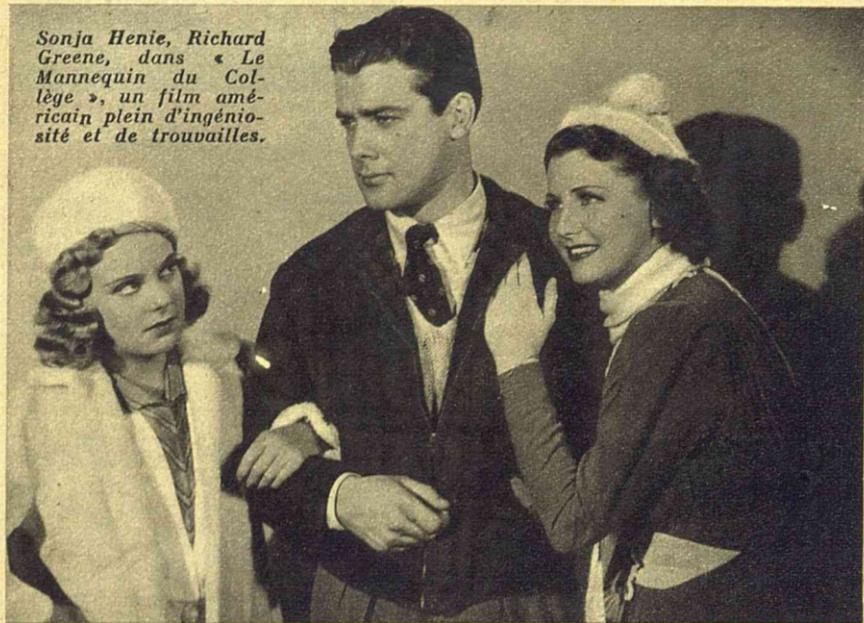
Je suis sûr en tout cas que beaucoup de femmes se reconnaîtront en elle. Les femmes qui sont heureuses, celles qui voudraient être heureuses, celles qui ont cessé de

l'être ou qui ne l'ont jamais été, ou qui ne seront jamais heureuses, et qui liront ces lignes d'Elsa Triolet : « A chaque instant, Anne se rendait compte qu'elle était heureuse. Elle s'en rendait compte comme au moment même qu'on cesse de souffrir après une douleur physique atroce, comme quand on se réveille le dimanche et qu'on n'a pas besoin de se lever, comme quand on retrouve un lit après des nuits de chemin de fer sur une banquette dure, comme quand on mange, après avoir eu affreusement faim, comme quand on prend un bain après en avoir manqué, comme quand on voit à la portière d'un wagon le visage aimé et longuement attendu... » La femme qui travaille, la femme qui cherche du travail, la femme qui est seule, la femme qui aime, la femme qui tremble pour l'homme aimé, la femme qui vieillit, la femme qui a faim, la femme qui a peur, la femme à qui la vie sourit, la femme comblée, la femme trahie, la femme qui pleure, la femme qui oublie.

« Comment faut-il s'y prendre pour décrire la vie? » demande Elsa Triolet.

Mais comme Thérèse, tout simplement. Pierre UNIK.

Sonja Henie, Richard Greene, dans « Le Mannequin du Colège », un film américain plein d'ingéniosité et de trouvailles.



C I N E M A

SCIPION L'AFRICAIN

Depuis dix-huit mois la censure française a systématiquement refusé tous visas aux films soviétiques, quel que fût le contenu de ceux-ci.

Mais la censure a donné le visa à des films allemands comme l'ignoble *Héroïque Embuscade* qui est d'un bout à l'autre un appel au massacre des soldats français.

Mais la censure a donné son visa à *Scipion l'Africain*, dont le héros, représenté comme une anticipation romaine de Mussolini, déclare pompeusement : « Scipion vaincra Carthage comme il a vaincu l'Ibérie », ce qui veut dire en bon français : « Mussolini fera la conquête de la Tunisie comme il a fait celle de l'Espagne ». La censure laisse dire cela sur les écrans de Paris la semaine même où la Chambre italienne est le théâtre des manifestations que l'on sait.

Quelle irritation que l'on ait à voir deux heures durant des personnages faire le « salut romain » et jurer qu'ils conquerront Tunis-Carthage sur les démocraties pourries, le spectateur ne peut pourtant s'empêcher d'être la plupart du temps secoué par la plus douce rigolade; celle qui le prend au Studio 28 quand passent sur l'écran des films d'art qui datent d'avant-guerre.

Car *Scipion l'Africain* est un film d'avant-guerre. Pas d'avant la guerre d'Abyssinie, d'avant la guerre de 1914. Sur l'écran de vieux cabots à pattes d'oie et à bajoues gesticulent dans une fanfreluche renouvelée des Romains, tandis que dans la coulisse les phonographes nasillent les pompeuses déclamations de feu Mounet-Sully.

Quand ces bavards quittent l'écran, ils sont remplacés par dix mille figurants, 5.000 lances, 400 chevaux, 80 éléphants, sans que toute cette pagaille fasse plus d'impression qu'un seul acteur. Sans parler des « vamps » romaines en papier buvard, de l'annexion d'Annibal à la « Patrie italienne » et de situations cornéliennes pour vaudevillistes. *Scipion l'Africain*, *supernavet pompierissime*, voilà le slogan que la critique proposera à M. Mussolini fils pour sa monstrueuse production.

La dernière et la plus odieuse image de ce film est une évocation de la *paix romaine* : un soldat lève un aigle, emblème du fascisme, sur un champ de bataille couvert de milliers de morts. Le spectateur reconnaîtra parmi tous ces cadavres les Ethiopiens égorgés, les enfants de Barcelone ou de Madrid, comme la culture et le cinéma italiens, assassinés l'un et l'autre le jour de la marche sur Rome. (*Film fasciste italien de Carmine Gallone, avec quatre-vingts éléphants, etc.*)

DES HOMMES SONT NÉS

Un « *Chemin de la vie* » américain. Un prêtre catholique (il existe en réalité le père Flannagan) a réuni des centaines d'enfants abandonnés dans une « *ville des garçons* » où il les re-

lève par le travail manuel, la prière et le sens des responsabilités.

Cette imitation du célèbre film russe est en-dessous de son modèle. Le spectateur n'y apprend pas véritablement ni ce que fut la vie des enfants avant d'entrer dans ce lieu de réforme, ni les méthodes véritablement employées par le père Flannagan.

Le grand acteur Spencer Tracy s'ennuie un peu sous la soutane qu'on lui fait trop souvent porter. Mais le petit Mickie Rooney, qui doit avoir quinze ans, est véritablement prodigieux.

Non point tant dans les scènes comiques, où il charge un peu trop, mais dans les scènes tragiques où il est d'une sincérité et d'une émotion qui vous tirent littéralement les larmes des yeux. Vous verrez avec lui ce qu'est le visage d'un adolescent au comble du désarroi et du désespoir. Et pour cela *Des Hommes sont nés* mérite d'être vu. (*Film américain de Norman Taurog, avec Spencer Tracy et Mickie Rooney.*)

TROIS VALSES

C'est une opérette à succès qu'on a filmée. Le marquis de Chalançay épouse la star de cinéma Irène Grandpré, bien que son père ne soit pas devenu le mari de l'actrice Grandpré, ni son grand-père celui de la danseuse Grandpré, mère et aïeule de celle-ci.

Le thème de ces trois sketches qui se situent en 1868, en 1900 et de nos jours est parfaitement insignifiant, et la partie qui se déroule sous le Second Empire est assez mauvaise. L'époque 1900 réussit beaucoup mieux au metteur en scène et à ses interprètes.

Ludwig Berger a fait pas mal d'avant-gardisme dans certains de ses détails techniques, et ce style d'avant-garde est nettement plus démodé que les canotiers 1900 de Mme Printemps.

Ce divertissement superficiel et un tantinet naïf, cette sorte de pièce du Châtelet pour grandes personnes n'est pourtant pas toujours désagréable. Yvonne Printemps a un vilain nez, mais un joli dos. Elle chante un peu trop souvent. Pierre Fresnay n'a guère l'occasion de montrer ses dons de comédien. Henri Guisol, qui est un excellent acteur, charge un peu trop un rôle de fantoche. (*Film français de Ludwig Berger avec Yvonne Printemps, Pierre Fresnay, Henri Guisol, Boucot, etc.*)

J'ÉTAIS UNE AVENTURIÈRE

Je ne trouve pas que M. Raymond Bernard soit un très bon metteur en scène. Je ne suis pas d'avis que Mme Edwige Feuillère soit une excellente actrice; car elle est beaucoup trop maniérée pour mon goût. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'excellents acteurs à jouer dans ce film, et je suis certain que l'idée du scénario qui nous transporte, pour la centième fois, dans le monde des voleurs de diamants, est aussi rebattue que ces très antiques plaisanteries tirées de « *Comment rire et s'amuser en société* » ou du « *Ma-*

nuel du parfait gagman » dont cette hi toire est partout émaillée.

Et pourtant, je l'avoue, j'ai ri, j'ai ri beaucoup pendant la première moitié au moins de *Je suis une aventurière*. Je n'ai pas ri aussi fort qu'à *Madame et son Clochard* (dont les plaisanteries et le scénario n'étaient guère plus neufs), mais j'ai quand même passé une bonne soirée. Je vous conseille donc d'aller vous amuser à ce film, en espérant que vous ne m'accuserez pas d'excessive indulgence.

Les dialogues sont de Michel Duran, qui a retrouvé le talent qu'avait Henri Jeanson au moment du charmant *Mister Flow*. Duran ne s'est pas contenté de prendre la place laissée par Huguette Ex-Micro au *Canard Enchaîné*, il a retrouvé un esprit depuis longtemps disparu des dialogues de cet Ex-là.

Il faut avouer que le dénouement de ce film languit un peu, tout en se félicitant qu'on nous donne, pour une fois, en France, une comédie légère qui soit amusante sans grossièreté. (*Film français de Raymond Bernard, scénario de Jacques Companez, dialogue de Michel Duran, avec Edwige Feuillère, Jean Murat, Jean Max, Jean Tissier, etc.*)

UN ENVOYÉ TRÈS SPÉCIAL

Les films américains, même parmi les plus médiocres, ont souvent la qualité de comporter une partie documentaire et sociale qui donne de l'intérêt à l'intrigue la plus rebattue. Qu'il s'agisse d'un boxeur, d'un journaliste, d'un cow-boy ou d'un pompier, on nous le montre à son travail, dans un décor exact et qui nous en apprend plus sur la vie américaine, qui nous la fait plus aimer qu'aucune lecture.

Dans les récentes productions « *sophisticquées* » américaines, ce décor documentaire et social tend à s'estomper, à se schématiser.

Ce défaut est particulièrement sensible dans *Un Envoyé très Spécial*, film témoin de l'actuelle décadence d'Hollywood. On a beau nous initier à la cuisine du truquage cinématographique, nous faire pénétrer dans des ateliers de montages de film, placer derrière un bureau un directeur de journal d'actualités continuellement en colère, nous n'entrons réellement jamais dans le monde des « chasseurs d'images », dans le milieu de la presse filmée.

Cette absence de sens des réalités devient encore plus choquant lorsque les héros sont censés se trouver en Amazonie, au milieu d'une tribu nègre et vaudoue, vraisemblable tout au plus sur la scène du Châtelet.

Cela est grave parce qu'il s'agit d'une grande production, avec un metteur en scène et des acteurs réputés. Quelques bonnes plaisanteries ne suffisent pas à remplir le creux de cette histoire.

On ne s'ennuie pourtant pas souvent; si vous aimez Clark Gable et Myrna Loy, et si vous ne désirez rien d'autre que rire un bon coup, vous pouvez toujours aller voir *Un Envoyé très Spécial*. (*Film américain de Jack Conway avec Clark Gable, Myrna Loy, Walter Connelly, Léo Carillo, etc.*)

LE CAPITAINE BAGARRE

Un film en couleurs, en deux couleurs seulement, ce qui est très laid et très criard. Un capitaine qui se bagarre moins souvent qu'on ne le prétend dans le titre, fait croire aux habitants d'une île des mers du Sud qu'il a trouvé un trésor alors qu'il n'a qu'une pièce d'or. Ce capitaine chante beaucoup et il s' imagine ressembler à Robert Taylor. En tout cas, le film ne ressemble à rien de bon. Cette production nous console un peu : les navets américains ne sont à aucun point de vue supérieurs aux navets français. (*Film américain.*)

TCHÉCOSLOVAQUIE

Herbert Klein, qui fut l'un des réalisateurs de *Cœur d'Espagne* et qui collabora avec Henri Cartier à *Victoire de la vie*, a montré à quelques amis un film qui ne sera sans doute jamais projeté en France (l'actualité va si vite) et qu'il réalisa en Tchécoslovaquie entre mars et octobre 1938.

Le photographe tchèque qui colla-

bora avec Herbert Klein est un homme d'un grand talent, et le film lui doit beaucoup de ses qualités. Nous assistons là aux scènes quotidiennes qui firent la vie du peuple tchèque durant ces six mois tragiques : l'arrivée des réfugiés juifs d'Autriche fraternellement accueillis, les secours apportés aux régions « abandonnées » des Sudètes par les démocrates tchèques, les grandes manœuvres d'une des plus fortes armées du monde, la vie heureuse dans les colonies de vacances au cours d'un été qui devait se terminer tragiquement, les meetings de Heinlein dans les petites villes dont il demandait le « retour » au Reich. Tous ces épisodes familiaux sont traités avec talent et bonheur, avec aussi une sensibilité qui touche.

Moins réussis sont sans doute les épisodes dont on attendait le plus et qui constituent le dénouement de la tragédie tchèque. Nous aurions voulu voir (pour la honte des Munichois), un peuple en larmes tout entier dans les rues avec le désespoir et la colère sur le visage, lorsqu'à la trahison de Daladier et de Chamberlain vint s'ajouter la trahison de ses propres gouvernants, après Berchtesgaden et Munich. Ces heures étaient sans doute trop tragiques pour qu'un opérateur pût avoir le cœur de braquer ses appareils sur une telle rage et une telle humiliation, et ces scènes manquent au film.

Quoiqu'il en soit ce document a une valeur historique considérable.

Du point de vue du journalisme filmé le reportage est aussi alerte que ceux de « *March of Time* », et ce n'est pas une mince qualité. (*Film américain documentaire de Herbert Klein.*)

NOUS AVONS AIMÉ

UN PEU

J'étais une aventurière (amusant); *Conflicts* (mélodramatique); *Un envoyé très spécial* (assez drôle); *Amanda* (charmant); *Robin des Bois* (grand spectacle); *Entrée des Artistes* (habile); *Trois Valses* (ingénieux); *Mannequin* (amour).

BEAUCOUP

Hôtel du Nord (Carné); *Deanna et ses Boys* (fraîcheur); *A l'angle du Monde* (avant-garde); *Tom Sawyer* (honnête); *Madame et son Clochard* (très drôle); *Les disparus de Saint-Agil* (atmosphère).

PASSIONNEMENT

La Bête Humaine (tragédie); *Blanche-Neige et les 7 Nains* (féérique); *La Femme du Boulanger* (farce); *Quai des Brumes* (réussi).

PAS DU TOUT

Un fichu métier, Les nouveaux riches, Un de la Canebière, L'Espionne de Castille, La Femme au diamant, Lumières de Paris, La revanche de Tarzan, Messieurs les Ronds de Cuir, L'Avion de minuit, Le Chaleur du Sein, L'inconnue du Pa'ace, Gosse de riche, Trois Artilleurs (en vadrouille ou au Pensionnat), Tricoche et Cacolet.

PLAISIRS DE NEIGE

EN

FRANCE



250

STATIONS

vous attendent dans

LES ALPES LES VOSGES
LES PYRÉNÉES LE JURA
LE MASSIF-CENTRAL



BILLET DE WEEK-END 50% DE RÉDUCTION

POUR VOUS DOCUMENTER

Consultez

LES FICHES "PLAISIRS DE NEIGE"

à votre disposition dans

LES GARES et les AGENCES

BILLET DE 40 JOURS 20 ou 25% DE RÉDUCTION

SPORTS

POUR la RÉNOVATION de notre ATHLÉTISME

Les saisons d'athlétisme se suivent et de l'une à l'autre se ressemblent. Les sympathiques athlètes français de l'officielle Fédération, soit qu'ils aillent en Angleterre, à Berlin ou à Naples, soit encore qu'ils restent chez eux, se font battre sans appel par les équipes étrangères. Avec une grande amertume on se contente d'enregistrer les défaites. Les officiels, qu'on a tout lieu de considérer comme responsables — n'ont-ils pas la direction de notre athlétisme, « officiel » toujours — se lamentent, et oublient. On oublie l'écrasante défaite et, sans rien changer, sans rien toucher aux méthodes qui l'ont amenée, on reprend tranquillement son petit bonhomme de chemin au terme duquel d'autres défaites nous attendent. On poursuit tranquillement la politique du lâchez tout. On ne fait plus rien pour essayer de renouveler le contingent de champions qui nous représentent. Et cette prospection, lors même que les dirigeants officiels la désiraient entreprendre, comment le pourraient-ils puisque, aussi bien, ils ont oublié totalement les sportifs de France. Bons ou mauvais athlètes, ne pensez-vous pas que ces derniers n'en constituent pas moins, et jusqu'à nouvel ordre, la seule « pépinière » où l'on risque de trouver de possibles champions ? Nulle part, dans aucun pays sportif du monde, on ne connaît d'autres méthodes de travail que celle qui consiste à puiser dans la masse des sportifs pratiquants, les athlètes exceptionnellement doués, destinés à devenir internationaux. Eduquer largement les masses, on ne connaît rien qui soit à cela préférable. Oui, mais voilà, en France, on ne le sait pas. La Fédération française d'Athlétisme ne veut pas avoir recours à cette méthode toute simple. Alors les défaites s'accumulent. Les défaites s'accumulent parce qu'il n'y a plus de champions, il n'y a plus de champions parce que ceux qui le pourraient devenir sont complètement abandonnés.

Nous avons été battus — et nous risquons bien de l'être un certain temps encore — de façon si complète, si quasiment ridicule que les dirigeants officiels enfin se sont émus. Un M. Vrolix est apparu, qui a lancé l'idée d'un « projet de vœu portant organisation de l'athlétisme en France » ! Ce « projet de vœu » est, en fait, tout un programme ! On eût aimé qu'il fût — cet officieux programme — véritablement constructif et, de son lit, fasse sortir notre pauvre petit athlétisme bien malade. Malheureusement pour l'athlétisme

de notre pays et d'une façon plus générale pour le sort même du sport en France, ce « projet de vœu » n'est que perfide et ne tend à rien de moins que démolir la seule Fédération française qui ait à son actif une œuvre véritablement constructive et jeune : la Fédération Sportive et Gymnique du Travail. Mais, si vous le voulez, voyons un peu ce que renferme le programme de M. Vrolix.

Après avoir, en termes amers, rappelé nos sombres défaites, M. Vrolix parle de « la nécessité de faire pratiquer ce sport de base (l'athlétisme)



Moiroud, champion de France du saut en hauteur.

par la masse, en tant qu'application de la culture physique ». Il dit aussi que ces défaites « ont amené tous ceux qui s'intéressent soit à la compétition, soit à l'éducation physique, et d'une manière générale tous ceux qui désirent voir maintenu le prestige de la nation, à penser qu'une réorganisation de l'athlétisme en France s'imposait. » Jusque là, que trouvez-vous à redire ? Rien, n'est-ce pas. Et les dirigeants rassemblés par les soins du Comité National des Sports, les dirigeants de l'U.F.O.L.E.P., de la F.S.G.P.F., de la F.S.G.T., applaudissent à l'énoncé de ces vérités premières et pensent comme vous que ce M. Vrolix est bien gentil et bien pur. Et l'on attend avec une confiance serrene « le projet de vœu » qui doit tout guérir. Et c'est à ce moment précis que les choses se gâtent. Le programme, rappelons-le, est le suivant :

- 1° Définir les règles de l'athlétisme;
- 2° Créer une licence unique obligatoire (F.F.A.) ;

3° Confier la direction de l'athlétisme français à cette seule F.F.A. ;

4° Donner à la F.F.A. les moyens matériels pour assurer cette direction.

Le délicieux programme ! Et le délicieux premier point ! Définir les règles de l'athlétisme ! N'est-ce pas une trouvaille considérable ? Bien sûr qu'il fallait connaître le malade avant que de songer à le traiter ! Rendons grâce au flair magnifique de M. Vrolix qui sait parfaitement prendre le mal à sa racine. Non; on ne trouvera jamais ce « premier point » assez important; il est capital, vous dis-je.

Mais, dans ce programme de « rénovation », de « réorganisation », on a beau chercher, ce « premier point » est la seule chose qui soit comique.

Le deuxième paragraphe, le troisième, le quatrième constituent, à n'en pas douter, ce qu'il convient d'appeler en propres termes une sale manœuvre.

qui revient à dire que les athlètes de la F.S.G.T. se verraient interdire les matches contre les Fédérations travaillistes de Belgique, de Suisse, de Norvège... d'U.R.S.S. !

La Fédération Sportive et Gymnique du Travail a répondu comme il convenait à la manœuvre qui lui aurait ainsi interdit de rencontrer l'U. R. S. S., grand pays sportif, à la manœuvre qui aurait, à la cause du sport travailliste sincère et pur, porté un funeste coup.

Au projet de confier la direction de l'athlétisme à la seule F.F.A., la Fédération Sportive et Gymnique du Travail a répondu en affirmant que seul une sorte de « Comité de Coordination » composé des dirigeants de toutes les Fédérations, pouvait utilement présider aux destinées de l'athlétisme français.

Aux Championnats de France réduits, la Fédération Sportive et Gymnique du Travail a opposé l'idée du Championnat National, le Championnat disputé entre les athlètes de toutes les Fédérations de France. M. Méricamp a beau dire que la différence de classe entre la F.F.A. et par exemple la F.S.G.T. est énorme — il ne faut pas oublier que la F.S.G.T. s'intéresse à la condition physique de la masse tout entière et non pas seulement aux seuls records de quelques uns — cela n'empêche pas les gens de bon sens et de bonne foi de penser que ce Championnat véritablement national est la seule formule équitable. Il est superflu d'ajouter combien il servirait, par l'émulation salubre qu'il susciterait, la cause du sport tout entier.

La Fédération Sportive et Gymnique du Travail a répondu « que seule une politique sportive vraiment rationnelle et hardie permettra au sport français de se rénover et d'acquiescer une valeur réelle aussi profitable à la Nation qu'à chacun des éléments qui la constitue ». Elle affirme « que seule l'introduction systématique de l'éducation physique dans l'enseignement à tous les degrés contribuera à l'amélioration certaine des conditions physiques de la jeunesse scolaire tout en la préparant à la pratique des jeux sportifs ». Elle redit que seule la politique d'aménagements sportifs amorcée en 1936 par le gouvernement de Front Populaire peut contribuer à nous tirer du mauvais pas.

A la réalisation de toutes ces mesures vigoureuses et jeunes, la F.F.A. et le C.N.E.P.S. ont répondu par la négative. L'unité du sport à laquelle la F.S.G.T. travaille inlassablement depuis toujours n'a pu se faire. On a voté le pauvre « projet de vœu » de M. Vrolix qui ne résoud strictement rien. Et le gâchis continue...

La Fédération Sportive et Gymnique du Travail n'en poursuivra que davantage son œuvre de Santé et de Joie.

Jean ROIRE.

AVIATION POPULAIRE

DANS le but de populariser le parachutisme, une section mixte de parachutistes fonctionne au sein de l'Aéro-Club Paris-Centre. Les cours ont lieu toutes les semaines sous la direction du populaire parachutiste René Vincent et de Choplin.

Une section d'infirmières parachutistes fonctionne en accord avec le Groupe Sanitaire Populaire, et les cours d'infirmières commenceront le jeudi 5 janvier, au Siège de ce Groupement, 17, rue Lesage, Paris (20^e). Métro « Belleville ».

Pour les adhésions et renseignements, s'adresser tous les jours au Siège social de l'Aéro-Club Paris-Centre, 150, rue de Tolbiac, Paris (13^e). Métro « Tolbiac ». Téléphone : GOB 24-94. Les cours d'infirmières sont gratuits et ouverts à toutes.

« Créer une licence unique obligatoire (F.F.A.) », « confier la direction de l'athlétisme français à cette seule F.F.A. » ; « donner à la F.F.A. les moyens matériels pour assurer cette direction », qu'est-ce que tout cela signifie, sinon donner à la F.F.A. — entre nous, et qui oserait le nier, noirement incompétente — tous pouvoirs, au détriment des autres Fédérations. Au grand dam surtout de la F.S.G.T. Parce que c'est elle qui est visée, c'est elle qu'on veut abattre, c'est de la F.S.G.T., unie et forte, qu'on se défie, c'est d'elle et de son œuvre qu'on a peur — cela s'appelle ainsi. Permettre à tous les athlètes de prendre une licence de la F.F.A., cela la F.S.G.T. l'avait permis à ses cent mille licenciés. Mais voici que la F.F.A. met à cette bonne initiative qui rapprocherait les sportifs de France, une intolérable condition. En effet, aux athlètes pourvus de la licence F.F.A., en aucun cas il ne sera permis qu'ils rencontrent les athlètes des nations non affiliées à la Fédération Internationale d'Athlétisme. Ce

POUR VOTRE
VELO
VELOMOTEUR
MOTO

DEMANDEZ CONSEIL A

MONNERET

4 fois champion de France.
72 fois champion du monde.

106, av. ARISTIDE-BRIAND
Tél.: Alés. 21-71. MONTRouGE

CREDIT 18 MOIS :
50 FRANCS A LA COMMANDE

LE MOULIN DU FRAU*

par Eugène LE ROY

A propos de ces rois qui font si bonne figure dans certains livres, je me souviens qu'un dimanche sur la place, il nous fit bien rire. Voyez-vous, qu'il faisait, quand on regarde de près notre histoire, on est de l'avis de ce Dauphin qui disait à son précepteur : « Mais Mère Corbin, dans tous ces rois de France, je n'en vois aucun de bon ! »

Quand la question du régiment, ou plutôt de l'instituteur, car moi je parle à l'ancienne mode, fut réglée, Fournier s'occupa de l'école et des chemins. Il fallut emprunter pour ça, mais quand on vit de belles salles de classe où les enfants étaient à l'aise, et les chemins bien arrangés et réparés, les gens dirent : « A la bonne heure; nous voyons maintenant que notre argent est bien employé. »

On pense bien qu'au Frau nous étions contents de voir les choses marcher comme ça, et d'autant plus que c'était notre gendre qui faisait tout. On ne pouvait pas dire que nous avions les préférences, puisque notre chemin avait été radoubé le dernier, et on ne pouvait pas dire non plus que nous cherchions à nous faufiler partout, puisque nous n'étions rien. Mon oncle avait depuis quelque temps renoncé à être du Conseil, disant qu'il fallait faire place aux jeunes, et moi je ne pouvais pas en être, puisque mon gendre en était.

Je me trouvais donc heureux, car chez nous c'était comme dans la commune, tout marchait bien. Les drôles venaient à souhait. François, qui était né en 1860, avait tout près de dix-neuf ans, et c'était un fier garçon qui nous aidait bien au moulin et partout. Celui qui venait après, Yrieix, avait trois ans de moins et commençait aussi à s'occuper : les deux derniers allaient encore en classe.

Mon oncle, lui, portait bravement ses soixante-troize ans passés, mais il ne faisait plus rien que quelque gigognerie pour s'amuser. Les drôles lui disaient toujours : — Oncle, repose-toi, tu as assez travaillé, c'est à notre tour maintenant ! Et lui les écoutait, et s'assessait par là au moulin sur un sac, et leur parlait de choses et d'autres, mais ayant soin que ce fût quelque affaire propre à les instruire ou à leur donner de bons sentiments. Des fois il causait avec les gens qui venaient faire mouline, et quelquefois aussi, il dévalait jusqu'au bourg pour voir les anciens.

Ma femme, elle, était toujours la même. Je crois bien qu'elle avait quelque peu vieilli, mais moi je n'y connaissais rien. Elle était toujours vaillante, active, avisant au bien-être de chacun et de tous, aimant sa nore autant que sa fille, et ne sortant jamais de chez nous. Quelquefois les gens lui disaient : — Vous n'êtes jamais allée à Périgueux ? ou bien : vous n'allez point à Excideuil ? ou ici, ou là ? et elle leur répondait :

— Que voulez-vous que j'y aille faire ? j'ai tout mon monde autour de moi.

Au carnaval de l'année 1881, Bernard demanda une permission et vint nous voir sans nous avoir écrit. Il descendit du chemin de fer à Thiviers et vint de son pied pour nous surprendre. Il venait d'être nommé sergent-major, mais nous n'en savions rien. Le dimanche gras au soir donc, nous étions à souper, quand nous entendons japper la Finette, puis quelqu'un montant l'escalier et ouvrant la porte : Ber-

sait grande joie aux petits, et à nous autres, ça nous faisait quelque chose aussi. Le fils d'un paysan, d'un meunier, officier et en passe de monter haut; que voulez-vous que je vous dise, on est des hommes.

— Qui soit, dit mon oncle, vous autres le verrez peut-être commandant ou colonel; sous la grande République, il ne manquait pas de fils de paysans montés jusque-là et plus haut. Pour moi, tout ce que je demande, c'est de le voir simple officier avant de m'en aller.

— Oh ! oncle, dit ma femme, vous êtes fier et bien en santé, vous le verrez mieux que ça.

— Oui, ma fille, je suis fier, mais j'ai soixante-quinze ans, et je ne suis plus qu'une vieille lure.

— Voyons, dit François, on a mis en bouteilles, il y a deux ans, une demi-barrique de vin vieux pour quand on serait malade. Personne ne l'a été, Dieu merci, et il faut espérer que personne ne le sera de longtemps. Mais comme on n'en boirait jamais et il se gâterait. D'ailleurs, il vaut mieux boire le bon vin quand on est fier que quand on est malade, on le trouve meilleur. Si le père le veut, je vais en aller chercher deux ou trois bouteilles pour arroser les galons de Bernard.

— Vas-y mon drôle, tu as une bonne idée.

Et quand il fut remonté, on trinqua et on but à la santé du sergent-major.

Le lendemain je fus avec Bernard à la Fayardie, et le mardi, Fournier vint faire carnaval chez nous avec Nancette et le petit. Nous étions treize de la famille en le comptant, ça faisait une jolie tablée. La grande Miette au fond faisait quatorze. Ce soir-là, nous bûmes de bons coups, comme si jamais de la vie on n'eût ouï parler de phylloxera. L'ennui des premiers temps était un peu amorti, et après avoir attendu inutilement la guérison des vignes, nous nous prenions maintenant à espérer qu'on pourrait les refaire, comme de fait ça arrive.

Quelques années se passèrent comme ça, sans rien d'extraordinaire au Frau. Depuis assez longtemps, nous n'avions plus de métayers, et mes garçons et moi nous travaillions seuls tout notre bien. D'ailleurs, c'était toujours notre même train de vie d'autrefois; aussi je ne rapporterai pas des choses journalières pareilles à d'autres dont j'ai parlé déjà, ne voulant pas, si je puis, rabâcher encore. C'est bien assez que j'ai raconté des affaires qui, probable, n'intéresseront personne que les miens. Et puis, il faut que je le dise aussi, je me rappelle bien tout ce qui s'est passé dans le temps chez nous; je me souviens très bien de toutes nos anciennes affaires; mais pour celles d'hier, de l'année passée, d'il y a deux ans, même dix ans, je les ai quasi presque oubliées, et quelquefois je suis obligé de les demander à ma femme : je mentionnerai donc seulement les choses marquantes pour nous.

En 1852, il me naquit deux petits-enfants : une drôle de ma nore Victoire, et un drôle de Nancette. Elle qui avait déjà un garçon aurait tant aimé une fille, et Hélie, pour son premier enfant, aurait voulu un mâle; mais ces affaires-là ne s'arrangent pas comme on veut.

A la fin de 1853, Bernard fut nommé officier dans un régiment qui était à Brive. Ça fut une grande affaire chez nous, et bien des gens m'en firent compliment; mais je ne fais pas grand état de toutes ces félicitations, parce que je sais que parmi les complimenteurs, il y a d'ordinaire beaucoup de flacassiers.

Lorsqu'il vint en permission, il y eut grande fête à la maison et à la Fayardie, comme bien on pense, et nous étions tous glorieux du cadet. Lui était plus raisonnable que ses frères, et le lendemain de son arrivée il prit ses anciens habillements de civil, et se mit à chasser pour se reposer d'avoir beaucoup travaillé à l'école. Qui l'aurait rencontré dans les bois sans le connaître, avec une groule de veste et un méchant chapeau, n'aurait jamais dit que ça fut un jeune officier de l'armée. Il n'alla pas tant seulement se montrer à Excideuil, comme ça aurait été pardonnable de le faire, preuve que la gloriole ne lui tournait pas la tête.

L'année d'après, François se maria avec la fille d'un meunier de sur la Cole, et s'en fut demeurer chez son beau-père, que j'avais connu dans le temps, à la noce de mon cousin de Brantôme. François entra chez de braves gens, et le moulin était bien en pratiques. Ils n'étaient pas riches si on veut, parce qu'elle était pour lors seule de famille, son frère étant mort l'année d'aparavant.

En 1855, ça fut une bonne année pour les naissances. Il nous naquit un drôle de Victoire, Nancette eut une fille, et mon autre nore, qui s'appelait Clara, en eut une aussi.

Mais l'année d'après ne fut pas aussi bonne. Un jean-foutre de boulanger avec qui je faisais du commerce, fit banqueroute et me fit perdre près de quarante pistoles. J'eus comme les autres onze pour cent, deux ans et demi après : le reste se mangea en frais, comme c'est de coutume.

Dans ce même temps, notre Yrieix, qui avait pour lors ses vingt-trois ans, s'amouracha d'une fille du bourg qui était bien une drôle tout à fait comme il faut, et jolie de figure, mais qui n'avait pas un sol vaillant. Comme tous les soirs presque il descendait la voir et revenait des fois assez tard, je m'en aperçus vite et je lui en parlais. A la première parole il me confessa la vérité : cette fille lui convenait, et avec notre permission il voulait la prendre pour femme. Moi je lui dis qu'il fallait bien y penser avant de faire cette affaire; que de prendre une fille n'ayant rien, lui qui n'aurait pas grand-chose plus tard, c'était

se mettre dans la misère, les enfants venant; que dans la vie on ne pouvait pas toujours suivre ses goûts; qu'il fallait penser à l'avenir et consulter la raison, attendu que le mariage avait ses charges et qu'il était bon de se mettre en mesure de les supporter.

Je sais bien, continuai-je, que tu pourrais me dire que je n'ai pas tant calculé pour ça pour prendre ta mère quoiqu'elle n'eût rien. Ça, c'est vrai; mais moi j'étais dans une autre position que toi, mon pauvre drôle, ayant quelque dizaine de mille francs de ma mère, et assuré de plus de l'avoir de mon oncle.

Là-dessus il me répondit que j'avais bien raison en ce que je disais, mais que pourtant, si on ne se mariait jamais qu'ayant l'avenir assuré, il y aurait les trois quarts des gens qui ne se marieraient pas. Quant à lui, il se sentait force et courage pour nourrir une femme et des enfants; il affermerait un moulin et se tirerait d'affaire; il ne me demanderait seulement que de lui aider un peu.

Le voyant décidé, je lui dis alors que dans tous les cas rien ne pressait; qu'il fallait attendre quelque temps, afin de ne pas prendre un caprice passager pour une amitié solide.

Il me répliqua qu'il attendrait donc, bien résolu qu'il était de ne rien faire sans mon consentement.

— Ecoute, lui dis-je, puisque c'est comme ça, et que tu es bon drôle, voici ce qu'il faut faire. Ça n'est pas en trimant dans un petit moulin de par là, que tu te tireras d'affaire. Il te faut voir un peu la minoterie et travailler dans les grandes usines; tu apprendras là quelque chose qui pourra te servir à entreprendre les affaires pour ton compte. Je te chercherai une place, soit à Barnabé ou à Sainte-Claire, ou bien à Saint-Astier; je connais les messieurs et je pense y arriver.

— J'aurais mieux aimé attendre ici, qu'il dit, mais je vois que tu as raison, je partirai quand il le faudra.

Je ne trouvais pas à le placer dans les minoteries d'autour de Périgueux, et il lui fallut aller du côté de Ribérac.

C'était un garçon sage, Yrieix, attentionné à son travail et sachant se faire aimer. Aussi, d'abord qu'il fut là-bas, son bourgeois prit confiance en lui, si bien que l'année d'après, il lui augmenta ses gages.

Et puis il se maria avec sa bonne amie. Sa mère était veuve, et elles étaient si pauvres que ma femme en avait compassion; et, voyant cette fille rester sage pendant un an que notre drôle fut là-bas, sans parler à personne, elle l'affectionna, et en cachette, pour ne pas la mortifier, elle lui donna des nippes et tout le linge pour monter son petit ménage. La noce se fit au Frau, bien entendu, et puis après Yrieix emmena sa femme.

Voilà comment ça va dans les familles; il y en a qui montent et d'autres qui descendent. La Nancette avait pris un homme riche, Bernard était officier, et le pauvre Yrieix, lui, était garçon dans une minoterie. Fournier élevait ses enfants bien simplement, à la mode campagnarde; mais avec ça, il les faisait instruire en pension et leur donnait des idées sur des choses dont la femme d'Yrieix n'avait jamais ouï parler; de manière que plus tard, les cousins germains, fils de Nancette et fils d'Yrieix, venant à se rencontrer, il y aurait eu tant de différence entre eux qu'ils ne se seraient jamais pris pour parents. J'imagine que beaucoup de gens pauvres, qui portent le même nom que des familles riches, proviennent de la même souche et de frères qui n'ont pas réussi ou se sont ruinés, tandis que les autres faisaient fortune.

Cependant, mon oncle avait ses quatre-vingt-deux ans passés, et il était toujours en bonne santé. Sa barbe et ses cheveux étaient blancs comme neige; mais au demeurant il n'avait point de grandes infirmités, entendant bien, lisant sans lunettes et marchant encore avec son bâton, quoiqu'il eût quelquefois des douleurs. Son ami Masfrangeas était mort il y avait un an, et il disait quelquefois que ça serait bientôt à son tour.

— Bah ! faisait Hélie, toi, oncle, il faudra te tuer à coups de bonnet de coton !

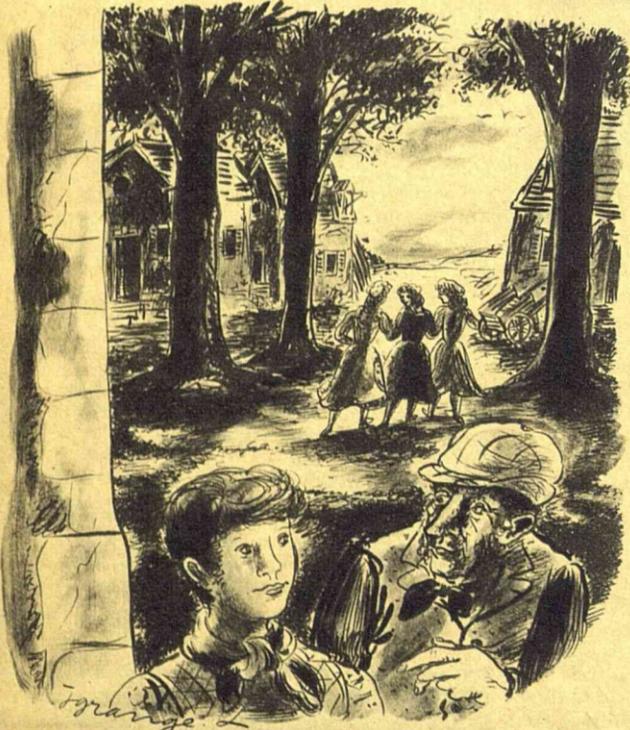
Et ça le faisait rire, car rien ne plaît plus aux vieux que de leur dire qu'ils sont bien fiers. C'était la pure vérité pour mon oncle, mais, à cet âge, il ne faut pas grand-chose pour les déranger.

Dans le commencement de l'année 1859, il sentit quelque peine à remuer son bras gauche : encore tant mieux, dit-il, que ça ne soit pas le droit. Il ne sortit pas de tout l'hiver, ayant peine à se réchauffer, de manière qu'il fallait lui mettre le moine dans le lit. Nous avions fait arranger à Périgueux un de ces grands fauteuils qu'il y avait dans le grenier de Puygolfier, et il passait ses journées devant le feu, tisonnant avec son bâton, et quelquefois lisant quelques pages dans ses vieux livres, qui étaient marqués aux endroits qu'il prisait le plus. Dans la journée, ma femme ou Victoire, ou la grande Miette, étaient toujours là, et ça le gardait d'ennuyer. Le soir, nous autres lui lisions le journal, et comme, dans l'Avenir, il était souvent question du Centenaire de la Révolution, il disait quelquefois :

— Je voudrais bien tout de même aller jusqu'au quatorze juillet !

Ça le réjouissait de savoir qu'on fêtait la République, et les souvenirs de la Révolution qu'il tenait de son père et de son grand-père, lui revenaient à la mémoire, et il nous les disait, s'arrêtant parfois de fatigue, et continuant à les suivre dans sa pensée.

(Suite page 20)



... C'est un bon parti, cette drôle, et puis elle n'est pas mal. Qu'en dis-tu, petit ?

nard ! Tout le monde fut bientôt debout. Lui, courut à sa mère et l'embrassait comme du bon pain, tandis qu'elle, fière de son drôle et heureuse de le revoir, avait les yeux mouillés. Après la mère ce fut le tour de la belle-sœur Victoire et puis nous autres. Quand il eut fait ses amitiés à tous, la grande Miette lui mit une assiette à côté de sa mère et il s'assit à table. Tout en mangeant, on lui fit fête à cause de ses galons; lui, cependant, nous expliqua qu'il allait se préparer pour une école où vont les sous-officiers, afin de passer officier. C'est maintenant, dit-il, que je vais me servir de ce que j'ai appris à Excideuil et je tâcherai que vous ne plaingniez pas l'argent que je vous y ai mangé.

Officier ! avec une épaulette d'or ! cette idée fai-

(*) Voir Regards depuis le 30 juin.

Aux puces de la rue MOUFFETARD

QUAND il pleut à la Saint-Médard, il pleut quarante jours plus tard. Mais quand il pleut rue Saint-Médard, il n'est pas de dicton populaire qui dise l'affreux spectacle que c'est. La rue Saint-Médard, c'est — à deux pas de la place de la Contrescarpe — un coin de ce quartier Mouffetard, si misérable, mais pas assez misérable toutefois pour que de beaux esprits ne s'émeuvent de son pittoresque. « Oh ! vous croyez qu'on va démolir toutes ces chères vieilles bâtisses ? Vous voulez donc détruire le charme du vieux Paris ? Mais le passé ! Barbares, vous ne respectez donc rien ? »

— Non, belle Madame, rien : ni le taudis, ni la tuberculose.

Rue Mouffetard, c'est le marché. Rue Saint-Médard, et aussi dans cette autre voie aux masures si lamentables qui, par une ironie déplacée, s'appelle rue Gracieuse, ce sont « les Puces ».

Le dimanche matin, devant la longue palissade qui occupe tout un côté de la rue Saint-Médard, devant les marches en contre-bas de la rue Gracieuse, et au milieu de la chaussée aussi, s'alignent d'extraordinaires commerçants, une parodie du commerce. Ils arrivent avec de vieilles valises, quand ils sont « cossus », avec un paquet enveloppé dans un journal quand ils sont encore plus misérables, et ils « déballetent ». Ils installent sur le trottoir un vieux linge et sur celui-ci ils disposent leurs biens. Puis, ils attendent l'acheteur...

Que vendent-ils ? De tout. Combien ? Pas cher. S'il était, aux puces Mouffetard, un prix unique, ce serait un sou. Et cela n'empêche pas cette grosse commère qu'un client difficile marchande de prendre ses voisins à témoin : « Regardez-moi ça ! dit-elle en désignant les vieux livres débrosés, les cartes postales souvenir et le trousseau de clés qui sont étalés à ses pieds, regardez-moi ça, ça veut de la belle camelote et ça veut pas la payer. »

De tout. De tout un peu. Quantité de vieux souliers, rehaussés par l'ingestion d'embauchoirs, ou par un bourrage de vieux papiers. Des souliers de cérémonie, des souliers de travail, des souliers d'il y a trente ans, des souliers que Monsieur a donnés à Baptiste, lorsqu'ils furent usagés, que Baptiste a donnés à son cousin Jules, qui était dans la gêne, quand ils ont honte de les porter, que le cousin Jules a vendus au chiffonnier quand il a déménagé, et qui sont venus là, après quelques autres incidents de voyage... Des souliers qui ont bat.u, modestement et sans qu'aucun journal sportif publie leur photographie, sans qu'aucun drapeau national soit hissé au mât olympique, tous les records de la marche à pied, durée et distance. Beaucoup de clés aussi. Qui donc a tant besoin de tant de clés ? Des clés par trousseau de trente. Des journaux de modes récents parmi de vieilles nippes si démodées que, pour peu qu'elles fussent moins défraîchies, on leur trouverait du charme. Un marchand vide le fond d'un litre de rouge, à la régalade — il a près de lui tout son stock : une voiture d'enfant si décrépite qu'on la dirait camouflée par les services de l'armée, un flacon sans bouchon, deux bouchons sans ilacon, un cache-nez de couleur indéfinie et une boîte de bouts de rubans, et un numéro de « *Votre beauté, Madame* » — la mode meurt vite, déjà les patrons des journaux spécialisés sont inutilisables que les robes taillées d'après ces patrons, pour de longues années encore, durent — d'épaules en épaules... Des cadres, choisis pour protéger un portrait de première communiant; on avait cherché pour ce cher portrait un cadre riche; le père l'avait acheté de ses sous, la mère l'avait confectionné de ses mains — cadres de bois, cadres de peluche. Portrait abandonné, méconnaissable : « Dis donc, Julie, le portrait de ta tante Zénaïde en première communiant, on ne va pas le garder jusqu'à la consommation des siècles,

non ? » Et l'acheteur du cadre en retirera sans pitié le portrait de la pauvre petite Zénaïde, le déchirera négligemment... Des objets d'art, des vêtements, des jouets. Vingt sous, cet ours d'étoffe, bourré de paille; la paille lui sort du ventre comme les intestins d'un vieux grognard blessé à mort; il lui manque aussi une oreille, à cet ours. Et par malheur il était blanc : c'est seulement aux puces Mouffetard et devant cet animal que l'on voit jusqu'à quel point le blanc peut être salissant. L'acheteuse demande (elle a un grand panier de toile cirée et des cheveux blancs, une grand'mère...) : « Vous ne pourriez pas me l'envelopper ? — Non mais ! dit la commerçante en plein air, avec hauteur, il faudrait pas vous le porter à domicile, aussi ? » Espérons, pour le petit-fils, que la grand'mère lavera l'ours blanc aussitôt après l'avoir recousu. Dans ce papier de soie, un collier de perles.

Des livres, des brochures, dans toutes les langues, des livres inattendus — et des livres très attendus : romans-feuilletons, romans d'amour, romans cochons.

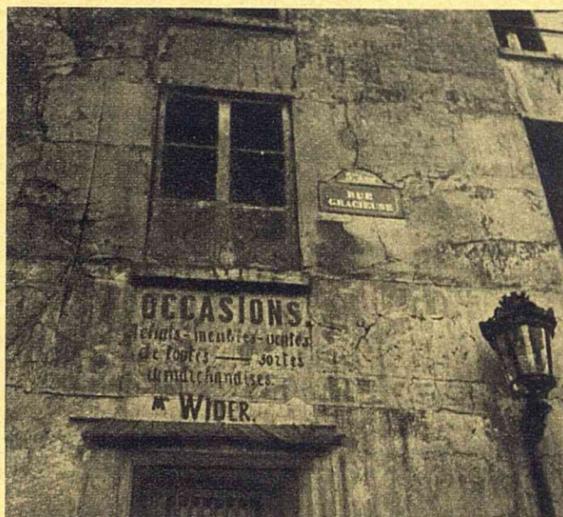


Etalage de misère : sont à vendre : des « Richelieu » d'été, des bas de coton, et jusqu'à un traité sur « Les Sociétés à Responsabilité Limitée. »

Les prix uniques de la misère

par André WURMSER

Photos Juliette LASSERRE



Rue Gracieuse — rendons grâce à l'humour des édiles parisiens ! — on vend, on achète « toutes sortes de marchandises » !

Misère de l'esprit, misère du cœur, misère des sens. Misère partout. Et des cartes postales dites affriolantes, et qui ont perdu tout leur pouvoir : qui cette dame de mil neuf cent qui sourit de montrer sa jarrettière pourrait-elle émoustiller ? Et un livre « précédé de la définition de l'humour par Mark Twain ». Et au-dessus de la définition de l'humour, la plaque bleue : « rue Gracieuse »...

Parodie du monde, aux puces de la rue Mouffetard, tandis que les marchands alignés devant la palissade, leur fortune à leurs pieds, appellent le passant, ou le félicitent de son flair tout comme s'ils le raccompagnaient à la porte de leur magasin : « Vous en serez très contents, Madame, vous verrez, et vous revien-

dre me trouver, c'est moi qui vous le dis. » Et des bronzes en bronze et des bronzes en plâtre — ce chien en arrêt, vert-de-grisé comme s'il était resté trop longtemps à guetter, les pieds dans l'eau, un canard sauvage, si longtemps que sa queue, gelée sans doute, s'est cassée, ce qui lui fait une cicatrice blanche au bout de son moignon. Et parmi toutes ces vieilleries, des appareils de T.S.F. qui captent les ondes insouciantes. Et là, crasseuses et ternies, des décorations — mérite agricole, palmes académiques — sur des cartons, des décorations qui n'auront jamais connu de boutonnières — et un bâton de rouge, à demi usé, encore bon tout de même.

Au milieu de la rue, un homme a ouvert son paquet. Ce qu'il dépose sur les pavés, c'est une paire de gants de peau, qui sont gris ou ne sont plus blancs, un vase jadis donné en prime par une épicerie dont le nom se lit encore en lettres dorées (dédorées) et un réveille-matin. C'est là son bien, son fonds, tout ce qu'il possède. Et il dit : « Regardez, ma petite dame, ça ne coûte rien de regarder... »

Midi. Soigneusement, chaque objet est enveloppé par le négociant dans un bout de papier; les valises sont refermées. Les hommes se dispersent. Les choses attendent un autre dimanche l'occasion de connaître un autre destin.

Les livres ne seront pas lus cette semaine — ces livres dont les auteurs firent des démarches pour être de l'Académie, ces livres vendus dix sous, mais le marchand précise : « Vous pouvez choisir celui que vous voulez ! » Le bâton de rouge ni les décorations ne reprendront vie — ce bâton de rouge qui veut dire plaisir, amours, baisers, et ces décorations qui auraient été l'occasion de banquets, de discours...

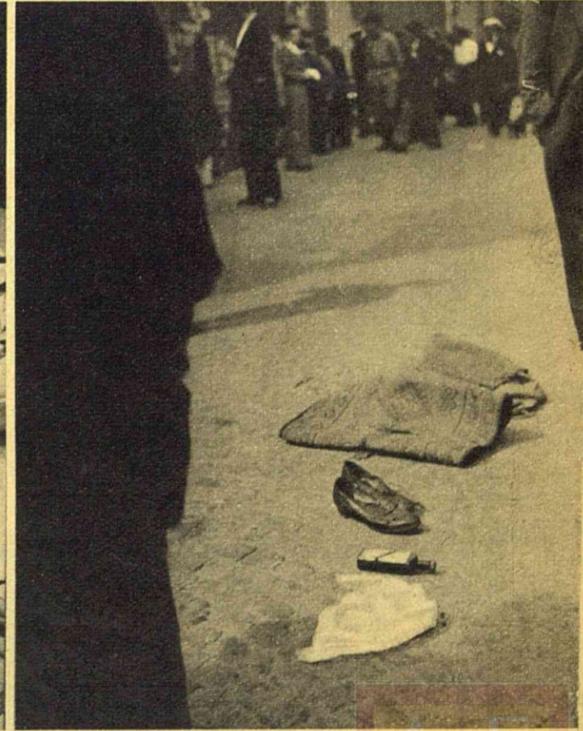
Ainsi passe là gloire de ce monde. (Suite page 22).



Des souliers, encore des souliers, un pupitre, une ceinture de cuir très large — ironie toujours, on vend beaucoup de ceintures aux puces ! — et, au choix, deux voitures d'enfant, en « parfait état » !



Ici, s'étale un « commerce » presque riche par le nombre et la diversité des articles. Il y a de tout ! Rayon habillement : les canotiers, le « bibi », le « feutre », le paletot; rayon jouets : le damier; rayon outillage : de tout; plus loin, des boutons, des broches à dents, des phonographes,



Et là ? Là : une misère poignante, écrasante. Trois mètres de carpepe trouée, une paire de vieux souliers éculés et bien cirés pour la présentation, une fiole de potion — non entamée — un voile de mariée... Tout ce que de pauvres gens ont trouvé à vendre.

LE MOULIN DU FRAU

(Suite de la page 18.)

Il vit ce quatorze juillet qu'il voulait tant voir. Ce jour-là, c'était fête chez nous, et les drôles avaient débarrassé l'auvent des seilles et de la grande ouille, et l'avaient arrangé avec des branches de chêne. Sur la cime d'un piboul ou peuplier, qui était en face de la maison, au coin du pré, touchant le chemin, ils avaient monté un drapeau. Ce piboul était un mai qu'on avait planté en quarante-huit à mon oncle, lorsqu'il fut conseiller. Comme on l'avait planté avec ses racines, il avait pris, et avait profité beaucoup, de manière que maintenant il était très gros. Dans le temps nous l'avions entouré d'une petite muraille pour le garder d'accident, et depuis, nous l'appelions l'arbre de la Liberté.

Après dîner, sur les une heure, l'oncle nous dit :

— Menez-moi sous l'auvent que je voie ça.

Et tous deux, l'ainé, le tenant sous les bras, nous le menâmes sous l'auvent, où Victoire avait déjà porté son fauteuil. Une fois assis, il regarda un moment le drapeau qui flottait au vent et puis nous parla ainsi :

— Ça n'est pourtant que trois morceaux d'étoffe cousus ensemble, mais ces trois couleurs ont fait reculer les Autrichiens et les Prussiens ! Il faisait bon vivre et être Français, quand nos volontaires, sans souliers, les abordaient à la baïonnette, les drapeaux au milieu des bataillons, tambours battant, et quarante mille voix chantant *la Marseillaise* !... Quel temps !... Un de mes oncles fut tué à Jemmappes, et quand la nouvelle en vint à la maison mon grand-père dit : C'est une belle mort ! Vive la République !

Il resta un moment sans rien dire, perdu dans ses souvenirs, puis, voyant le feuillage dont les garçons avaient guirlandé les piliers de l'auvent, il reprit :

— Du chêne, à la bonne heure !... Le chêne est fort comme le peuple... Point de laurier, c'est l'arbre des empereurs, des tyrans... La branche de chêne, c'est la marque du citoyen ! Vous m'en mettez sur ma caisse, quand je serai mort !

Il faisait bon là, à l'ombre. Dans la plaine, les blés mûrs se balançaient doucement, les cigales chantaient après le tronc des arbres, les eaux de l'écluse bruissaient, et on entendait au bourg péter le petit canon que Fournier avait acheté exprès.

Ma femme prit une chaise et vint se mettre près de l'oncle, pour lui faire compagnie, et Victoire en fit autant, ayant son drôle sur les genoux. Nous autres, nous étions assis sur le petit mur ou appuyés contre, et nous regardions l'oncle, tranquille et content, avec sa bonne figure, tandis qu'un petit vent doux agitait un brin sa barbe et ses cheveux blancs. De temps en temps, il nous disait quelques paroles :

— Cette fois, mes drôles, la République a gagné pour toujours... Ils auront beau faire, les nobles, les curés et les autres, ils n'y pourront rien... Je suis content d'avoir vu ça... Mais il y a quelque chose que j'aurais voulu voir aussi... Là-bas, vous savez, les sales Prussiens !... J'aurais voulu les voir partir ! Mais je suis trop vieux... Vous autres, vous verrez ça. Quelle belle fête, ce jour-là !

Il resta comme ça, l'après-dinée, se remémorant les choses d'autrefois, et de temps en temps nous faisant part de ce qu'il pensait.

Depuis, il continua de décliner peu à peu, tout doucement. D'un jour à l'autre on ne s'en apercevait pas, mais si bien de mois en mois, lorsqu'on voyait qu'il ne pouvait plus mettre ses souliers tout seul, ou ne se levait de son fauteuil qu'avec le secours de quelqu'un de nous. Lorsque Bernard vint en permission au mois d'octobre, il ne se levait plus que les jours où il faisait beau soleil, et seulement vers midi. Quand je dis qu'il se levait, il faut dire qu'on le levait, car il ne pouvait guère s'aider, surtout d'un bras. Il ne mangeait pour ainsi dire plus, de manière qu'il allait

s'affaiblissant toujours davantage. Il le connaissait bien, car sa tête était toujours bonne, et il disait qu'il n'irait pas loin.

Il avait demandé qu'on le mit dans la grande chambre, parce que c'était la plus plaisante, et que de son lit il voyait la plaine des bords de la rivière et le moulin. Lorsqu'il ne put plus se lever du tout, il y avait toujours quelqu'un avec lui, ma femme principalement, ou Victoire, et leur compagnie lui faisait plaisir. Dans les derniers temps, il dormait beaucoup dans la journée, et ça nous annonçait sa fin, vu le proverbe : Jeunesse qui veille, vieillesse qui dort, sont près de la mort.

Un matin, avant jour, il dit à ma femme qui l'avait veillé la nuit avec la grande Miette, chacune la moitié :

— Ma pauvre Nancy, je crois que je ne passerai pas la journée... Avant de m'en aller, je voudrais vous voir tous à table... là, près de moi. Envoie querir Nancette, qu'elle vienne avec ses drôles... et puis François aussi.

On fit comme il l'avait dit. A une heure, François étant arrivé, on se mit à table pour dîner. Le petit bout était contre son lit avec son assiette et son verre; lui était accoté sur des coussins. Fournier était venu avec sa femme et les petits, et quand il s'approcha du lit, mon oncle lui dit en plaisantant, mais bien bas : — Salut, Monsieur le maire ! je vais vous donner de la besogne. Et comme il vit que ma femme et Nancette s'essuyaient les yeux, il leur dit : — Mes enfants, ne vous faites pas de peine... j'ai fait mon temps... je m'en vais dans ma quatre-vingt-quatrième année... vous laissant heureux... je ne suis pas à plaindre.

Il ne voulut pas qu'il fût dit qu'il n'eût pas mangé avec nous autres une dernière fois. Bernard avait tué des cailles, et on lui en avait fait rôti une. Après avoir pris un peu de bouillon de poule, il mangea la moitié d'une aile de cette caille; ça fut tout ce qu'il put faire. Quand ce fut sur la fin du dîner, il me dit : — Va querir du plus vieux vin... que nous trinquions ensemble.

Quand le vin fut versé dans les verres, on lui donna le sien, et tous, petits et grands, nous vîmes choquer avec lui. Après avoir bu une gorgée, il rendit son gobelet et se laissa aller sur les coussins.

— Mes enfants, je suis content de vous avoir vus tous, autour de moi... manque Yrieix... Mais le pauvre drôle, je ne l'oublie pas. Ecoute, Hélie, dans mon tiroir, il y a des valeurs, tu sais, qui me sont dues... pour une douzaine de cents francs approchant : c'est pour Yrieix qui a pris une femme pauvre... pour lui aider à s'établir plus tard. Fais-je bien ?

— Oui, oui, mon oncle, dites-nous tous.

— Donc, alors, tout va bien, mes enfants... moi je pars la conscience tranquille... et je vais aller dormir à côté de nos anciens... Je ne regrette qu'une chose... vous savez quoi !

— Hélie, mon fils, le jour où on aura chassé de France, de là-bas, d'Alsace... les derniers Prussiens, tu viendras sur ma fosse, et te penchant vers moi, tu me diras :

— Oncle ! ils sont partis !

Il avait parlé fort, et ça l'avait fatigué. Un moment après, il nous dit :

— Ouvrez les fenêtres, que je voie encore le soleil. C'était un de ces beaux jours de l'été de la Saint-Martin, qui sont communs en Périgord. Le soleil rayait fort, séchant le long de la rivière les regains dont l'odeur montait jusqu'à nous. Le moulin était arrêté, et on n'entendait que le bruit des eaux tombant de l'écluse. En face de la fenêtre, le vent faisait bruire les feuilles de notre arbre de la Liberté qui commençaient à jaunir. Tout à la cime de l'arbre, le drapeau que les drôles y avaient monté le quatorze juillet flottait toujours au vent. L'oncle regarda tout ça un moment sans rien dire, puis il appela bien bas, bien bas le pauvre, l'ainé de Fournier, qui avait ses quatorze ans.

— Viens là, mon Robertou.

Quand le drôle fut là, penché sur le lit, l'oncle lui dit tout doucement, comme un souffle :

— Chante *la Marseillaise*.

Et le drôle ému, les yeux brillants, debout auprès du lit, commença de sa voix claire et tremblante un petit :

*Allons, enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé !*

Tandis qu'il chantait, l'oncle, les yeux perdus au ciel du lit, une main sur la tête du drôle, écoutait en extase.

Lorsque le petit fut à la fin :

*Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus !...*

L'oncle se rit un peu et ferma doucement les yeux.

En nous approchant, nous voyions bien qu'il n'était pas mort, mais il ne parla plus. De temps en temps il ouvrait les paupières, et nous voyant tous autour de son lit, et ma femme dans la ruelle lui tenant la main, il les refermait, tranquille. Au bout d'une heure son souffle devint à rien, et puis s'arrêta tout doucement : il était mort.

Nous avions mandé la triste nouvelle à Yrieix par le télégraphe, de manière que le lendemain toute la famille était réunie. Sur les quatre heures du soir, l'oncle fut porté en terre par nous autres, mes six garçons et moi, aidés de nos cousins de Tourtoirac et de Génis : aucun d'étranger n'y toucha.

C'était beau de voir le cercueil de cet ancien, couvert de branches de chêne, comme il l'avait demandé, porté par les siens, les uns en veste blanche de meuniers, les autres en sans-culotte brun ou noir, et, parmi ces habits paysans, un uniforme d'officier à deux galons d'or.

Il n'y avait point de curé. Fournier marchait devant, ceinturé avec son écharpe, et toute la commune suivait nos femmes derrière le cercueil. Après qu'aide de mes garçons, j'eus descendu tout doucement le pauvre oncle dans la fosse, Fournier, monté sur la terre déblayée, lui fit l'adieu dernier et voici ce qu'il dit, tel que je l'ai oui, tel qu'il me l'a répété pour le coucher par écrit :

« Ce n'est pas la coutume, mes chers citoyens, de faire de discours sur la tombe d'un homme du peuple, d'un travailleur, d'un paysan. Jusqu'à présent, cet honneur était réservé aux rois, aux grands, aux puissants de la terre, gens inutiles ou nuisibles. Il est temps, maintenant que la République luit pour tout le monde, comme le soleil, de prendre d'autres mœurs, d'autres usages et de rendre à nos morts, à ceux qui ont vécu, souffert, travaillé avec nous, l'hommage qui leur est dû.

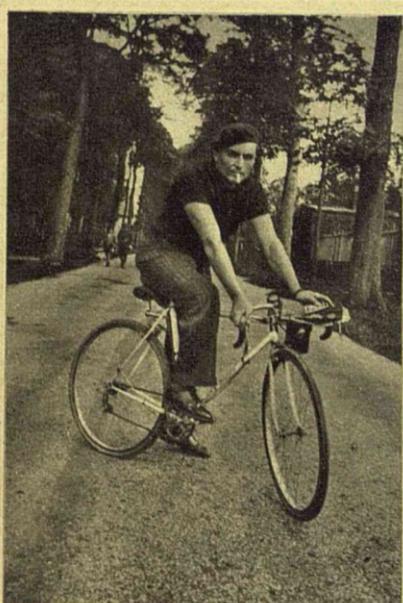
« Si quelqu'un a mérité ce dernier souvenir, mes chers amis, c'est celui qui est là couché dans ce cercueil que la terre va recouvrir tout à l'heure. Nogaret naquit en 1806, à une époque qu'on appelle glorieuse, parce qu'alors un homme insensé, traînant à sa suite des centaines de mille soldats, en faisait tuer beaucoup, et tuait encore plus d'ennemis, pour rien. Mais son père était un volontaire de 1792; mais un de ses oncles était mort à Jemmappes pour la France; mais son grand-père était un patriote; et dans cette humble maison du Frau on conservait le culte de la République étranglée par Bonaparte. Il fut donc élevé dans la pratique des vertus civiques, et dans des idées de liberté, de fière indépendance et de dévouement à la Patrie, qu'il a gardées jusqu'à sa dernière heure.

« Je ne vous retracerai pas la vie de Nogaret, vous la connaissez tous; j'en rappellerai seulement un épisode dont certains de vous ont été témoins, mais que tous savent pour oui-dire. Un jour de décembre, il y a de cela trente-huit ans, cet honnête homme, ce bon citoyen, fut arraché à sa famille, à sa maison, et mené en prison, les mains enchaînées comme un malfaiteur.

« Quel était son crime ? C'était un ferme républicain, un homme libre, un bon Français, et c'en était assez en ces temps maudits.

Eugène Le Roy.

(A suivre.)



M. DUGROSSY,
à TRUN (Orne)
abonné de « Regards »,
nous annonce qu'il a gagné 4 nouveaux lecteurs et créé un dépôt.
Amis de « Regards », imitez cet exemple !

VIENT DE PARAITRE

Maurice THOREZ
Secrétaire général
du Parti communiste

**L'HEURE
DE L'ACTION**

Il faut du jeune,
du neuf, du fort, du
français.

6 Frs

Éditions Sociales Internationales
24, rue Racine, Paris

Aux 50 premiers lecteurs de ce journal
qui nous enverront cette annonce il sera

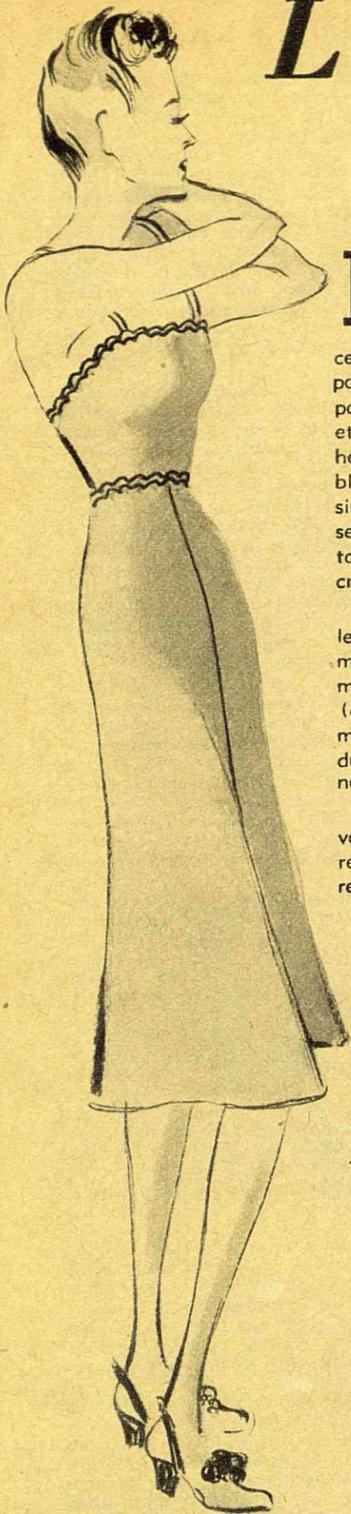
OFFERT

GRATUITEMENT

ce superbe poste de T.S.F.

aux conditions de notre notice (joignez 1 timbre)
Astrid, 84 rue d'Hauteville, Paris (X^e)

Lingerie de laine



IL existe depuis cet hiver une mode nouvelle que nous allons toutes apprécier; notre linge, tout en étant commode, pouvait, dans le passé, être seyant en baptiste ou en toile de soie, mais dans le présent, il aura une qualité nouvelle : celle d'être chaud. Car toute la lingerie peut se faire en laine sans pour cela être tricotée. La mousseline de laine est la matière employée pour créer cette lingerie si agréable; elle est souple, fine, chaude, et permet des modèles aussi jolis que ceux en soie. Le ton le plus heureux est le rose pâle, le blanc faisant légèrement crème et le bleu un peu plus dur. Quant à la forme, elle se trouve alors très simplifiée dans ce tissu. Il ne se prête guère aux jours, les fils tirés seraient très difficiles à exécuter. Seules les broderies ou les incrustations, broderies en coton perlé d'un autre ton, ou applications de crêpe satin montées au point bourdon blanc.

Dans l'ensemble, la mousseline de laine doit être taillée dans le biais avec même un peu d'en forme dans le bas. Pour la chemise de jour, les décolletés arrondis, à l'ancienne mode, sont charmants et, pour les chemises de nuit, si le biais ne vous convient pas (car il peut se détendre au repassage) vous pouvez choisir un modèle chemisier avec des plis couchés partant d'une patte d'épaule du corsage jusqu'en bas de la chemise, une ceinture en même tissu nouée sur le côté.

Cette chemise sera chaude, surtout si vous avez soin de faire vos manches longues, et aura l'avantage de pouvoir, au besoin, remplacer votre robe de chambre, lorsque les beaux jours seront revenus.



UNE CHEMISE DE NUIT DE SCHIAPARELLI. ELLE EST EN CREPE-SATIN ET GEORGETTE, MAIS VOUS POURRIEZ EXECUTER CETTE FORME EN MOUSSELINE DE LAINE DE DEUX TONS : LE HAUT ROSE ET LE CORPS BLANC, PAR EXEMPLE.
(Photo Yvonne Chevalier.)

ROUGE-GORGE.

Soyons belles

La couperose

LA couperose est un trouble circulatoire que l'hiver aggrave. La dilatation des petites veines superficielles de la peau qui fait un treillage sur les pommettes, aux ailes du nez, plus rarement au bas des joues, est comme fixée par le froid. Les pinceaux rouges deviennent violets et rouges et apparaissent mauves et marbrés à travers ce lacis veineux.

Ne gardez pas cette infirmité. Améliorez la en soignant votre circulation générale cet hiver et, dès les jours moins froids, faites électrocoaguler les vaisseaux les plus dilatés qui persisteront.

Dès maintenant, protégez votre peau avec une bonne crème grasse et une couche de poudre avant de sortir au froid. Si vous avez coutume de faire une affusion

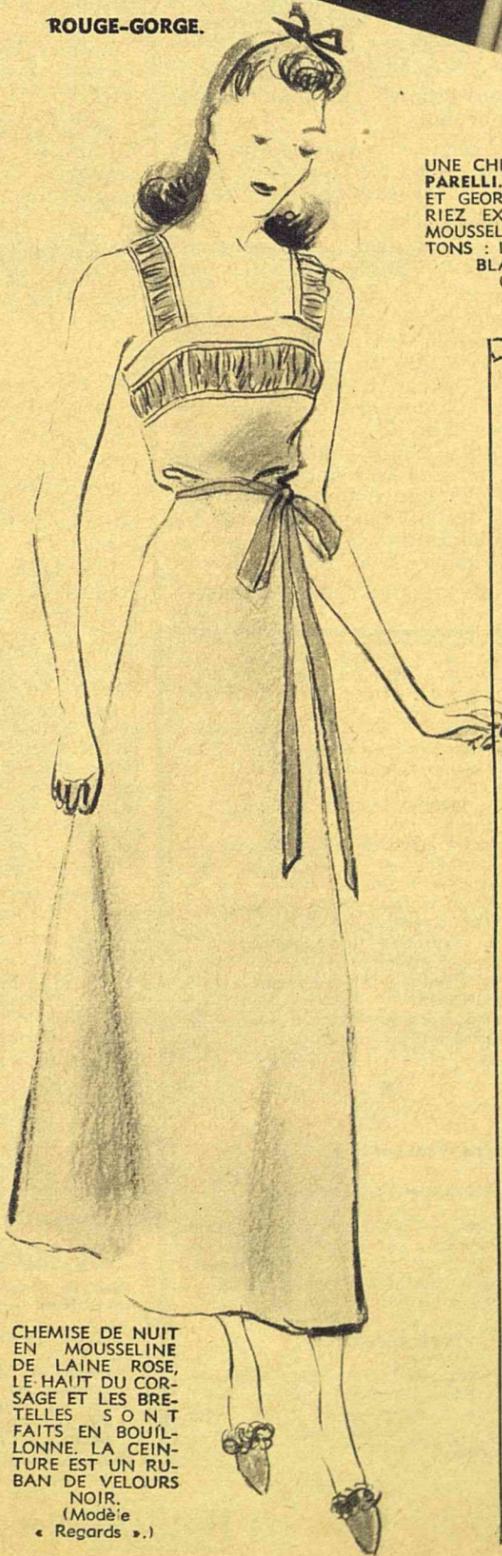
COMBINAISON-CHEMISE EN MOUSSELINE DE LAINE ROSE. LA JUPE EST FAITE DE DEUX PANNEAUX AVEC UNE COUTURE SUR LE DEVANT, TAILLEE DANS LE BIAIS DU TISSU. LA TAILLE EST RAPPORTÉE AU CORSAGE PAR UN FESTON DE LAINE BLANCHE QUI EST LE MEME QUE CELUI DU CORSAGE.
(Modèle « Regards ».)

d'eau chaude à votre visage, tapotez ensuite avec de l'eau froide, ou avec une lotion rafraîchissante, de manière à resserrer immédiatement les petites veines de votre visage. Si dans la journée, ou après un passage du froid au chaud, ou du chaud au froid, vous les voyez devenir violettes ou dilatées, faites des tapotements.

Cependant, vous ne devez pas compter seulement sur ces soins externes, mais bien vivifier votre circulation. Pour cela, à part les considérations de santé de chacun d'entre vous qui sont individuelles, deux règles d'hygiène demeurent vraies pour tous: il faut alléger votre circulation par une alimentation saine et il faut l'accélérer par le mouvement. Si vous avez de la couperose, le pain blanc est un ennemi, et si vous le supprimez trois semaines vous la verrez s'amender. L'excès de viande, le vin, l'alcool, la bière, les mets lourds pour le foie tels que charcuterie, abats, chocolat, les grandes quantités de boisson aux repas, poussent à la peau et risquent de la congestionner. Rien ne favorise plus une mauvaise digestion que d'avaler sans mastiquer. Evitez aussi ce que le commun des mortels croit digestif : une grande tasse de boisson chaude après les repas qui vous fera inévitablement monter le sang aux joues.

Pour décongestionner votre visage, il faut aussi avoir chaud aux pieds: des soquettes ou des sous-bas de laine, si vous avez à affronter le froid, et assez de mouvement pour vous réchauffer les pieds dès que vous les sentez perdre leur vie. Faites dix minutes de culture physique matin et soir pour animer le cours de votre sang et ajoutez-y pour la circulation de votre visage quelques mouvements spéciaux de rotation de la tête, élévation du cou et de respiration profonde.

Docteur CAMILLE FRANCOIS.



CHEMISE DE NUIT EN MOUSSELINE DE LAINE ROSE, LE HAUT DU CORSAGE ET LES BRETTELLES SONT FAITS EN BOUILLONNE. LA CEINTURE EST UN RUBAN DE VELOURS NOIR.
(Modèle « Regards ».)

Bon appétit!

LES CREPES

Grande ressource pour un plat d'entrée. Les crêpes s'accrochent de cent façons. Et l'on ne sait pas assez qu'elles sont délicieuses salées. Voici d'abord la pâte :

150 grammes de farine, deux œufs, dont vous gardez un blanc à battre en neige, une pincée de sel, une cuillerée d'huile. Travaillez œufs et farine. Délayez à l'eau petit à petit jusqu'à ce que vous obteniez une pâte liquide. Ajoutez le blanc d'œuf. Laissez reposer.

La cuisson. — Trempez un petit tampon de tissu dans de l'huile ou du saindoux. Graissez la poêle chaude à l'aide de ce tampon. Coulez une petite cuillerée de la pâte en l'étalant bien sur le fond. Laissez cuire d'un côté. Retournez à l'aide d'un couteau plat. Laissez cuire. Déposez sur une assiette. Tenir au chaud.

Crêpes fourrées. — Hachez 125 grammes de champignons. Passez-les au beurre jusqu'à ce qu'ils séchent leur eau. Mélangez-les à un jaune d'œuf, une cuillerée de crème épaisse, du sel, du poivre. Tartinez les crêpes du mélange. Roulez-les. Rangez-les sur un plat à gratin. Nappez d'une petite couche de béchamelle épaisse éclaircie à la crème. Saupoudrez d'un peu de parmesan râpé. Mettez au four le temps de dorer.

SAUCISSES HABILLES

Préparez des crêpes de petites dimensions, légères et très minces. Pochez des saucisses de Francfort. Délayez dans une assiette creuse une cuillerée de café de moutarde et deux grandes cuillerées de crème épaisse. Egouttez les saucisses. Roulez-les dans le mélange. Posez-les une à une sur chaque crêpe. Roulez celles-ci fortement. Déposez sur un plat allant au four. Serrez-les les unes contre les autres. Coulez sur toute la surface du beurre fondu et mettez dix minutes au four.

Même principe avec un hachis de viande de dessert ou une tranche de jambon.

Sainte ZITE.

TROIS PRISONNIERS M'ONT PARLÉ...

(Suite de la page 8.)

En souvenir de l'axe, j'ai consacré encore une bonne heure à un autre prisonnier, au feldweibel de la Reichwehr, Erhardt Imping. Il lui est arrivé une bien sale histoire à celui-là : près de Tremp, un Allemand en uniforme espagnol roulait sur sa moto. Une patrouille l'arrête. Le sergent montre ses papiers. Les Espagnols lui retirent rapidement son revolver. « Teufel ! » crie le sous-off, mais les soldats républicains ne connaissent pas l'allemand et Imping, quoique depuis deux ans en Espagne, ne sait un traitre mot d'espagnol.

C'est comme cela que le malheureux sergent s'est réveillé prisonnier.

Imping parle volontiers de la vie des Allemands en Espagne. Lui effectuait surtout un service de l'arrière. A Burgos, le séminaire est transformé en caserne allemande. Quant aux officiers, ils ont pris le meilleur hôtel de la ville, l'hôtel Marie-Isabelle. Ils ne vivent d'ailleurs pas mal, les Allemands, en Espagne. Le sous-officier recevait 1.500 pesetas par mois, dont une partie en devises, 300 marks. Avec mépris il parle des Italiens qui se marient à des femmes espagnoles : « Jamais un Allemand ne se mariera à une femme espagnole. »

Un moment après, il raconte qu'on a même interdit aux soldats allemands de fréquenter les mauvais lieux, mais à cette question les Allemands ont trouvé une solution raisonnable : « Pour chaque visite aux endroits défendus, on reçoit deux jours de tôle. » Chaque Allemand va deux fois par mois dans ce genre d'établissements et quatre jours se passent aux arrêts, ce qui est un repos bien mérité.

Les idées du sergent allemand sont au niveau de l'axe. Il est mécontent du fait qu'en Espagne fasciste il y a trop de catholiques pratiquants. Il croit que lorsque l'on a Hitler et la théorie des races, on peut se passer de toute autre superstition. Je lui demande :

— Dans quel but les Allemands combattent-ils en Espagne ?
Et il répond :

— Nous combattons contre les ennemis de l'Allemagne.

Par la suite, il explique que l'Allemagne, comme Carlos dans les Hu-

L'EXPOSITION DE SAN - FRANCISCO

(Suite de la page 5.)

LA TECHNIQUE AMERICAINE A L'ŒUVRE

On se trouve nez à nez avec certaines de ces machines formidables qu'emploient les Américains pour les travaux publics. Une faune de monstres mécaniques : l'un déverse du sable, l'autre empoigne une cinquantaine de billes de bois sous son ventre et les emporte comme une araignée géante portant sa poche d'œufs; ou encore en voici un qui balance dans le ciel un palmier de 15 mètres de haut avant de le planter dans le trou creusé par un autre titan mécanique qui recule en grondant.

guenots, a une infinité d'ennemis : « La France, la Belgique, la Russie, les Etats-Unis, l'Angleterre, etc. »

Mais, se rappelant la signature de la déclaration franco-allemande, il se dépêche de rectifier sa glissade :

— En ce moment, la France n'est pas complètement ennemie, parce que nous avons renoncé aux territoires français. Mais la Belgique, celle-là, c'est notre ennemie !

A tout seigneur, tout honneur. Je dédie les pensées peu compliquées du sous-officier Imping à M. Spaak.

Les Allemands se sentent comme chez eux en Espagne fasciste. Les lettres s'envoient en Allemagne sans timbres et celles qui en viennent portent, en guise d'adresse, l'inscription : « S. 89 ».

Le sous-officier raisonne comme un colonisateur :

— En vérité, l'Espagne a des sites charmants, mais c'est un pays arriéré qu'il est nécessaire de civiliser.

Faut-il rappeler comment ils « civilisent » l'Espagne, les Allemands et les Italiens ? Ruines et tombes parlent d'eux.

Dans ces jours où les divisions italiennes, renforcées par l'aviation allemande, et sous le commandement allemand, mènent leur offensive contre la Catalogne, mon devoir, devoir d'écrivain, devoir d'homme, ami de la culture et du peuple espagnol, est de crier à la face du monde comment ces conquistadores demi-sauvages, aidés du silence couard des pays démocratiques, tentent de dominer ce merveilleux pays.

Ilya EHRENBURG.

L'Exposition, avec son Hall de la Science, son Hall du Progrès, son Hall de l'Electricité, son Hall des Mines et de la Métallurgie, sera dédiée à la gloire d'une technique hautement poussée, reposant sur de très profondes connaissances. Mais la construction même de cette Exposition est la plus éclatante victoire de cette technique et de cette science.

Il sera merveilleux de visiter ces pavillons, ces palais de la Lune et du Soleil, ces perspectives et ces galeries, et tout autour le mur qui rappelle quelque cité fortifiée des anciens temps de l'Amérique ou de quelque autre passé formidable et mystérieux.

Mais il n'est pas moins merveilleux de voir s'accomplir les exploits des ingénieurs : s'élevant à 125 mètres, la Tour du Soleil, portant le Phénix, n'a que 15 mètres de ceinture à sa base. Le Phénix est là comme symbole de San-Francisco, rené de ses cendres après l'incendie monstre de 1905.

Les visiteurs entreront par la porte des Eléphants. Ce sont deux énormes sculptures de part et d'autre terminant deux tours pyramidales. En colossal, cela donne l'impression des grandes portes des villes antiques d'Egypte ou d'Assyrie. Mais taillées de façon cubique, les deux bêtes gardiennes sont en même temps, dans leur ligne moderne, comme un symbole de l'harmonie architecturale typiquement américaine. Quand on les voit, avec les ombres et les lumières de leurs cubes, s'évoquent à l'esprit la vue d'ensemble de New-York City ou les buildings de Chicago.

La nuit, la lumière des tubes fluorescents, les projections ultra-violettes de « lumière noire », — le jour, la gamme des fleurs et des feuillages, de l'or, du corail, de l'abricot, du bleu de lune, parfums et tonalités assortis à chaque décor.

Le jour, la Baie, avec son va-et-vient. La nuit, San-Francisco illuminé et les aigrettes des feux d'artifice.

Tous les régals de la curiosité, médecine ou théâtre, danses orientales ou histoire des religions.

Mais savoir comment, dans sa complexité étonnante, naît et prend vie ce petit monde où seulement le rare, le précieux, le beau doivent être admis, n'est-ce pas aussi très palpitant ?

Tenez : on a planté des milliers d'arbres sur l'île au Trésor.

Ce n'est déjà pas rien de les sélectionner, de les transporter, de prévoir la date de leur floraison pour qu'elle s'accorde avec le plan d'ensemble. Mais ce n'est pas tout : il a fallu aux agronomes dessaler le sol, composé de sables marins. Combat chimique de six ou huit mois.

Il a fallu amener de l'eau douce, faire sur Yerba Buena un réservoir de 15 millions de litres, avec 25 kilomètres de tuyaux.

Il a fallu calculer la résistance des fondations de pilotis — plus de 10.000, et de taille ! — qui supportent les édifices, c'est-à-dire de la pierre, du ciment, de l'acier, du bois, de quoi remplir 20.000 wagons de marchandises : un train de 320 kilomètres de long !

Des centaines de problèmes se sont posés à des spécialistes divers, depuis l'horticulteur chargé de trouver les fleurs sauvages de Californie à la gamme infinie, jusqu'à l'architecte du village chinois — car l'Amérique a voulu glorifier la République de Chine absente — qui reconstruit pagodes et échoppes, théâtres et marchés.

Et les chefs suprêmes ont dû harmoniser ces éléments divers !

Nous avons trop admiré nos techniciens et nos ouvriers de l'élegante Exposition de Paris pour ne pas être sensibles à l'effort et au succès de ceux de San-Francisco.

Nous honorons, dans l'œuvre splendide, unique, qu'ils présenteront au monde, un témoignage du génie américain et l'affirmation d'une force au service de la démocratie dans le Pacifique !

P.-L. DARNAR.

ALARMA ! ALARMA !

(Suite de la page 6.)

Pourchassés de jour — et souvent efficacement — les oiseaux de nuit sont plus tranquilles dans la nuit qui les protège de son ombre.

C'est par la nuit, par l'obscurité aussi, que les villes se protègent d'abord contre eux. C'est une chose étrange et poignante qu'une grande ville plongée dans l'obscurité et que cependant l'on sent vivre tout autour de soi. Quel contraste avec les nuits de Paris, de Marseille ou de Lyon, aux grandes artères toujours flamboyantes de lumière, alors qu'il ne reste plus que quelques noctambules attardés dans les voies désertes.

A Barcelone — comme à Valence, à Madrid, et ailleurs — les nuits noires d'alerte, la vie, tard, continue comme en plein jour — habitude espagnole — et sous ce voile noir qui vous écrase, on frôle, on devine les passants flânant ou assis sur les bancs de pierre, ou formant des groupes suivant les phases de l'alerte, tandis que les quelques autos circulant encore par autorisation spéciale en longeant les voitures partout arrêtées tous feux éteints, jettent de temps à autre un bref éclair des phares qui vous aveugle et, sitôt éteint, rend tout plus noir encore.

Dans le ciel, les fins pinceaux des projecteurs se croisent, dessinent entre eux, silencieusement, des figures géométriques changeantes. Les balles traçantes font des lignes pointillées et rouges dans la nuit. A intervalles réguliers, d'énormes tôles se froissent et se déchirent au-dessus de vos têtes : l'éclatement et l'écho des obus antiaériens. Un grondement sourd qui parfois semble remuer la terre : un Savoia vient de lâcher en « longant » — à 4.000 mètres — une rue, un chapelet de bombes. On frémit, car chaque grondement signifie peut-être, tout près, des étages éventrés, des maisons « vidées » comme une coque de noix, du sang, des femmes et des enfants inanimés que le matin, l'alerte passée, on ira voir sur la dalle froide de l'hôpital.

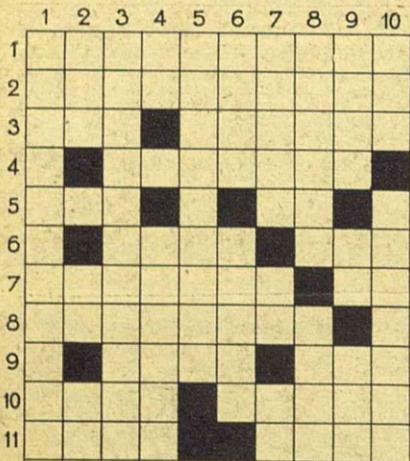
Enfin, le silence se fait. La fin de l'alerte sonne. Les autos roulent de nouveau. La vie active — active pour gagner la guerre par les efforts et le courage inouï de tous — reprend, continue plus fort avec le jour.

Les dockers reprennent le chargement ou le déchargement des bateaux. Les camions roulent à toute allure vers le front apportant aux combattants, à l'armée populaire, ce qu'il faut pour tenir et repousser l'ennemi. Les usines tournent à plein. Et l'animation quotidienne reprend dense dans les rues et les chemins des villes et des villages de l'arrière. Peut-être une alerte va-t-elle venir...

Et sous les bombes, l'Espagne en guerre, le peuple d'Espagne, répète cette phrase que je vis un jour accrochée au travers d'un tout petit village du front de l'Ebre, dominant un paysage de brume dorée où les peupliers d'automne mettaient des teintes de feu : « Nous vaincrons ».

Pierre MARS.

MOTS CROISÉS



PROBLEME N° 117

HORIZONTALEMENT :

- Lieu où l'on élève les producteurs de soie.
- Images faisant allusion à diverses choses qu'elles laissent deviner.
- Réfuta - Se moqueront.
- Partie proportionnelle.
- A laissé échappé le liquide - Fin de particule.
- Mot signifiant : arrêt - Morceau de veau très fin.
- Plantes à graines oléagineuses et comestibles - Consonne doublée.
- Ont régné sur un vaste empire.
- Non

reconnue - Amas. — 10. Facture - Période à faire avant l'admission complète. — 11. Excessivement - Mesures agraires.

VERTICALEMENT :

- Il démontre publiquement son opinion.
- Genre de Mahomet - En matière de - Métal précieux.
- Qui crie comme une renarde.
- Au monde - Mises à sec.
- Science de l'agriculture.
- Couleur sombre - Parties de serrures.
- Allai sans but - Pronom personnel - Possessif.
- Se moquer en riant n'aïssement - Etoile terrestre.
- Victoire napoléonienne - Canton - Indique le nombre d'années vécues.
- Du verbe être - Sont installées sur des sièges.

Solution Problème N° 116

HORIZONTALEMENT :

- Crépuscule.
- Ouvertures.
- Erse.
- Teneur - Te.
- Rat - Libres.
- Abel.
- Brio - In - TC.
- Allées - Air.
- Se - Année.
- Supérieure.
- Ere - SSSSS.

VERTICALEMENT :

- Contrebasse.
- Ru - EA - Rieur.
- Eventail - Pé.
- Père - Boème.
- Ursule - RS.
- Stérilisations.
- CU - Nés.
- Uètre - Anus.
- Lésée - Ters.
- Est - Sucrées.

"Du tabac pour l'Espagne"

Pour la nouvelle année, offrez à chaque combattant espagnol un paquet de cigarettes.

Fumeurs, pensez à ceux qui n'ont pas de tabac !

Envoyez les dons en nature ou en espèces au COMITE FRANCO-ESPAGNOL, 26, rue de la Pépinière, Paris (8^e).
Compte chèque postal Paris 2059-32

regards

ABONNEMENTS

FRANCE COLONIES

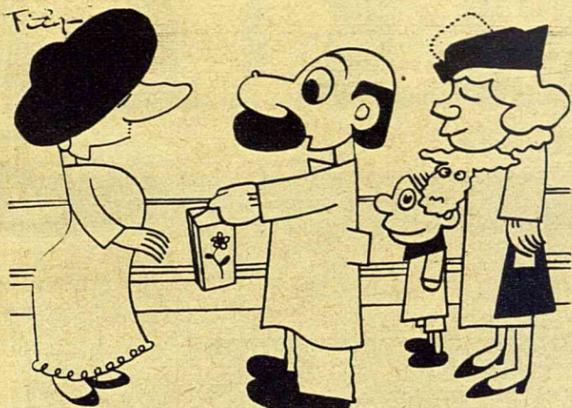
3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr.
Un an : 58 fr.

Pays de l'Union postale :
6 mois : 42 fr. - Un an : 78 fr.
Autres pays :
6 mois : 54 fr. - Un an : 96 fr.

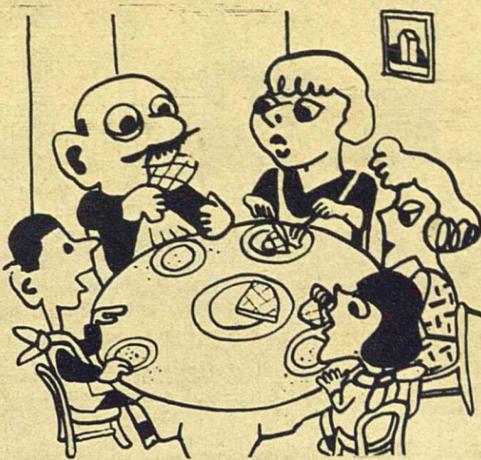
Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS
SOCIÉTÉ ONYME R. C. S. 257-566 B
53, RUE DE CHABROL, PARIS - X^e
Téléphone : TAITBOUT 56-87
Chèque postal : PARIS 1715-54

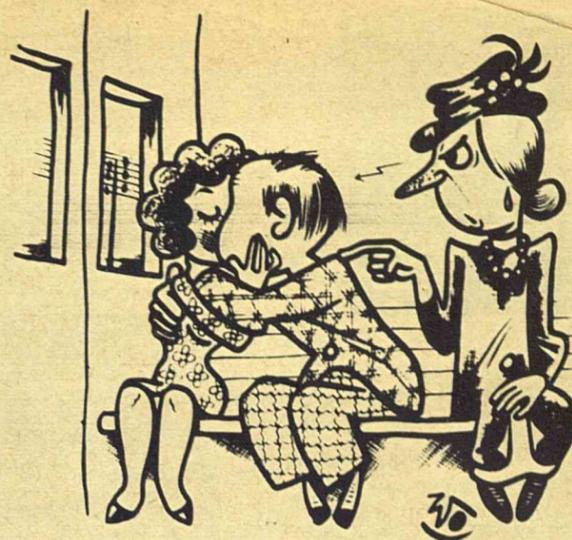
HUMOUR



— Nous nous serions fait grief, ma bonne tante, de vous omettre sur la liste de nos corvées de Jour de l'An.



LA GALETTE DU ROI
— Il en reste un gros morceau.
— C'est la part du propriétaire, mon chéri !



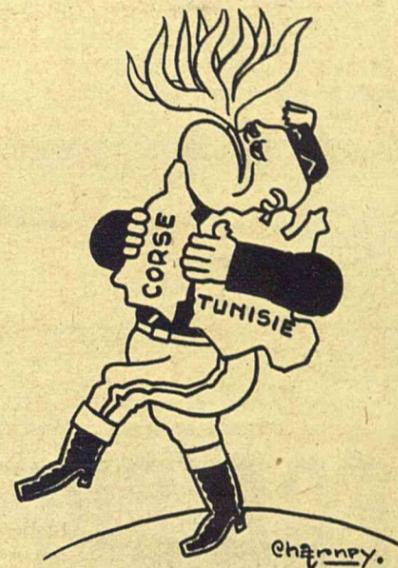
— Hé ! jeunes gens, on a passé le tunnel.



VIEUX SOUVENIRS
— Dites donc, il va vite, Daladier !
— Bah ! il n'y a que le premier pas qui dégoûte !



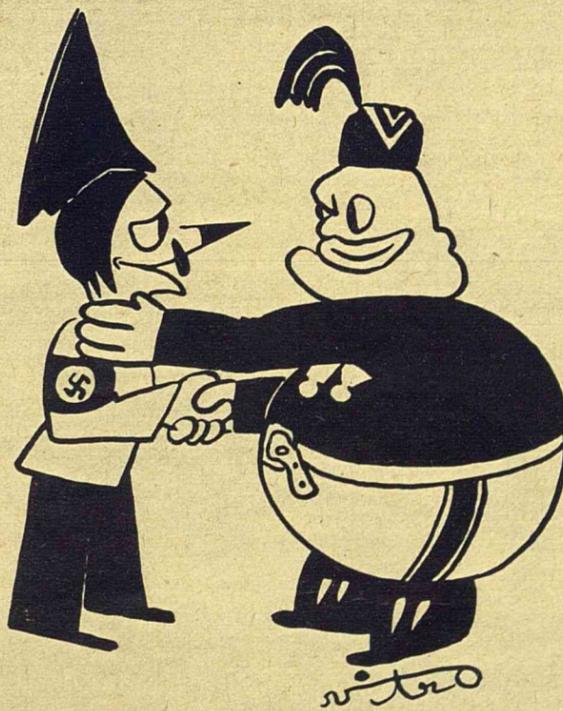
SIGNES EXTERIEURS
— Elle m'a donné rendez-vous dans le métro.
— Dans le métro !... Méfie-toi, ce doit être une femme chic.



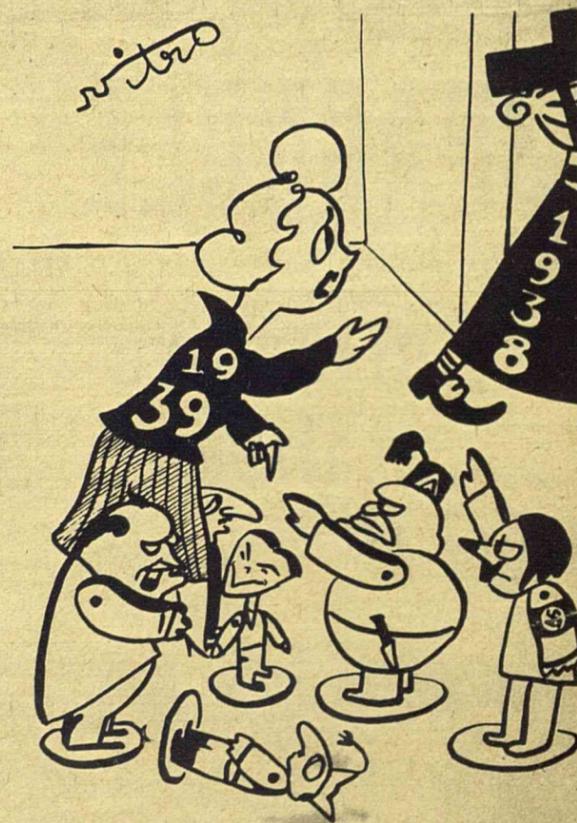
Le nouveau bonhomme thermogène.



LES GRANDES ACTUALITES
— Et il a dénoncé les accords de 1935 !...
— Tiens, Guitry n'était marié que depuis trois ans ?



— Je vous la souhaite corse et tunisienne !
— Mes meilleurs vœux d'Ukraine indépendante !



— Hep ! vous oubliez vos pantins.

1 fr. 50
1. 50 BELGES
0. 30 SUISSE
24 pages

regards

L'HEROÏQUE RÉSISTANCE ESPAGNOLE

à l'offensive
italienne

articles de nos envoyés
spéciaux

I. EHRENBURG et P. MARS

